

André Dubarry
**La Mission de
Marie-Ange**



PRIX :

fr
1-50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV^e)

Pour recevoir, chez vous, sans vous déranger, et
régulièrement tous les 15 jours, nos délicieux romans
de la **COLLECTION "STELLA"**,

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans).	France .. 10 francs.
	Etranger.. 12 fr. 50.
SIX MOIS (12 romans)	France .. 18 francs.
	Etranger.. 23 "
UN AN (24 romans). ..	France .. 30 francs.
	Etranger.. 40 "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte) à
M. le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue
Gazan, Paris (XIV^e).

Les Publications de la Société Anonyme du PETIT ECHO de la MODE

LISETTE, Journal des Petites Filles

Hebdomadaire. 16 pages dont 4 en couleurs.

Abonnement : un an, 10 francs ; Etranger : 16 francs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons, le n^o : 1 franc. Franco, 1 fr. 15.

Abonnement : un an, 12 francs ; Etranger : 18 francs.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 50

Abonnement : un an (24 numéros), 12 fr. ; Etranger : 18 fr.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 32 pages,
donne pour dames, messieurs et enfants, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet

:: :: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: :: ::

Le numéro : 1 franc.

Abonnement : un an, 4 francs ; Etranger : 5 francs.

C92618

La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
:: :: qualité morale et de qualité littéraire. :: ::
Elle publie deux volumes chaque mois.

Volumes parus dans la Collection :

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 28. *Le Devoir du fils*. — 56. *Monette*.
- Antoine ALHIX : 33. *Comme une plume...* — 40. *Chomtn montant*.
- Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
- Henri ARDEL : 41. *Deux Amours*.
- M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratlenne*.
- Louis d'ARVERES : 15. *Le Mariage de lord Loveland*. — 62. *Le Chaperon*. (Adapté de l'anglais.)
- Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur*.
- Salva du BÉAL : 18. *Trop petite*. — 31. *Le Médecin de Lochrist*.
- Emile BERGY : 130. *Irène*.
- Julie BORIUS : 20. *Mon Mariage*.
- Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier*.
- Marie Anne de BOVET : 24. *Veuvage blanc*.
- BRADA : 91. *La Branche de romatin*.
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
- Rhoda BROUGHTON : 98. *L'Obstacle*.
- Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
- Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale*.
- A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
- Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
- CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancelise*.
- A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils*.
- H. de COPPEL : 53. *La Filleule de la mer*.
- Jeanne de COULOMB : 26. *L'Impossible Lien*. — 48. *Le Chevalier clairvoyant*. — 60. *L'Algue d'or*. — 79. *La Belle Histoire de Maguelonne*.
- Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
- Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
- Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*.
- Jean FID : 116. *L'Ennemie*.
- Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*.
- Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aîmée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 121. *Femme de lettres*.
- Jacques des GACHONS : 96. *Dans l'ombre de mes jours*.
- Claire GENIAUX : 12. *Un Mariage "in extremis"*
- Pierre GOURDON : 89. *Aimez Nicole !*
- Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardanner*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 78. *De l'amour et de la pitié*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*.
- M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
- Marc HELYS : 22. *Aimé pour lui-même*. (Adapté de l'anglais.)
- J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette*.
- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent*.
- L. de KERANY : 10. *La Dame aux genêts*. — 16. *Le Sentier du bonheur*. — 43. *La Roche-aux-Algues*. — 131. *Pignon sur rue*.

(Suite au verso.)

Volumes parus dans la Collection (Suite).

- René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*
Eveline LE MAIRE : 30. *Le Rêve d'Antoinette.*
Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les saigles.*
Raoul MALTRAVERS : 92. *Une Belle-mère.*
Lionel de MOVET : 27. *Chemin secret.*
B. NEUILLÈS : 7. *Tante Gertrude.* — 128. *La Vote de l'amour.*
Claude NISSON : 13. *Intruse.* — 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* —
85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Baronne ORCZY : 84. *Un Serment.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui!* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de violette.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 46. *Victimes.* — 59. *Le Roman d'un vieux garçon.* —
88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi!*
Marie THIÉRY : 23. *Bonsoir, madame la Lune.* — 38. *Au delà des
monts.* — 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La
Pettote.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune
fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.*
Andrée VERTIOL : 14. *La Maison des troubadours.* — 39. *L'Idole.*
— 44. *La Tartane amarrée.* — 72. *L'Etoile du lac.* — 94. *La
Fleur d'amour.* — 118. *Le Hibou des Ruines.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*

EXIGEZ PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

Demandez bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92648

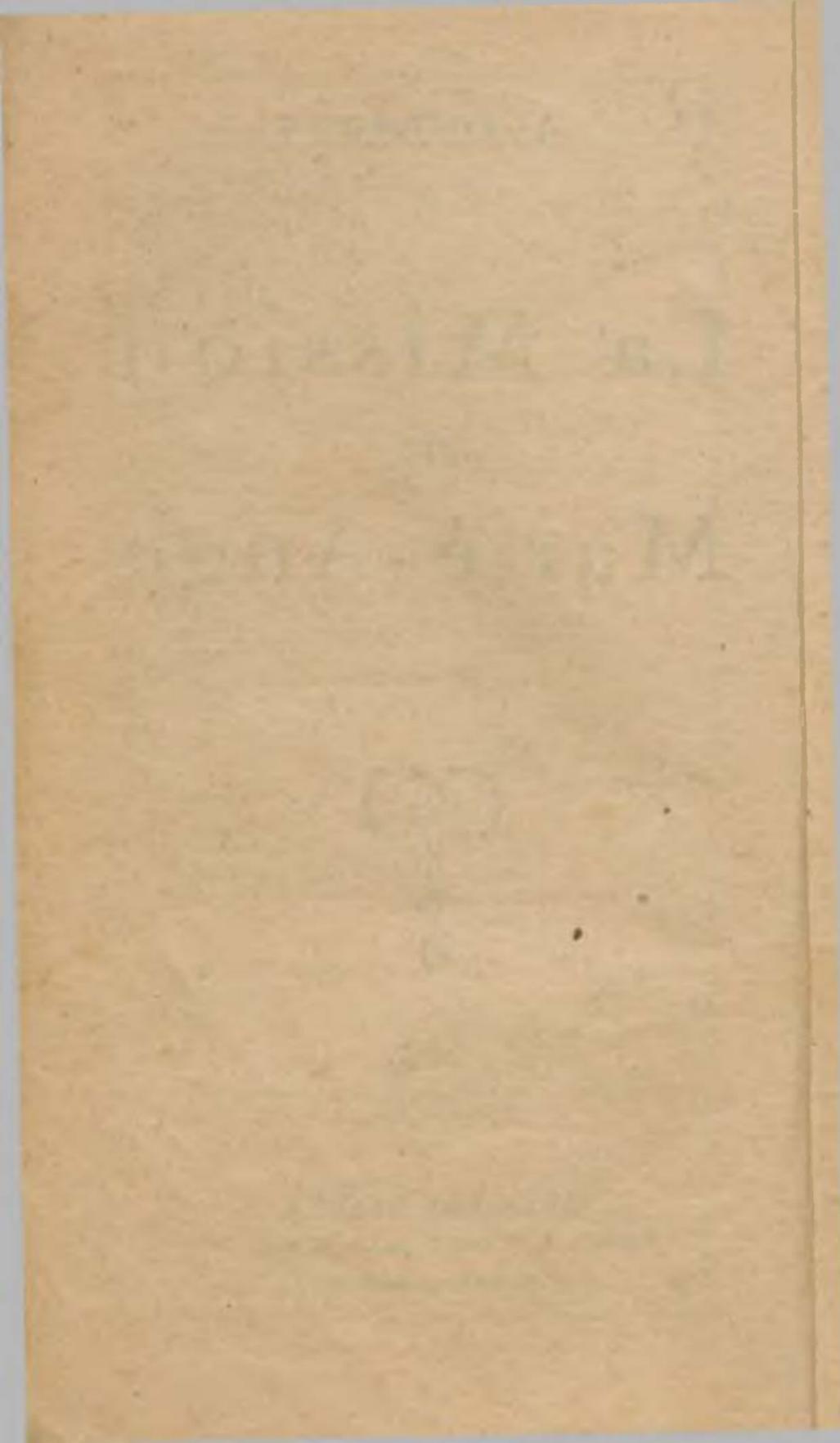
Marie-Ange

A. DUBARRY

La Mission
DE
Marie-Ange



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)



La Mission de Marie-Ange

— Vous le voyez, mes chéries, je suis tout à fait bien maintenant... Il était complètement inutile d'envoyer chercher ce pauvre docteur... Arrivé seulement hier soir, il doit avoir bien autre chose à faire vraiment qu'à venir voir une vieille femme qui a fait la sottise de choir dans sa chambre, tout bêtement, pour s'être pris le pied dans sa robe...

De ces deux jeunes filles à qui s'adressaient ces mots, laquelle était la plus belle, la plus gracieuse et semblait la meilleure ? En vérité, on ne pouvait le dire. L'une, Michèle, fille de la vieille dame, pour être plus grande, plus brune, plus rose, plus éclatante que sa compagne, n'en était pas moins distinguée, et l'autre, Marie-Ange, fille du maître du lieu, avec ses cheveux blonds à souhait pour auréoler d'or ses traits fins, son teint blanc et délicat, sa sveltesse juvénile, sa grâce un peu alanguie, n'en était pas moins délicate.

Cependant, si dans le village et la cité on les appelait communément « les belles demoiselles », pour les distinguer on disait pour Marie-Ange la « bonne demoiselle » et pour Michèle la « belle demoiselle ». Pourtant, toutes deux étaient bonnes, toutes deux étaient belles.

— Si, bonne amie, répondit Marie-Ange, il est plus sage de consulter... vous nous avez fait peur ; Michèle vous croyait blessée lorsqu'elle demanda du secours.

— Pauvres mignonnes... Je ne sais vraiment comment j'ai pu m'y prendre... j'ai dû buter sur le tabouret...

— Sans doute, mère, mais avouez que la chute avait fait fracas... et, lorsque j'arrivai, vous étiez sans connaissance...

Un coup discret frappé à la porte interrompit l'entretien, et une jeune servante, à voix presque basse comme il est d'usage dans une chambre de malade, s'adressa à Marie-Ange :

— Mademoiselle... Firmin est revenu du Pavillon, mais le docteur ne veut pas venir...

Marie-Ange se retourna vivement :

— Il ne veut pas venir ? Mais pourquoi ?

— Firmin n'a trop rien dit en bas, mais je l'ai entendu qui disait à Dorothee : « C'est pas ordinaire, tout de même. »

Firmin, c'était le jardinier du château, vieux serviteur de trente ans, un peu à toutes mains ; Dorothee, c'était la cuisinière depuis quarante ans dans la famille de Blanzac. Elle avait d'ailleurs main mise sur le personnel de la maison depuis la mort de la jeune châtelaine, la mère de Marie-Ange.

— C'est bien, dit Marie-Ange, va dire à Firmin de monter me parler ici.

La servante disparut pendant que la malade répétait :

— Je vous assure, mes chères petites, que je me sens tout à fait bien... Mais, voyons, je le comprends ce pauvre jeune docteur encore, sans doute, au beau milieu de son emménagement ! C'est fou de le déranger ainsi et par ce temps ! Quinze centimètres de neige !

— Non, disait Marie-Ange, il doit y avoir malentendu... Refuser ainsi sans un mot d'excuse, je ne puis y croire... Ou ne serait-il pas l'homme distingué qu'attendait mon père ?...

— Ne jugeons pas trop vite, intervint Michèle, tiens... voici Firmin.

En effet, Firmin était sur le seuil de la porte, sa casquette à la main, et attendait, avec la gaucherie respectueuse des serviteurs d'autrefois, qu'on lui adressât la parole :

— Firmin, que me dit Julie ? Le docteur ne veut pas venir ?

— C'est-à-dire, demoiselle, que ce n'est pas lui...

— Comment, pas lui... n'est-il pas arrivé ?

— Si... c'est sur... il est là.

— Tu l'as vu ?

— Non, demoiselle, et ça ne doit même pas être facile.

— Voyons, mon bon Firmin, explique-toi, je t'en prie.

— Eh bien, voilà, demoiselle. Si j'ai été longtemps, c'est à cause du chemin, de la neige qui botte aux pieds, mais c'est pas encore ça qui m'a trop retardé... Quand je suis arrivé au « Pavillon », j'ai sonné... sonné... sonné... personne ne répondait, et pourtant j'entendais du bruit dans la maison. Alors, j'ai pensé que depuis si longtemps sans servir la sonnette ne marchait plus... j'ai frappé, frappé plus de dix fois. Alors, une vieille femme bien laide a entr'ouvert la porte comme si elle avait peur de moi et m'a demandé ce que je voulais. Je lui ai dit que c'était pour une dame, qu'il faudrait bien que le docteur vienne tout de suite. Elle m'a regardé et m'a répondu que ce n'était pas possible aujourd'hui. Alors, moi, j'ai ajouté que la dame était pourtant bien fatiguée (1). J'ai cru qu'elle allait me fermer la porte au nez.

« — Fatiguée... fatiguée ! qu'elle m'a dit. Et lui, croyez-vous qu'il ne l'est pas, fatigué ? En voilà un pays, s'il faut se déranger pour les gens qui sont fatigués ! Et puis, le docteur est malade, il a pris froid hier en arrivant, et puis enfin... faut-il qu'il s'installe au moins.

« — Mais, madame, ce n'est pas loin, que je lui ai dit, pas plus de vingt minutes de marche.

« — Pas loin ! vingt minutes... et dans cette neige ! Mais, mon pauvre homme, je vous dis qu'il souffre. »

— Comment, interrompit Marie-Ange, tu n'avais pas attelé ? Mais voyons, aussi !

— Demoiselle sait bien que par ce temps-là on va pour ainsi dire plus vite à pied et on m'avait dit : « Cours... cours ! »

Lorsque Firmin se permettait ce *on*, c'est qu'il n'était pas content et tenait à se justifier.

— C'est vrai, mon bon Firmin, j'aurais dû préciser, mais j'étais si émue ! Et alors ?... Continue...

— Alors, demoiselle, rien à faire ; elle n'a pas voulu entendre autre chose, et elle devenait tout à fait méchante en me disant : « Vous pouvez faire tout ce que vous voudrez, inutile de revenir. Le docteur n'ira nulle part avant d'avoir été se présenter à M. de Blanzac. C'est pour lui qu'il est ici, n'est-ce pas... alors ? » Elle a refermé la porte et je

(1) Expression employée en Auvergne pour « malade » et même pour des gens à l'article de la mort.

l'ai entendue qui disait toute seule : « Fatiguée... fatiguée... non, mais voyez-vous ça !... »

— Vois-tu, mon bon Firmin, à Paris, on ne se sert pas de cette expression-là pour ce cas, et la pauvre vieille est un peu excusable. Cependant, sa façon de recevoir manque de correction.

— Oh ! quant à ça, demoiselle, si elle avait pu au contraire m'en donner une !...

La malade et les deux jeunes filles ne purent s'empêcher de sourire, puis Marie-Ange conclut :

— Somme toute, ce n'est pas le docteur qui a refusé de venir ; il n'est pour rien, je veux le croire, dans le mauvais vouloir de cette femme, sa servante, sans doute ?

— Je n'en sais rien, demoiselle, mais, si elles sont toutes comme ça à Paris...

— ...Ce n'est pas encore là que tu iras chercher une femme, hein, mon vieux Firmin ?

Car Firmin était un célibataire invincible.

— Enfin, décida Marie-Ange, puisque vous allez mieux, bonne amie, nous allons attendre papa, voulez-vous ?

Mme Harcourt allait répondre, mais elle pâlit soudain, sa tête se renversa un peu en arrière... Michèle se précipita :

— Mère ! mère... vous souffrez... vous ne voulez pas dire !

Très faiblement, la malade articula :

— Non... je ne sais... un éblouissement... un rien. Cette chute m'a étourdie, tu comprends.

— Non, dit fermement Marie-Ange, ce que nous faisons est de la dernière imprudence, il faut voir le docteur avant la nuit. Firmin ! Vol-au-Vent est ferré à glace, n'est-ce pas ? Attelle-le au traîneau à quatre, et j'irai moi-même chercher le docteur.

— Marie-Ange ! Jamais de la vie ! Je te le défends bien, s'exclama la malade.

— Bonne amie, je vais vous désobéir, voilà tout...

— Non, non, ma petite fille, je t'en prie.

Mais la petite fille ne voulait rien entendre.

— Va, Firmin, va, et fais vite.

— Quelle vilaine enfant tu deviens ! gronda Mme Harcourt.

— Michèle, est-ce vrai ? interrogea Marie-Ange.

— Oh ! non, chérie, non, tu es et tu resteras toujours Marie-Ange ou plutôt, « l'Ange Marie »,

comme le disait M. le curé à notre première communion.

— Chut... veux-tu bien laisser M. le curé vivre en plein ciel, à son aise.

Et d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent :

— Bonne amie, ce n'est pas que je sois inquiète, remarquez-le bien, mais c'est plus sage... Et puis, à dire vrai, j'ai hâte de faire connaissance avec cette servante-type dont s'est épouvanté Firmin. Je verrai bien si j'aurai plus de succès... Mais, Michèle, si tu venais avec moi ? Tu es toute rouge, l'air te fera du bien...

— Non, je reste avec maman.

— Dorothée va monter, ma fille ; Marie-Ange a raison, tu as besoin d'agir un peu, je t'ai bouleversée. D'autant plus que la démarche incorrecte de Marie-Ange, bien que Firmin l'accompagne, le sera un peu moins si vous êtes deux...

Michèle voulait absolument rester, mais, sur un regard de sa mère, elle obéit aussitôt.

Déjà, on entendait Vol-au-Vent qui frappait du sabot dans la cour balayée de sa neige. Vivement les deux jeunes filles jetèrent sur leurs épaules l'épaisse cape d'hiver, vêtement uniforme des montagnardes de toutes classes, le seul pratique pour braver un climat aussi dur. Rabattant le capuchon sur leur tête, elles en nouèrent les brides bien serrées sous le menton, car Vol-au-Vent trottait ferme et la brise allait fouetter leur visage.

Toutes deux ainsi absolument pareilles ressemblaient à d'humbles petites Sœurs-Grises, mais au cœur de l'hiver la coquetterie est inconnue dans la montagne.

— À tout à l'heure, bonne amie...

Et elles partirent après avoir embrassé la malade et fait à Dorothée mille recommandations.

— D'ailleurs, ajouta Marie-Ange, c'est l'affaire d'une heure à peine.

Elles s'installèrent prestement dans le traîneau. Marie-Ange prit les guides, rendit la main et Vol-au-Vent fit honneur à son nom. En chemin, Michèle s'inquiéta :

— Tu trouves maman plus mal, Marie-Ange ?

— Non, chérie, mais pourquoi attendre ? Papa ne reviendra peut-être pas avant neuf heures et si elle était reprise d'une syncope, ne vaut-il pas mieux savoir que faire ?

Elles arrivèrent au Pavillon, mirent promptement pied à terre et Firmin, déjà au courant, frappa à la porte au bon endroit; la vieille servante apparut :

— Vous voilà encore!

Mais il poussa la porte qu'elle faisait mine de refermer; alors elle vit les jeunes filles et s'arrêta, surprise.

— Madame, dit Marie-Ange, pourrions-nous parler au docteur?

— Non, madame, répondit bravement la vieille, je l'ai déjà dit à Monsieur, — et elle montrait Firmin, — d'abord le docteur est bien souffrant et ensuite il n'ira chez personne avant d'être monté au château.

— C'est du château que nous venons, madame...

— Non, je ne crois pas ça. Et puis, enfin, quand on est malade, quand on souffre plus que cette dame qui est fatiguée, bien sûr!...

Marie-Ange, de la voix, qu'en cas urgent elle savait rendre impérieuse, dit simplement :

— Je vous prie, madame, de demander au docteur Muray s'il peut recevoir Mlle de Blanzac.

La servante recula un peu, ouvrit plus largement la porte, mais sans s'émouvoir pour cela, et regarda durement Marie-Ange :

— C'est bien, dit-elle, entrez... si vous pouvez..

Car, dans le vestibule et la pièce de gauche qui devait faire le cabinet de consultation du docteur, des meubles étaient posés, çà et là, ou plutôt déposés là par les déménageurs parisiens qui les apportaient pêle-mêle par la porte du jardin donnant derrière la maison, encombrant tout, bousculant tout, en gens pressés d'en finir avant la nuit.

— Vous voyez, madame, expliqua la servante, comme c'est possible d'entrer ici aujourd'hui.

— Cela ne fait rien pour nous, madame, et c'est moi qui m'excuse.

La vieille femme resta impassible, mais cependant avança deux sièges, puis elle traversa le vestibule assez long et ouvrit une porte que, sans le vouloir, sans doute, elle ne referma pas complètement. Par cette fente, et avec la complicité d'une glace d'angle, on voyait parfaitement ce qui se passait dans la pièce.

Les deux jeunes filles se regardèrent, confuses, et eurent la même envie de crier: « Non, madame, non, n'insistez pas, nous partons... nous partons!... »

Sur un divan, un homme était allongé, paraissant

atrocement souffrir; d'une main il masquait son front comme pour adoucir le flot de paroles de la servante qui expliquait, se démenait, menaçait presque. L'autre main, en un geste de caresse, était posée sur les cheveux bouclés d'une petite fille de trois à quatre ans, assise, silencieuse, près du divan, sur un tabouret plus bas. Le tableau était poignant, le désarroi de la pièce aidait encore à l'impression de tristesse qui s'en dégageait.

Marie-Ange et Michèle ne bougeaient pas, presque honteuses de cette indiscretion bien involontaire cependant. Mais soudain, après un mot ou un nom que la servante venait de prononcer, l'homme se souleva résolument, montra du doigt quelque chose sur la cheminée; la servante résistait, faisait « non » de la tête; alors, il parut se facher et elle se décida à lui passer ce qu'il demandait: un verre d'eau dans lequel il fit tomber une poudre blanche et dont il avala le contenu d'un trait. Il se leva péniblement, prit un faux col laissé sur un meuble, l'ajusta.

Il embrassa deux ou trois fois l'enfant qui se suspendait à son cou, repoussa de la main la servante qui voulait essayer de le retenir encore et qui parlait certes plus fort qu'il ne l'eût désiré:

— Dans l'état où tu es, et d'un temps pareil je le disais bien que c'était un pays de sauvages...

Il la regarda sévèrement:

— Tais-toi, commanda-t-il, tu déraisonnes... Il ouvrit toute grande la porte, traversa le vestibule et se trouva face à face avec les visiteuses. Il s'inclina profondément; puis, se redressant, il sembla demander à laquelle il devait s'adresser. Marie-Ange dit simplement:

— Je suis mademoiselle de Blanzac.

Et en désignant Michèle:

— Mademoiselle Harcourt.

Le docteur salua de nouveau. Puis vivement Marie-Ange s'excusa:

— Docteur, je suis absolument confuse et je comprends combien ma démarche doit vous paraître incorrecte, même déplacée, dirais-je bien. Mais mon père est absent pour la journée... Nous nous sommes affolées peut-être, mon amie et moi... Mme Harcourt, qui vient de tomber dans sa chambre, nous paraît assez souffrante...

— Je suis à vos ordres, mademoiselle...

— Non, docteur, si vous êtes vous-même souffrant...

ne sortez pas, nous serions désolées vraiment d'un mauvais début pour vous dans notre glacial pays... Dites-nous seulement ce que nous pourrions donner à notre malade en attendant... Oh ! je vous le répète, docteur, combien je regrette...

Mais le docteur, d'une voix grave, chaude et vraiment sympathique, répondit :

— C'est moi, mademoiselle, qui dois vous prier d'excuser la mauvaise humeur de ma pauvre vieille bonne; elle me voit toujours enfant et le dévouement de son cœur d'or va parfois un peu loin... Mais, je vous suis, mesdemoiselles.

Ceci fut dit de façon nette et décisive, et le docteur s'effaça, pour laisser passer les deux jeunes filles.

Aussitôt, de la porte d'en face, la vieille bonne accourut avec un manteau dont elle aida le docteur à passer les manches et un chapeau qu'elle lui tendit.

— Oh ! hasarda Michèle, ce chapeau... docteur, vous n'allez pas, en traîneau, le garder trois minutes... N'avez-vous pas la toque des montagnards ?...

— Si, mademoiselle, je m'en suis muni en passant à Clermont-Ferrand, mais je n'osais...

— Docteur, je vous en prie... voyez nous-mêmes... Nous faisons, n'est-ce pas, un fameux contraste avec les Parisiennes ?

— Ne vous en plaignez pas, répondit-il simplement.

Il se coiffa de la toque de fourrure et tous trois passèrent le seuil. La vieille servante n'osa parler, mais son regard était chargé de courroux et, quand la porte se fut refermée sur eux, Michèle l'entendit qui grommelait : « C'est pas des chrétiennes, c'est pas Dieu possible ! »

Le trajet fut plus long qu'à l'aller, car il y avait une montée pour une grande partie du chemin, mais Vol-au-Vent se rattrapa en terrain plat et le traîneau glissait, se jouant des bords causés par la neige qui, par endroits, faisait bloc. Alors, le docteur paraissait souffrir, car son visage se contractait involontairement bien qu'il fit des efforts visibles pour rester impassible. Michèle comprit et dit :

— Nous pourrions aller moins vite, Marie-Ange.

Et le docteur aussitôt :

— Merci, mademoiselle, mais, je vous en prie, n'attachez pas d'importance à une insignifiante névralgie.

Il ne savait pas que, tout à l'heure, elles l'avaient vu vaincu par la douleur et elles en conclurent qu'il

avait une force d'énergie peu ordinaire. Tous furent bien aises d'arriver.

Lorsqu'il eut consciencieusement examiné la malade, rédigé et expliqué son ordonnance, le docteur s'adressa à Marie-Ange :

— Vous voudrez bien, mademoiselle, présenter mes hommages à M. de Blanzac et le prier de m'excuser si je ne suis pas venu le saluer aujourd'hui même. Nous ne devons d'ailleurs arriver que ce soir, nous avons dû nous presser à cause des meubles et partir douze heures plus tôt. C'est ce qui explique...

— Docteur, mon père est absent pour la journée. Vous savez qu'il est très occupé... toujours de droite à gauche, et dans nos pays de montagnes les déplacements sont peu faciles.

— Je sais, mademoiselle, la remarquable activité de monsieur votre père; mon vénéré maître, le docteur Rasseau, à qui je dois d'être ici aujourd'hui, m'a mis au courant de l'entreprise colossale de M. de Blanzac ainsi que de l'admirable œuvre sociale qu'il accomplit et poursuit dans cette immense cité ouvrière qu'il a créée et dont j'ai hâte de connaître tous les rouages. Je suis particulièrement honoré d'avoir été agréé par lui et j'espère lui donner de mon mieux ce qu'il attend de moi.

— Docteur, s'il était là, mon père vous ferait taire, dirait que vous le flattez, mais moi, non; je suis heureuse et fière d'entendre des hommes de valeur rendre justice à son labeur constant, à sa fatigue supportée si vaillamment, à sa loyauté et aussi, ajouta-t-elle plus bas, à son renoncement... car il n'attend rien d'ici-bas...

A cette phrase et comme malgré lui, quelque chose d'indéfinissable passa dans le regard du docteur, ironie, tristesse, résignation, on ne savait, et il dit seulement très bas aussi :

— Nous sommes donc bien faits pour nous entendre.

Pas une de ces dames n'osa relever le mot, comprenant ce qu'il devait contenir d'amertume dans la bouche d'un homme de cet âge.

Il prit respectueusement congé de la malade et descendit accompagné des deux jeunes filles qui lui demandèrent aussitôt ce qu'il pensait de la santé de Mme Harcourt. Il parut gêné, et Michèle dit alors :

— Je n'ai plus que ma mère, docteur, elle est tout pour moi... j'ai le droit de savoir et même... le devoir!...

Le docteur leva sur la jeune fille son regard très franc; elle lui apparut brave et loyale, faisant partie de ces créatures d'élite qu'on ne saurait tromper sans se diminuer soi-même.

— Je regrette, mademoiselle, d'être dans l'obligation de vous dire que madame votre mère, sans être en danger immédiat, est cependant gravement atteinte. L'état de son cœur est à surveiller, et elle s'est abusée tout à l'heure: ce n'est pas sa chute qui a provoqué la syncope, mais bien la syncope qui a motivé la chute. Cependant, laissez-lui croire...

— Docteur, s'écria Michèle, vous pensez ma mère perdue!

— Non, mais il faut veiller... D'autant plus qu'il y a certainement longtemps déjà qu'elle souffre du cœur; ne s'en est-elle jamais plainte?

— Cet hiver, à Paris, elle a éprouvé quelques vagues douleurs; nous avons consulté, le docteur nous a dit que c'était nerveux...

— Je le souhaiterais, mademoiselle, mais, en toute conscience, je ne puis vous le laisser croire.

— Docteur, dites-moi, elle peut vivre encore, n'est-ce pas?

— Oui, certainement.

— Vous reviendrez, docteur... vous la sauverez.

— Je la soignerai de mon mieux, et il faut toujours espérer la guérison.

Lorsque le soir même il revint, M. de Blanzac, navré de ce qu'il apprit, demanda à ces dames quelle impression leur avait produite le docteur; elles furent toutes trois du même avis:

— Excellente impression. Celle d'un homme parfaitement distingué, doublé d'un praticien consciencieux et éclairé, de décision très nette. Au physique, extrêmement sympathique, mais d'ensemble un peu grave, sombre même, à se demander si ces lèvres minces pourraient laisser passer le rire...

M. de Blanzac dit alors:

— Ne vous en étonnez pas. Je ne sais rien de son passé; cependant, en priant mon ami le docteur Raffeau de bien préciser ce qu'était ici la rude vie de nos montagnes et de prévenir ce jeune docteur que nous vivions pour ainsi dire une partie de

l'année en dehors du monde, il me répondit par une lettre fort élogieuse encore et dont je vais vous lire un passage :

« Mazarin, mourant, disait à Louis XIV : « Sire, « je vous dois tout, mais je crois m'acquitter en vous donnant Colbert. » Je suis tenté, mon cher bienfaiteur et ami, de vous en écrire autant en vous adressant le docteur Muray. J'ai prévenu mon élève, il sait tout de la rude vie qu'il va mener, il accepte tout. Le secret des autres ne m'appartient pas, mais je puis cependant vous dire, sans trahir son amitié, qu'une de ces catastrophes intimes, telles que nous ne les croyons guère possibles que dans le domaine du roman, a bouleversé sa vie et a fait de cet homme de vingt-huit ans un « hors le monde », un martyr du devoir. »

— A nous donc, ajouta M. de Blanzac, de jeter sur ce douloureux passé le voile discret et accueillant de notre sympathie.

Le lendemain matin, à l'heure indiquée par M. de Blanzac, le docteur montait au château. On lui avait fait offrir de l'aller prendre en traîneau, mais il avait remercié de façon négative, car la marche ne lui plaisait pas et il désirait connaître dès le premier jour ce chemin de « raccourci » accessible seulement aux piétons. Il se mit en route, le froid était dur et piquant, en rien semblable à celui de Paris, mais l'air était pur et léger ! Après l'appréhension inévitable de la décision à prendre, les journées pénibles qui avaient précédé le départ, les fatigues du voyage, l'atroce névralgie qui l'avait tenaillé la veille, le docteur respirait cet air pur à pleins poumons avec une sorte de volupté et l'impression qu'en cette ambiance saine et reposante il allait vraiment vivre. Et il avait tant besoin de vivre ! Des années passées à un travail acharné, faisant les journées très longues et les nuits très courtes, l'avaient considérablement fatigué sans qu'il en voulût convenir. Et d'ailleurs comment s'arrêter, quand, à toute heure, à chaque pas, on entend la voix du devoir vous imposer les rigueurs de la tâche ? On va, on va toujours. Et depuis bientôt cinq ans le docteur Muray ne connaissait pas le repos.

Déjà le matin, en ouvrant les volets de sa chambre, il avait été ébloui par le féerique panorama qui se déroulait à ses yeux et une impression délicieuse s'était emparée de lui. Ce demi-brouillard absolu-

ment bleu et tout à fait spécial aux pays de montagnes éloignait encore l'horizon; la chaîne des monts d'Auvergne s'étalait à perte de vue; les crevasses qui les séparaient semblaient autant de gouffres. En les fixant, les monts prenaient soudain des proportions fantastiques, gigantesques, presque inquiétantes; la neige qui les recouvrait reflétait pour chacun d'eux une couleur différente selon le nuage qui le dominait, il y en avait des bleus, des rouges, des violets, des orangés; c'était absolument féérique et saisissant pour un Parisien débarqué de la veille et, devant la majestueuse beauté du site, le docteur, en artiste qu'il était, ne put retenir un cri d'admiration.

Un sentiment de repos, de bien-être pénétrait en lui et, laissant un instant parler son cœur, il murmura :

« C'est donc ici que je vais vivre désormais... Ah! puisse-je y trouver, non pas l'oubli, mais la force nécessaire pour repousser ces révoltes de tout mon être dont je ne puis toujours me défendre... Je ne demande pas le bonheur, j'en ai fait depuis longtemps le sacrifice ici-bas... Mais que l'enfant se fortifie... que le calme, avec la foi, revienne à cette pauvre âme qui m'est si chère et qui ne se connaît plus! »

Le docteur, sur l'indication d'un montagnard, avait tout de suite compris l'itinéraire du « raccourci » bien qu'il fût assez facile de se tromper. Les montagnes sont parsemées de ces sentiers qui semblent, au début, se côtoyer, aboutissent en haut à des distances surprenantes les uns des autres. Bientôt, le château lui apparut, il pouvait, à volonté, emprunter la grand'route. Une certaine émotion s'emparait de lui, car il ne connaissait pas M. de Blanzac et, en songeant que c'était désormais de lui que dépendait son sort et celui des siens, il se demandait s'il allait être à la hauteur de ce que devait attendre le châtelain; il craignait que la grande affection que lui portait son maître, le docteur Rasseau, ne l'eût sensiblement flatté. Puis, en chemin de fer, au hasard des conversations entre voyageurs, il avait entendu parler de M. de Blanzac comme d'un homme extraordinaire, presque un personnage de légende, auquel il ne manquait que le privilège de pouvoir se dédoubler pour le bonheur de ceux qui vivaient dans son rayon.

Comme il atteignait la grille du parc et allait la

franchir, une vieille femme s'avança, trainant la jambe. Elle portait une coiffe blanche, une jupe courte, un châle de couleur sombre dont les pointes entraient dans la ceinture du tablier noir plissé. Elle lui demanda s'il était attendu; elle parlait vite et d'un ton rude :

— C'est bien sûr Monsieur le Docteur ?

— Lui-même.

— Ah! si seulement vous pouviez m'enlever mes douleurs!

— Nous verrons ça, ma brave femme, il faut l'espérer...

— C'est qu'il y a vingt-sept ans et huit mois que ça me tient! Et sans la demoiselle, où donc serais-je, pauvre cher!

— Allons, pensa le docteur amusé de l'appellation, me voilà déjà des amitiés dans le pays...

La vieille tira sur une corde que le temps et l'usage avaient rendue noire et toute luisante et un formidable son de cloche retentit; le docteur était annoncé. Trois minutes à peine de marche pour atteindre au perron du château où Julie, la femme de chambre, l'attendait, et le docteur fut aussitôt introduit près de M. de Blanzac, assis à son bureau dans un vaste cabinet de travail à large baie s'ouvrant sur la campagne. Dès qu'il vit le docteur, le châtelain se leva, fit quelques pas vers la porte, les deux mains tendues :

— Soyez le bienvenu ici, mon cher docteur.

Au regard frappant droit, à la pression forte et nette des mains, on se sentait aussitôt en présence d'un homme à qui les détours et les mesquineries de la vie étaient inconnus.

Le docteur, ému, dit seulement :

— Votre accueil, monsieur, me touche profondément...

M. de Blanzac s'informa du voyage, de l'installation, s'excusa du dérangement de la veille, puis gaiement :

— Allons, asseyons-nous et causons, je sais déjà que nous nous entendrons fort bien. Le docteur Raffeau vous a mis au courant, n'est-ce pas, et vous savez ce que je dois demander à votre collaboration ?

— Je sais succinctement... mais je suis prêt à me donner corps et âme à ce que j'aurai accepté.

— Je vous en remercie. Eh bien, voici ce que

j'attends de vous... c'est deux hommes qu'il me faut en vous.

Un mouvement de tête du docteur le fit ajouter aussitôt en riant :

— Entendons-nous... ne vous effrayez pas... je répète, deux hommes : le médecin et... l'ami. Vous savez que jusqu'ici nous n'avions, ni au village ni à la cité, de médecin spécialement attaché; les plus proches de nous sont à trente kilomètres. En été cela pourrait encore aller à la rigueur, mais en hiver, c'est inquiétant. Dans le village à mi-côte que vous apercevez d'ici au flanc de la montagne voisine, vivait depuis dix ans un vieux docteur retiré là. C'est lui qui assurait ici le service médical dans la mesure de son âge et la ressource des moyens de locomotion en rapport avec les saisons. Il nous avait été si dévoué que j'hésitais à lui laisser entendre sur la fin de sa vie qu'il était devenu insuffisant, bien que cela s'imposât avec l'accroissement méthodique de l'entreprise, lorsqu'il y a un mois, après quelques jours seulement de maladie, il mourut. Les habitants, les ouvriers, tous le pleurèrent, ils le connaissaient tous et tous le respectaient. C'est alors que je pus mettre à exécution le projet depuis longtemps arrêté d'avoir ici un médecin bien à nous. Car, voyez-vous, bien que notre climat soit excellent, la vie saine, les habitants sobres, il n'en va pas moins que la maladie n'en est pas exclue, cela n'est pas dans le domaine des hommes. Et puis, il reste les accidents inévitables aussi et assez fréquents. La forêt, le village et la cité forment ensemble une agglomération de près de trois mille habitants; vous aurez donc à vous consacrer d'abord à ceux-là, ce pour quoi vous recevrez le traitement que je vous ai fait offrir par le docteur Rasseau et que vous avez accepté. Mais, en dehors de cela, vous êtes libre et... vous êtes jeune. Tenez, dit M. de Blanzac en attirant le docteur vers la baie, voyez-vous, en plus du village de Blanzac, le premier devant nous et la cité plus en bas sur ce plateau qui semble avoir été fait pour elle, vous pouvez compter cinq autres villages et pas de médecin pour eux non plus; je vous donne toute latitude pour y faire de la clientèle et vous ne craignez pas d'user des automobiles ou des traîneaux de l'entreprise.

Le docteur voulut remercier :

— Non, non, laissez-moi terminer... De plus, un

autre projet qui me tient fort au cœur est l'établissement d'un hôpital, car jusqu'ici nous n'avons qu'une sorte de dispensaire où ma fille, Mlle Harcourt et quelques autres dames vont faire les pansements pour les blessures légères, mais dès que nous avons quelque cas grave, nous sommes dans l'obligation de transporter le blessé à trente kilomètres d'ici, c'est pénible pour lui et pour sa famille et, devant le développement de l'entreprise, un hôpital est devenu de première nécessité. Je compte absolument sur vous pour monter à votre gré cet hospice modèle pour lequel nous demanderons le secours de quelques bonnes religieuses éclairées. Voilà tout ce que j'attends du médecin... est-ce entendu ?

— Monsieur, dit enfin le docteur, je ne trouve pas de mots pour vous remercier et exprimer ce que je ressens... Je dois vous paraître terriblement quelconque, j'en ai conscience, mais je suis ébloui de ce que je vois et de ce que j'entends, car pour parler aussi en toute franchise, je ne puis vous cacher que je croyais faire un sacrifice en venant ici, et voilà que je retrouve tout ce qu'il me coûtait de quitter. La chirurgie de l'hôpital est particulièrement intéressante, je dirai passionnante, elle avait été dès mon plus jeune âge le but rêvé; il me fallut y renoncer à la suite d'événements malheureux dont, sans doute, ainsi que je l'en avais prié, le docteur Ruffeau a dû vous donner connaissance.

— Non... c'était inutile d'ailleurs. Je sais seulement que vous avez toute son affection, toute son estime, toute sa confiance, cela me suffit.

— Pourtant, articula péniblement le docteur, j'avais bien compté sur lui... je dois donc vous dire moi-même...

M. de Blanzac vit blêmir le pauvre visage où se lisait du déchirement; il coupa court :

— Non... pas cela... je ne veux rien savoir; il y a dans la vie de ces choses qu'on souffre à dire à un étranger et je ne suis encore que cela pour vous. Plus tard... lorsque nous serons devenus deux amis, si ouvrir à mon vieux cœur votre cœur de jeune homme vous est un soulagement, alors là seulement... vous parlerez.

Le docteur, étreint par l'émotion, restait droit et muet; M. de Blanzac lui prit la main qu'il serra; le docteur rendit la pression sans prononcer un mot, mais ce geste simple, plein de mutuelle loyauté,

venait de sceller l'amitié de deux nobles cœurs.
— Voici donc, reprit M. de Blanzac, ce que j'attends du médecin... Alors, cela vous va ?

— Plus que je ne le pourrais dire.

— Tant mieux, et j'en suis fort heureux. Mais je vous ai dit : l'ami aussi. Eh ! oui, j'ai toujours pensé que le médecin devait être un ami, car il n'y a pas que les soins matériels, parfois, qui délivrent, et le médecin, tout comme le prêtre, a aussi son sacerdoce. Nos montagnards, vous le constaterez, ont une mentalité bien différente de celle des habitants de la cité ; cela est assez curieux — car ceux-ci sont presque totalement les fils de ceux-là — et marque bien l'évolution incessante et dangereuse pour la société de cette localité outrée de l'enseignement, qui supprime tout idéal et efface de l'horizon du travailleur le coin bleu et salubre de « l'au-delà ». Nous avons ici trois catégories de travailleurs. Plus en haut de Blanzac, sur toute la crête du pic et sur la totalité de ces deux autres montagnes que vous voyez à gauche, s'effectue l'exploitation des bois. C'est tout un monde de bûcherons au corps robuste, à l'esprit parfaitement sain. Ceux-là vivent isolément par petits groupes de trois ou quatre ménages. Jamais de plaintes venant d'eux, même au plus dur de la saison et cependant ils peinent autrement que ceux de la cité. Après la coupe, imaginez tout l'apport du bois à la scierie, et gens et bœufs donnent d'eux-mêmes, je vous l'assure. Ils arrivent au village fatigués, rapetissés par la marche ; ils pourraient y séjourner tout un jour en établissant un roulement, comme je le leur ai maintes fois proposé ; mais non, ils ont hâte de s'en retourner chez eux, dans la hutte sous bois, dans ce nid qu'ils ont construit de leurs mains, qui est sans charme et sans douceur, mais plus près des cieux. Ils ont gardé plus fidèlement que d'autres le type pur des Arvernes, et si vous vous intéressez à l'anthropologie vous trouverez plus d'une étude à faire ; vous aurez vite fait de distinguer un pur Arverne, à tête ronde, aux yeux enfoncés, aux cheveux bruns, des races celtes venues du Nord et de l'Est, à tête allongée, aux cheveux blonds. Tous ont la passion du sol, je dirai même le fanatisme, aussi suis-je à peu près certain que notre petit hôpital n'en verra jamais un seul ; ils ont la devise du lierre et « ils meurent où ils s'attachent ».

— Cela ne manque ni de beauté ni de grandeur, remarqua le docteur.

— C'est vrai, et par cela même les rapports entre maître et serviteurs — ils n'aiment pas le mot de « patron » — sont extrêmement faciles. Ils ne se trouvent pas humiliés d'obéir, n'envient pas celui qui possède, parce qu'accomplissant loyalement leur tâche et recevant le salaire convenu, ils se trouvent quittes avec lui ; ils ont la parfaite conception de la grandeur et de la sainteté du travail ; ils ne le subissent pas par contrainte ou intérêt ; ils l'acceptent et l'aiment parce qu'il vient de Dieu, et et ils pensent avec juste raison qu'il est, avec les misères inhérentes à la nature humaine, la seule égalité pouvant subsister parmi les hommes. Ah ! docteur, la jolie race ! Et qu'il est donc triste de la voir disparaître peu à peu.

Puis, nous avons le village ; la mentalité de ses habitants en est aussi, pour la majeure partie, de fort bonne tenue morale et religieuse, avec un peu moins de poésie et plus de sens pratique. Leur demeure, sans être luxueuse, tant s'en faut, est cependant assez confortable ; on y connaît un certain bien-être. Environ la moitié de la population cultive la terre et la vigne, l'autre est occupée par la scierie. Il y a trente ans déjà que mon père avait compris que la culture n'arriverait plus à fournir le travail nécessaire au village croissant, car dans nos montagnes, docteur, on est resté chrétien et, selon la parole de Dieu, « on croit et on multiplie ». C'est alors qu'il forma le projet d'établir une scierie qui retiendrait au pays ces braves gens qu'il aimait. A cette époque, les forêts étaient exploitées par des sociétés diverses qui faisaient le charroi à leurs frais et expédiaient le bois en arbres à différents endroits. La mort surprit mon père peu après et c'est seulement cinq ans plus tard que j'ai pu moi-même réaliser le projet. Avec le village non plus, pas de difficultés réelles, pas de heurts, pas de chocs blessants. Ces derniers temps seulement, un petit groupe de têtes promptes à s'échauffer, conduit par un conseiller municipal en mal de politique et soudoyé par un candidat radical-socialiste aux prochaines élections, a bien essayé, sans y réussir d'ailleurs, de nous désunir. Cependant, cela est inquiétant à cause de la porte ouverte à ces réunions, à ces conférences néfastes, qui, sous le

prétexte pompeux « d'éclairer les masses sur elles-mêmes », d'aider l'homme à « sortir de sa médiocrité », etc., etc..., sont bien pour la campagne le germe le plus dangereux pour le maintien de son bonheur; c'est la tuberculose de son équilibre moral: Pourtant, ne croyez pas que je sois ennemi du progrès et que, par principe, je veuille enfermer les gens que j'emploie dans un cercle d'esclavage et d'ignorance; j'ai toujours, au contraire, facilité chez eux l'émulation, encouragé les enfants dont l'intelligence réelle et supérieure m'était signalée, et c'est ainsi que pas mal déjà de nos montagnards occupent à Paris même, ou ailleurs, des situations qui font honneur au village; le docteur Rasseau est un de ceux-là... En somme, à part ce petit groupe de « rebelles », les rapports avec les villageois sont absolument satisfaisants.

— Ils comprennent ce que vous avez fait pour eux ? dit le docteur.

— C'est-à-dire, continua modestement M. de Blanzac, que, travaillant ensemble depuis si longtemps, nous nous connaissons bien, et que nous formons une grande famille. Mme de Blanzac y fut adorée... trop peu de temps, hélas !... Ma fille y est très aimée.

— Il me semble, monsieur, que je vais naître au milieu de ce peuple de braves gens. Quand on sort, comme moi, de la fournaise qu'est Paris pour le besogneux, pour celui qui lutte comme j'ai lutté...

— Oui, vous verrez, docteur, bien que vous soyez encore trop jeune pour ne pas regretter quelquefois la vie attrayante de la grande ville et ses plaisirs, vous vous attacherez à notre vieux sol d'Auvergne, et vous constaterez bientôt que ses terriens sont loin de ressembler à ce type ridicule et sans scrupules dont s'est plu à les affubler une certaine partie de la France qui ne les côtoie pas et ne les connaît pas.

— J'en ai la ferme conviction, monsieur.

— A présent, ajouta M. de Blanzac, passons à la cité. Là, ce n'est plus la même chose et, bien que jusqu'ici il ne s'y soit rien passé de grave, je dois avouer que l'esprit n'y est pas aussi bon. Pourtant, je vous le répète, pour la plupart, les ouvriers sont des enfants du village; mais l'ambiance de l'atelier, le travail inconscient peut-être des intelligences qui fusionnent, les désirs qui s'expriment, les contrastes

qui s'imposent, les jalousies qui fermentent, arrivent à faire de quelques-uns, non pas des révoltés, mais des mécontents. Et quand, le dimanche, ils montent au village, les vieux de là-haut, usés, courbés pour avoir trop peiné à la terre, n'arrivent pas à comprendre cette nouvelle mentalité. Je vous dirai que généralement le mécontentement, les réclamations bruyantes d'un sujet, sont le prélude du départ... Il a rencontré « un de la ville » ou il a lu une feuille suggestive arrivée jusqu'à lui avec la remarquable facilité qu'ont les mauvaises lectures pour pénétrer partout et lui, jusqu'alors content de son sort, s'est trouvé tout à coup trop peu de chose. Le mirage de la grande ville l'a ébloui et il court s'y brûler comme le papillon de nuit à la lampe qui l'attire. Vous verrez tantôt un malheureux enfant de vingt ans qui partit ainsi voici bientôt deux ans; il est revenu le mois dernier pour mourir parmi les siens, maudissant celui qui l'avait entraîné et conseillant à tous de rester au pays. Ce fut un exemple, mais l'effet en durera peu et nous constaterons encore des défections, c'est inévitable. Parfois je m'interroge et me demande si l'établissement de l'atelier fut un bien. Cependant, si je l'ai fait, c'est qu'à son tour la scierie ne suffisait plus et qu'il nous fallait voir nos enfants s'en aller à la ville; j'ai pensé alors à faire travailler sur place le bois sortant de la scierie et depuis cinq ans nous fabriquons et tournons des pièces de toutes sortes. Je me suis appliqué à introduire ici le moins d'éléments étrangers possible; j'aurais pu prendre un directeur, des surveillants, je m'en suis tenu aux contremaîtres et aux chefs d'équipes : deux postes que le bon ouvrier peut toujours briguer. Ils ont apprécié cette manière de faire et m'ont témoigné jusqu'ici du dévouement et du respect. Mais je ne puis me dissimuler que, lentement peut-être, mais sûrement, l'esprit de la cité évolue, que là, encore plus qu'au village, le parti politique adverse entre franchement en lutte avec nous et que bientôt, pour ces enfants que j'aime, je ne serai plus que le *patron*, c'est-à-dire celui que par principe et par snobisme on considère comme un tyran. Et j'ai de la peine, docteur, et je m'épuise à leur service alors qu'ils se croient au mien ! C'est pour ceux-là que je vous demande de remplir le rôle de l'ami. Oui, soyez l'ami de ces jeunes parce que vous êtes jeune et qu'ils ne pour-

ront pas vous qualifier de radoteur, ainsi que nous appelaient ceux qui sont partis. Ils ont des sociétés organisées, des séances récréatives; je vous demanderai d'y assister, de vous mêler à eux. Vous profiterez de l'autorité bien reconnue que vous donne votre profession pour leur parler à l'occasion en camarade, et après avoir redressé bras et jambes, mon bon docteur, vous remettrez à l'endroit les têtes qui voulaient se mettre à l'envers. Ah! le beau rôle que celui du médecin chrétien! Y a-t-il vie plus utile, influence morale plus féconde! Mais, docteur, vous avez vu ma fille?

— J'ai eu cet honneur.

— Eh bien, dites-moi... à première vue, comme santé, quelle est votre impression? Sa mère est morte très jeune, on m'a peut-être, par pitié, caché la vérité... mais j'ai toujours cru à la tuberculose... et ma fille lui ressemble tant!

Le docteur l'interrompit :

— Votre amour paternel s'alarme sans doute bien à tort... J'ai très peu vu Mlle de Blanzac, mais rien chez elle ne m'a frappé fâcheusement, Un peu d'anémie, peut-être... mais c'est l'apanage des jeunes filles.

— Puissiez-vous dire vrai! Chaque fois que j'ai consulté pour elle, on m'a toujours dit: « Tempérament délicat, mais rien de suspect. » Ah! c'est que cette enfant, voyez-vous, c'est toute ma joie, tout mon passé, hélas! et tout mon espoir... parfois, j'ai peur.

— Non, non, monsieur, ne pensez à rien de semblable... En tout cas, je suis à votre disposition...

— Merci... oui... nous userons de votre science. Et maintenant, reprit M. de Blanzac, prenons heure pour tantôt; nous commencerons par le village, puis, ensuite, l'atelier; vous verrez tout en bloc. Demain, nous monterons à la forêt. Et puis vous me ferez le plaisir de prendre aussi les « habitudes de la maison » et de vous joindre tous les jeudis aux quelques intimes que je reçois à dîner, sans aucune cérémonie d'ailleurs; M. le curé et notre bon docteur m'ont fait la joie d'y être toujours fidèles, je veux croire que vous les imiterez. Allons, retournez à votre demeure. Vous plaît-elle? Je l'ai fait restaurer de mon mieux... Evidemment, ce n'est pas moderne, mais, en pleine montagne, il ne faut pas être difficile...

— Je m'y plais déjà, elle est très confortable; et je ne puis que vous remercier du fond du cœur, monsieur, pour m'avoir accueilli de telle sorte; je vous en suis profondément reconnaissant... puissé-je vous le prouver.

— N'en parlons plus, et... à nous deux! au travail!

En s'en retournant chez lui, le docteur était transfiguré et se demandait s'il était bien lucide et s'il n'allait pas s'éveiller d'un rêve heureux, mais mensonger. Une action de grâce montait de lui vers le Dieu de toute bonté qu'il n'avait jamais cessé d'implorer, en se courbant sous sa volonté en des heures tragiques dont le souvenir obsédant le faisait encore frissonner.

— Annic, dit-il à sa servante, en arrivant, nous allons être heureux ici, tu verras. J'ai vu M. de Blanzac, tout est convenu entre nous, je ne pouvais espérer un tel accueil et de tels avantages.

— Et pourquoi donc? Est-ce que tu ne mérites pas tout ça? Tous ceux qui te connaissaient t'aiment, mon pauvre grand!

Et le docteur, dans l'exubérance de sa joie, enlaça le cou de la vieille femme et l'embrassa bruyamment sur les deux joues.

— Ma pauvre vieille! je voudrais tant, si tu savais, rendre à tes vieux jours tout ce que tu as fait pour moi! Cela pourtant est impossible... tu m'as donné des années qui ne reviendront plus pour toi...

— Tais-toi... ne dis jamais ça...

— Tu as raison, va, c'est Dieu seulement qui pourra te remercier...

Et, comme elle sentait les larmes monter, elle dit brusquement :

— C'est bon... c'est bon. Mais, avec tout ça, je ne sais où aller dans tous ces chemins pour trouver du lait et tout ce qu'il me faut... Tiens, ajouta-t-elle, sans pouvoir cacher une pointe de joie, j'ai découvert un poulailler et des cabanes à lapins... nous en aurons... comme ça me rappellera mon jeune temps! Dans ton Paris, est-ce qu'on pouvait avoir de tout ça!

Le docteur la regarda, surpris et amusé... Avait-elle pourtant assez gémi de quitter Paris pour ce « pays de sauvages »! Elle le comprit et sourit :

— Maintenant que j'y suis, dit-elle... et puis, si tu

es heureux... moi ! Mais où avoir du lait pour la petite demain ?

— Justement M. de Blanzac m'a prié de te dire de monter au château vers cinq heures, et Dorothée, la cuisinière, se mettra à ta disposition pour te donner toutes les indications nécessaires ; la ferme du château fournit à peu près tout ce dont on a besoin journellement, et le pain est apporté du village.

Annic s'affaira un peu :

— Monter au château !... Faut-il que je mette mon bonnet noir à brides ou bien pas ?

— Oh ! quant à ça...

Puis aussitôt, ne voulant pas la froisser, il décida :

— Celui à brides, il te va très bien.

Elle fut tout heureuse.

— Alors, c'est convenu, à cinq heures. Tu emmèneras Huguette, cela lui fera du bien ; il faudra, comme à Paris, la promener tous les jours. Il me semblait, ce matin, qu'elle avait déjà meilleure mine.

— A moi aussi... Elle dort pour l'instant dans le jardin... tiens, regarde, elle s'est endormie dans ce grand fauteuil où elle s'est blottie d'abord pour jouer à la dame. Mais oui... elle est rose comme tout... Est-elle jolie, mon Dieu !

Le regard du docteur enveloppait l'enfant, il la contemplait avec amour.

— Chère... chère petite, murmura-t-il, qu'elle, au moins, n'ait pas à souffrir du passé !

A quatre heures, Annic, qui n'aimait pas être en retard, se mit en route avec l'enfant. Elles prirent le « raccourci » et Huguette s'amusait follement à jeter de haut en bas les boules de neige que pétrissaient ses petites mains rougies par le froid.

Le docteur ayant bien expliqué à Annic comment s'y prendre pour pénétrer au château, elle ne se trouva embarrassée en aucune façon et fit même fort bonne impression au personnel entier qui, d'après Firmin, s'attendait à voir surgir quelque dogue peu rassurant. Elle fut jugée à l'unanimité « une personne très bien », et avec qui on pourrait s'entendre ; Firmin lui-même en convint et la reconnaissait à peine.

L'enfant fit l'admiration de tous et Dorothée s'exclama :

— Quel malheur que Mademoiselle ne soit pas là, elle qui aime tant les enfants !

Mais justement, comme Dorothée emmenait Annic à la ferme, elles croisèrent dans un chemin du parc, Marie-Ange et Michèle qui revenaient de l'église. Souriante, Marie-Ange s'approcha du groupe, prit la main de l'enfant et s'adressa à Annic :

— Je pense, madame, que vous m'avez pardonné ?

— Il faut m'excuser, au contraire, Mademoiselle, c'est moi qui vous demande bien pardon... mais le froid me faisait peur...

— Mon père nous a dit que le docteur allait tout à fait bien aujourd'hui, c'est pourquoi je pense que la paix est faite entre nous, n'est-ce pas ? Quelle ravissante enfant vous avez là, madame ! Voulez-vous m'embrasser, mignonne ?

L'enfant la regarda bien en face, indécise d'abord, puis spontanément se jeta dans les bras de Marie-Ange.

— Oh ! je vous en prie, madame, dit la jeune fille, laissez-nous ce bijou pendant que vous irez à la ferme... nous lui ferons cueillir des fleurs dans la serre et lui montrerons des jolies petites colombes blanches ; voulez-vous, chérie ?

— Je pourrai les embrasser, les petites colombes ?

— Oui, si vous voulez, elles seront très contentes.

Annic hasarda :

— J'ai peur d'abuser, Mesdemoiselles, en vous laissant l'enfant... M. le docteur me gronderait peut-être... je ne sais si la ferme est loin ?

— Du tout, du tout, je suis si contente ! j'aime tant les tout petits ! Quel âge a-t-elle ?

— Bientôt cinq ans. Elle n'est ni grande ni forte, n'est-ce pas ?... Paris n'est pas fait pour les enfants.

— Allez, continua Marie-Ange, allez, madame, faire connaissance avec la ferme et nous amuserons l'enfant pendant ce temps.

La petite se retourna un peu vers Michèle et dit gentiment :

— Je voudrais embrasser... elle aussi...

Ce fut vite fait et les deux jeunes filles ravies l'entraînèrent vers le château. Hugnette s'émerveillait de ce qu'elle voyait, tout lui semblait prodigieux dans cette demeure luxueuse sans excès, cependant, mais qui, à ses yeux d'enfant, répondait parfaitement à l'image qu'elle s'était faite du palais des fées dans les histoires que, pour l'endormir, lui contait Annic. Lorsqu'elle vit les colombes blanches venir au premier appel de Marie-Ange se poser sur les épaules

et les bras étendus de la jeune fille, l'enfant resta muette de surprise et de joie, puis battit follement des mains. S'arrêtant soudain, elle dit, gracieuse :

— Elles t'aiment bien... je voudrais, moi, qu'elles m'aiment aussi comme cela.

— Mais elles vous aimeront, petite chérie... je suis sûre que tout le monde vous aime ? Elles feront de même.

L'enfant resta un instant songeuse, contemplant, ravie, les jolis oiseaux qui roucoulaient et voletaient autour de Marie-Ange, puis répondit lentement :

— Oui... et Annic dit que ma maman aussi m'aime bien.

— Où est-elle, votre maman ?

— Au ciel, avec le bon Dieu.

Marie-Ange serra l'enfant dans ses bras :

— Oh ! pauvre mignonne, je n'avais pas compris. Moi non plus, je n'ai plus de maman...

— Où est-elle ?

— Au ciel, avec la vôtre...

— Alors, elle nous voit aussi... Annic dit que le bon Dieu permet aux mamans de voir leurs petits enfants...

Huguette restait blottie tout contre la jeune fille émue.

— Et puis, continua Marie-Ange, vous avez votre papa qui vous aime bien aussi ?

La petite se redressa, regarda fixement Marie-Ange.

— Mon papa... oui... mais, mon papa...

Elle n'acheva pas, quelque chose d'indéfinissable passa dans son regard et elle resta silencieuse.

— Allons, dit Michèle, allons cueillir des violettes pour orner votre chambre, voulez-vous ?

Et elles entrèrent dans une immense serre, sorte de jardin d'hiver, à la température douce et délicieuse. L'enfant s'amusa à cueillir violettes et feuilles, puis, lorsqu'elle eut fait sa moisson, elle demanda gentiment :

— Est-ce que je pourrai aussi en donner à Annic ?

— Mais, certainement, d'ailleurs elles sont à vous maintenant. Et, ajouta Marie-Ange, il faudra revenir, revenir souvent, je vous montrerai encore beaucoup d'autres jolies choses et nous jouerons toutes les trois... nous ne sommes pas encore très vieilles ?

La fillette parut réfléchir, puis :

— Oui, je veux bien revenir... mais il ne faudra plus jamais me parler de ma maman... Annic seulement me parle de ma maman, parce que papa dit qu'elle reviendra peut-être, mais Annic sait bien que le bon Dieu garde les mamans... Il ne faudra plus jamais me parler de mon papa non plus... Annic ne voudrait plus que je revienne...

Marie-Ange et Michèle se regardèrent toutes deux vaguement mal à l'aise devant les paroles mystérieuses de cette enfant. Elles virent la petite comme inquiète d'avoir trop parlé peut-être, elles eurent l'impression très nette qu'un secret trop lourd pesait sur cette âme d'enfant et l'opprimait.

— C'est entendu, se hâta de dire gaiement Michèle. nous jouerons seulement et tenez... commençons. Voyons, Marie-Ange, à cache-cache, c'est toi qui y es... Vite, mignonne, suivez-moi... cou... cou... cherche-nous.

Marie-Ange feignait de chercher consciencieusement pendant que la petite riait maintenant aux éclats. Une fois la cachette découverte, ce fut la course folle, l'enfant y mettait tout son cœur, ses cheveux flottaient au vent, ses joues prenaient des couleurs de roses. Marie-Ange allait la saisir quand, au tournant d'un chemin peu éloigné, elle vit M. de Blanzac et le docteur, de retour au château :

— Tenez, dit Marie-Ange presque involontairement, le voici, votre papa.

L'enfant se redressa, eut le même regard étrange, puis apercevant le docteur, poussa un « ah ! » de triomphe et de joie, et bondit dans les bras vigoureux qui la reçurent !

— Fabien ! Fabien ! Les demoiselles qui croient que tu es mon papa !

Et, se retournant vivement, elle lança ricieuse et sans façon :

— Fabien est mon grand frère, voyons !

— Huguette ! gronda le docteur.

Puis, s'adressant à Marie-Ange :

— Il devient donc inutile alors, mademoiselle, de vous présenter l'imposante personne qu'est ma sœur... Pourtant, vous n'aviez pas tout à fait tort... je suis bien un peu son père... Mais je suis vraiment confus, comment est-elle ici et pourquoi l'a-t-on laissée vous importuner... ?

— Nous réjouis, voulez-vous dire. Nous l'avons, en quelque sorte, subtilisée à sa gouvernante... Quel

bijou que cette enfant ! et quel cœur elle doit avoir !

— Trop, peut-être... c'est une petite sensitive.

— Ah ! dit M. de Blanzac, ces petits êtres..., n'est-ce pas, docteur... comme cela remplit une maison !

— C'est vrai, monsieur, et surtout quand le malheur et la mort l'ont vidée...

— Oui... j'en sais quelque chose...

— Nous sommes déjà très bonnes amies, intervint adroitement Michèle, nous devons nous revoir et faire de bonnes parties.

— Oui... je reviendrai... tu voudras, n'est-ce pas, Fabien ? J'ai vu, si tu savais, des jolis oiseaux blancs qui embrassent la demoiselle !

— Ah ! dit M. de Blanzac, les colombes de Marie-Ange... ce sont ici des hôtes respectés... Figurez-vous que, pour amuser ma fille, encore enfant, je lui rapportai un jour deux colombes, absolument semblables, qu'avait dénichées, pour elle, un bûcheron de la forêt. Elle les apprivoisa tant et si bien que, beaucoup plus tard, lorsqu'elle comprit que les oiseaux avaient d'autres destinées et d'autres aspirations que l'esclavage de volière et qu'elle leur donna la liberté, les petites bêtes revinrent obstinément. Et depuis des années elles sont là. La famille s'en est augmentée et voici Marie-Ange à la tête de vingt colombes ! Si votre jolie petite sœur en veut, docteur, on peut fort bien lui en donner deux...

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie d'abord, puis se firent plus graves.

— Non, Hugnette ne veut pas...

— Pourquoi ? demanda Marie-Ange, ce serait avec plaisir, je vous assure...

— Non, répondit la petite, il faut les laisser avec leur maman... je viendrai les voir ici.

— Excusez-la, mademoiselle, dit le docteur, cette enfant a toutes les audaces. La pauvre Annic la gâte à la journée et je crois bien que j'en fais autant... Jusqu'ici, elle nous a donné pas mal de soucis avec sa santé, c'est d'ailleurs beaucoup pour elle que j'ai décidé de quitter Paris... Mais il va falloir bientôt penser sérieusement à son éducation...

— Je sais toutes mes lettres... hasarda l'enfant.

— Et c'est déjà superbe, dit Marie-Ange, si vous le voulez, mignonne, comme le docteur aura beaucoup à faire, nous vous apprendrons à lire, Michèle et moi, dans un très beau livre, plein de belles

images et grand comme ça... vous verrez. Je vous en prie, docteur, envoyez-la-nous très souvent, vous nous rendrez service, les journées sont longues parfois ici...

— Vous êtes mille fois bonnes, mesdemoiselles, et je dois dire plus : charitables... A cette enfant isolée vous avez déjà compris qu'il faut de la jeunesse et de la gaieté, deux choses qu'à nous deux réunis, Annic et moi, ne pouvons lui donner...; je vous en remercie sincèrement.

Puis le docteur demanda à revoir Mme Harcourt, prit congé de M. de Blanzac, remit l'enfant à Annic qui revenait la chercher et suivit les deux jeunes filles.

Mme Harcourt allait beaucoup mieux et se sentait tout à fait disposée. Après consultation, le docteur, satisfait, conseilla cependant de continuer encore cachets et potion tout en accordant à la malade la permission de se lever le lendemain et de reprendre peu à peu ses occupations journalières.

— Ne soyez pas trop généreux, docteur, plaisanta Marie-Ange, car Mme Harcourt a toujours abusé d'elle-même au profit des autres... et elle est incorrigible.

La bonne dame sourit :

— N'en croyez rien, docteur... ces petites filles, depuis que je suis vieille, voudraient me mettre en cage...

— Comme les colombes, proposa le docteur.

— Comme les colombes, c'est cela... Mais, docteur, vous êtes déjà de la maison si vous connaissez les colombes de Marie-Ange !

Mlle de Blanzac n'exagérait en rien en disant que Mme Harcourt s'était toujours oubliée pour les autres, car la vie de la bonne dame n'avait été qu'une suite de renoncements et de sacrifices. Aînée de dix frères et sœurs, elle n'avait pas connu pour elle-même les douceurs de l'enfance, car, dès l'âge de raison, elle avait dû sans cesse veiller sur de plus jeunes qu'elle. Cette responsabilité permanente l'avait mûrie promptement et, à seize ans, cette enfant possédait l'expérience d'une femme, connaissait déjà tous les soucis de l'intérieur et la lourde charge d'une maison à tenir, car sa mère, très fatiguée par ces maternités successives, était très souvent alitée. Son père, homme grave et dur à lui-

même, totalement absorbé par sa profession d'ingénieur dans une importante usine des environs de Paris, ne s'occupait guère de la maison et, pourvu que les repas fussent servis régulièrement, les enfants couchés de bonne heure, se souciait peu de savoir par qui ceci ou cela avait été fait. La jeune fille, accoutumée depuis toujours à passer après tout ce petit monde qu'elle gouvernait, avait, par habitude, et aussi par devoir, accepté tout naturellement ce rôle d'effacement et elle écoutait sans envie les amis de son âge qui venaient lui narrer leurs plaisirs et leurs succès mondains. Toute la vie de Mme Harcourt devait se passer ainsi à voir les autres en scène pendant qu'elle restait la perpétuelle effacée des coulisses. Vers trente-trois ans, après avoir marié toutes ses sœurs, elle avait épousé, sans grand enthousiasme, un ami de son père, de beaucoup plus âgé qu'elle, et son ménage avait été, comme son enfance, sans couleurs. La grande, l'unique joie de sa vie fut la naissance de sa fille, Michèle. Mais, comme si vraiment le bonheur se jouait d'elle, très peu d'années après, on lui ramenait son mari tué dans un banal accident de voiture. Elle pleura cet homme honnête et bon qui avait été plus un ami qu'un époux, mais qu'elle aimait sincèrement. Avec lui s'en allait aussi une bonne partie de la fortune, et Mme Harcourt dut envisager de sérieuses restrictions pour pouvoir continuer à élever sa fille dans le milieu et le rang qu'elle voulait lui garder. C'est alors qu'une jeune cousine, à la mode de Bretagne, qu'elle avait pour ainsi dire élevée avec ses sœurs, lui écrivit en secret qu'elle se sentait perdue et qu'elle désirait par-dessus tout la revoir. Mme Harcourt partit aussitôt pour l'Auvergne et arriva quelques semaines seulement avant la mort de la jeune Mme de Blanzac.

Là, encore, Mme Harcourt avait trouvé à donner d'elle-même; elle avait fait à la mourante le serment de veiller sur la petite Marie-Ange que la jeune mère lui confiait au point de vue de la direction morale. Et dans cette maison endeuillée, pour cette douleur navrante de l'époux et les larmes de l'enfant, Mme Harcourt avait été le secours bienfaisant que Dieu envoie toujours quand Il vient de frapper.

Lorsque, après plusieurs mois de dévouement à l'enfant malade qu'était Marie-Ange, Mme Harcourt, par discrétion, parla de départ M. de Blanzac

la supplia d'y surseoir encore. Cependant l'obligation de retourner à Paris s'imposait pour elle ; le changement de situation la forçait à de sérieuses restrictions, dont la remise de son appartement était la première. Elle devait chercher quelque chose de plus modeste, organiser sa nouvelle existence, établir son budget.

M. de Blanzac insista :

— Vous ne pouvez, lui dit-il, oublier votre promesse à ma pauvre morte... Elle vous a confié sa fille... songez à la vôtre si vous deviez la quitter. Je suis là, c'est vrai, mais, à ce cœur d'enfant, il faut la délicatesse d'une femme et ses baisers aussi... Discretion, dites-vous ? Pensez-vous un seul instant qu'il puisse y avoir un jour une autre Mme de Blanzac ? Non, regardez-moi... et sachez-le... il n'y en aura jamais plus... jamais... jamais... Alors ? En élevant votre fille, ne voulez-vous pas élever la mienne ?

« Vous retournerez à Paris les hivers, elle vous y suivra, et l'été vous ramènera toutes trois ici. La vie ainsi pourrait être plus supportable et pour vous et pour moi. Ma cousine, ma bonne cousine, mêlons nos deuils et nos devoirs, soyez une mère pour ma fille, comme je veux être un père pour la vôtre. Ainsi, nous ne nous devons rien, faites taire vos scrupules.

Et Mme Harcourt céda. L'appartement fut gardé, afin que les plus durs mois d'hiver pussent s'y passer à Paris où, d'ailleurs, les deux enfants, en arrivant en âge, devaient plus aisément prendre contact avec le monde auquel elles appartenaient. Ce dernier hiver seulement, Marie-Ange, trouvant son père fatigué, n'avait voulu y séjourner que pendant décembre et janvier. C'était donc entre Blanzac et Paris qu'avait vieilli Mme Harcourt, mais, si ses cheveux avaient blanchi, si sa taille s'était courbée, son cœur, fait tout de tendresse et d'abnégation, était resté jeune pour aimer les deux enfants auxquelles elle s'était consacrée de façon si exclusive. Elle continuait, bien que s'effaçant de plus en plus, à gouverner la maison tout en initiant Marie-Ange à ses devoirs de jeune châtelaine, malgré les protestations de la jeune fille qui voulait obéir et non pas commander.

C'est ainsi que, peu de temps après l'arrivée du docteur Muray, Mme Harcourt disait à Marie-Ange, à la veille d'une réception un peu plus cérémonieuse que de coutume :

— Tu dois absolument t'initier à ton rôle... tu es faite pour diriger; ton nom et ta fortune t'y obligent. Tu vas avoir vingt ans, ne l'oublie pas.

— Que nous sommes vieilles, Michèle!

— Vingt ans, continua Mme Harcourt, et c'est le mariage qui approche pour toi...

— Ah! ma chère cousine! J'y pense si peu, au mariage... Ne suis-je pas parfaitement heureuse ici, entre mon père chéri, vous et Michèle!

— Enfant! Et tu nous quitteras si facilement le jour où ton petit cœur parlera... où tu aimeras... J'ai vu mes sœurs partir ainsi...

— C'est vrai, dit rêveusement Marie-Ange, qu'il faut vraiment aimer pour avoir le courage de quitter tout... tout... Mais ce jour n'est pas venu pour moi... il est loin...

— Ton père pourtant sait que son devoir est d'y songer, et déjà l'an dernier, si tu avais voulu...

— L'an dernier... deux demandes! Vous et mon père avez ri de la première et souri de la seconde...

Et Marie-Ange, gamine, mima les deux jeunes châtelains d'en face, tous deux fils de famille, gâtés à l'excès par des parents indulgents et faibles.

— Tenez... regardez M. Jacques de Talnat : raie impeccable depuis le front jusqu'au bouton arrière du faux col, monocle à l'œil... fleur condamnée à perpétuité à la boutonnière, stick à la main. Vous sait sur le bout du doigt tous les noms des jockeys, des chevaux de course, des entraîneurs et des écuries... Connait par cœur toutes marques d'auto; lit tous les jours les quatre pages du journal *les Sports*. Sait aussi pour chaque semaine la dernière pièce jouée, vous sert là-dessus un petit cliché d'appréciation qui n'a rien de personnel et se trouve content avec ça... Ah! j'oubliais... sait aussi saluer en deux temps et se redresser en un. Ignore tout du reste... Quelle jolie conquête j'avais faite là!... Et quand je dis conquête, j'exagère vraiment...

— Tu es une enfant terrible; ne te moque pas ainsi de ce pauvre garçon, puisque tu l'as éconduit si prestement.

— Il y avait de quoi... L'autre? F'eu Nemrod en personne... Ne comprend que chasses, que battues, que tueries; le monde finit où aboutissent ses terres. Essaie de vous adresser un compliment tout en vous regardant avec des yeux d'affût... ça, c'était terrible. Et sans compter que, lorsqu'il comprit qu

de nous deux était Mlle de Blanzac, il ne put retenir un : ah ! significatif de désappointement...

— Oh ! protesta Michèle.

— Chérie, je ne suis pas jalouse, dit Marie-Ange, en éclatant de rire, et je te cède volontiers, oh ! mais volontiers et sans regret aucun, ce remarquable chevalier de la crosse...

— Merci, tu es bien aimable...

— Bonne amie, nous voyez-vous, l'une ou l'autre, la femme d'un de ces deux hobereaux ? Ah ! vous en riez vous-même !

— Passe encore pour ces deux-là, mais il y en a d'autres...

— Heureusement pour le genre humain ! Pour moi, ni le nom, ni la fortune, ni la beauté, ne feront jamais équilibre avec la valeur morale que je désire en celui que j'aimerai et que je suivrai. Celui-là possédera ce que vous m'avez appris vous-même à estimer chez un homme : la droiture et la noblesse du sentiment, l'amour du travail et du bien, la conscience du devoir. Hors cela, rien de vrai et, je le crois, rien de stable, quand l'estime n'est pas à la hauteur de l'affection.

— Bien dit, ma fille... je voulais seulement te taquiner un peu...

— Alors, au tour de Michèle... Qui rêves-tu, chérie ?

— Oh ! moi, répondit négligemment Michèle, je ne fais pas de rêves... cela n'est pas permis aux filles sans dot... Je veux être la tante Pot-au-feu qui gardera tes enfants quand tu iras briller dans le monde, et c'est tout...

— Eh bien ! permets-moi de te dire que tu ne me sembles pas faite pour remplir avantageusement ce rôle... Et c'est dans ce pot-au-feu que tu mettras bouillir ta beauté, ta grâce et ton talent de musicienne ! Car tu es belle, ma Michèle, tu es bonne et je te veux heureuse pour que je puisse l'être aussi, sais-tu ?

— Je sais seulement, moi, dit gravement Michèle, ce que je peux demander à la vie...

— Allons, mes enfants, remettez-vous-en à la sagesse de Dieu, conclut Mme Harcourt. Nous ignorons toujours le chemin qu'Elle nous a préparé, il nous suffit seulement de vouloir y marcher « tout droit ».

Moins de trois mois après son arrivée, le docteur était déjà presque populaire à Blanzac, au village comme à la cité. A la fin de mars, une sérieuse épidémie avait fait son apparition et fort éprouvé toute la région; il y eut aux alentours des décès et des cas très graves. Le docteur se dépensa avec un tel dévouement que, du coup, tout le pays lui fut acquis. On le vit sur toutes les routes, à toute heure du jour et souvent de la nuit, ne prenant vraiment que le repos strictement nécessaire à l'entretien de ses forces.

Les paysans, comme les ouvriers, surent aussitôt apprécier son désintéressement, son dévouement et comprendre avec quelle loyauté il se consacrait à eux. En moins d'un mois, le docteur connaissait à peu près tous les habitants de son district, car rares étaient les foyers où la grippe n'était pas entrée.

Partout on aimait le docteur, partout on louait sa science et sa douceur.

— Docteur, disait M. de Blanzac, voilà des débuts comme en rêverait un médecin de clientèle!... Je vous suis donc doublement reconnaissant.

Et il écrivit au docteur Rasseau pour le remercier encore de lui avoir procure un homme d'une telle valeur.

Lorsque l'épidémie qui sévit plus d'un mois se fut éloignée, le docteur avait acquis un « droit de cité », et tous ces braves gens, cependant un peu défiants par nature, l'avaient sacré des leurs. Le faible pourcentage des décès dans la commune de Blanzac, en regard des ravages des contrées avoisinantes, fut pour le docteur un véritable brevet. De plus, l'hôpital s'organisait de façon très favorable. Un grand bâtiment un peu isolé, jadis un moulin, qui servait maintenant de réserve aux pièces fabriquées à l'atelier, fut jugé par le docteur parfaitement apte, par sa situation au midi et la disposition des pièces, à faire le gros œuvre de l'établissement, ce qui simplifia et écourta singulièrement les travaux.

Déjà on pouvait disposer de quelques lits; la salle d'opération était presque terminée, on n'attendait plus que quelques appareils venant de Paris. Quatre bonnes religieuses se dépensaient déjà et aidaient de façon intelligente et dévouée à l'organisation de l'intérieur.

M. de Blanzac rayonnait de voir une fois encore un de ses projets réalisé. Tout marchait donc à souhait; les ouvriers étaient fort heureux de cette

grosse amélioration et se sentaient plus en sécurité avec ce secours immédiat en prévision. D'ailleurs presque tous avaient voulu participer à l'établissement de l'hôpital, et maçons, serruriers, menuisiers, peintres, avaient à l'envi offert spontanément des heures de travail. M. de Blanzac avait été fort touché de ce sentiment de gratitude, et jamais les rapports entre patron et ouvriers n'avaient été en meilleure harmonie.

Pour rendre hommage à toutes ces bonnes volontés, il fut convenu que, le jour de l'inauguration de l'hôpital, un punch d'honneur réunirait tous les hommes qui avaient contribué à l'œuvre, pendant que leurs femmes et leurs enfants monteraient au château où un goûter leur serait servi. Et, pendant que M. de Blanzac et le docteur se dépensaient à l'hôpital, Marie-Ange faisait honneur à son surnom de « bonne demoiselle », d'ailleurs admirablement secondée par son amie Michèle qui savait, avec un tact parfait, se rendre utile sans s'imposer et sans sortir du rôle secondaire qui lui était dévolu.

La fête passée, chacun reprit ses occupations ; on parla, pendant quelques jours, qui du château, qui de l'hôpital, et tout rentra dans l'ordre, l'évènement fut classé.

On était maintenant au plein cœur de l'été ; les châteaux des alentours avaient vu revenir leurs hôtes et on recommençait à voisiner un peu. C'est ainsi que les « jeudis » de M. de Blanzac furent plus suivis et que le docteur fut présenté à tout ce monde estival des environs. A tous, il fut sympathique, et, ayant appris son récent succès dans le pays, tous voulurent avoir son avis sur les traitements qu'ils suivaient, car, lorsqu'il revient de Paris, tout châtelain qui se respecte a son régime à lui... Ce fut un véritable engouement dont s'amusa fort M. de Blanzac. Il en fut aussi flatté, car l'estime qu'il avait accordée tout d'abord au docteur s'était très vite doublée d'affection, et il sentait venir le jour très proche où, sans crainte de blesser le jeune homme, il lui dirait : « Maintenant, vous pouvez parler... c'est un cœur d'ami qui vous écoute. »

De son côté, le docteur professait pour M. de Blanzac un véritable culte. Cet homme occupé comme dix qui savait cependant être tout à tous, avec une simplicité et un dévouement jamais démentis,

le remplissait d'admiration, et, s'il avait cru à la possibilité du « surhomme », nul doute qu'il aurait classé M. de Blanzac parmi les chefs de cette catégorie de demi-dieux.

Les rapports entre eux devenaient de plus en plus cordiaux et de plus en plus fréquents, car M. de Blanzac aimait maintenant à consulter le docteur pour maintes et maintes choses, pourtant en dehors de la médecine, semblant vouloir l'initier méthodiquement à la direction tout entière de l'entreprise. Au château aussi, la grippe avait favorisé la fréquence des visites, car Mme Harcourt, Marie-Ange, ainsi que deux domestiques, n'y avaient pas échappé. Tout à son aise, le docteur put donc étudier et observer la force de résistance de Marie-Ange, et il en conclut que, n'ayant cependant rien d'atteint spécialement, l'organisme extrêmement délicat ne saurait supporter aucun choc sérieux, ni physique, ni moral... Elle était la petite fleur qui vit et s'épanouit dans un coin caché du jardin, mais qui se ferme et se fane si le grand jour ou la pluie vient l'y chercher... Et, en toute conscience, le docteur avait dû répondre à l'interrogation de M. de Blanzac, tout en lui répétant, ce que d'ailleurs il pensait parfaitement, que Marie-Ange pouvait vivre tout comme une autre et que des précautions étaient seulement nécessaires.

La gentille Huguette aussi avait contribué à accélérer les relations entre le château et le docteur, et celui-ci vouait toute sa reconnaissance à Mme Harcourt et aux deux jeunes filles, ne sachant comment les remercier de ce qu'elles faisaient pour l'enfant.

La petite fille, en effet, était presque de la maison, elle passait une partie de ses après-midi au château, heureuse de s'y voir toujours fêtée et accueillie avec joie. Souvent encore, elle avait des instants d'explicable mélancolie, semblait saisie d'angoisse et de crainte, mais n'en donnait jamais la raison; elle restait seulement silencieuse, ses grands yeux perdus dans le vague. Les deux jeunes filles, fidèles à leur promesse, ne lui demandaient rien, ne cherchaient en aucune façon à pénétrer le mystère douloureux qui entourait cette petite amie qu'elles chérissaient. Huguette leur était devenue indispensable; elles s'y étaient attachées avec toute la généreuse ardeur de leur cœur de vingt ans, heureuses de donner d'elles-

mêmes à cette enfant sans mère et qui déjà souffrait de la vie. Parfois, le docteur s'excusait de cette intimité qui, disait-il, frisait le sans-gêne, mais on lui imposait bien vite silence et il ne pouvait que remercier.

Pour lui-même aussi, la maison était si hospitalière! Quel réconfort, après une semaine de labeur, de monter chaque jeudi au château, de se trouver assis à cette table de famille, de se sentir entouré de réelle sympathie et sans feinte mondaine! Cela lui donnait l'illusion du foyer... du foyer perdu, mais, loin de lui laisser l'amertume du regret, lui faisait, au contraire, reprendre courage pour travailler à bâtir celui de sa petite Huguette, l'enfant de son cœur, le rayon de soleil des jours sombres. Le docteur attendait donc son jeudi et le désirait... les deux derniers jours qui l'en séparaient lui semblaient interminables... il voulut s'en inquiéter, mais trouva en lui-même une bien juste explication... car ces soirées étaient vraiment charmantes, dépourvues de contrainte : l'accueil y était sincère, la conversation attrayante, choisie, et la musique... oh! la musique... qu'il avait dû abandonner comme tout le reste... quelle douceur de s'en délecter! Comment ne pas tout oublier des laideurs de ce monde en entendant le jeu merveilleux de Michèle ou la voix d'or de Marie-Ange!

Michèle ne faisait-elle pas parler son piano ou son violon? Tout passait sous ses doigts, tout s'exprimait par eux : ardeur, passion, vaillance, héroïsme, prière, extase. Et avec les doux et si purs accents de Marie-Ange pouvait-on ne pas songer à ces voix inconnues de la terre que nous promet le paradis? Comment un homme vibrant à tout ce qui est beau et privé depuis des années de toutes jouissances intellectuelles ou artistiques n'attendrait-il pas de telles heures? Et il était bien naturel que le docteur la désirât, cette soirée de repos!...

Cependant, un soir, en rentrant chez lui, il se sentit la proie d'un sentiment inconnu qu'il ne put tout d'abord analyser. Bonheur ou peine? Anxiété ou ravissement? Il avait peur de descendre en lui-même et, allongeant le chemin en prenant la grande route, il s'abandonna à ce sentiment étrange et délicieux... La vue de sa demeure, une lumière obstinément allumée dans une chambre du premier étage, le rappelèrent, sans doute, à la réalité, et, étreignant

sa poitrine à deux mains, il murmura durement, se parlant à lui-même : « Allons ! allons ! oublierais-tu qui tu es ? Oublierais-tu que Fabien Muray ne peut... *ne doit pas aimer* ? ah ! quelle ironie ! Pas cela, mon Dieu ! pas cela encore ! »

Il monta chez lui sans bruit pour ne pas éveiller l'enfant qu'il alla, comme de coutume, embrasser sans qu'elle s'en doutât. Mais une fois dans sa chambre, atterré, sans doute, de la découverte qu'il venait de faire en lui-même, il se laissa tomber sur un siège avec découragement.

Le lendemain même, le docteur s'était ressaisi et, ses journées habituellement très chargées aidant, il n'y eut plus de traces apparentes de ce petit drame intime joué au fond de son cœur, et dont il était d'ailleurs le seul personnage. Et le jeudi suivant, calme et correct comme à son ordinaire, il monta au château...

Ce soir-là finissait un de ces après-midi de chaleur telle que le dîner fut servi sur la terrasse, à la grande joie de tous. A cette heure seulement, on pouvait respirer, et chacun appréciait la brise bien-faisante qui, venant de l'ouest, faisait espérer un peu d'eau pour le lendemain.

Cependant, après le dîner, trois dames âgées rentrèrent au salon avec Mme Harcourt dont la santé demandait toujours plus de ménagements ; les bridgeurs, dont M. de Blanzac, s'installèrent en un coin de la terrasse, pendant que le groupe de la jeunesse, formé par le docteur, Michèle, Marie-Ange et quelques autres jeunes gens et jeunes filles, prenait place sur l'avancée de la terrasse pour jouir tout à l'aise de la splendeur d'un soleil couchant en montagne.

— Quelle merveilleuse chose ! disait le docteur.

— Oui, dit une jeune fille, mais pour nous, habitués à cela, nous regardons en profanes...

— Et moi, c'est presque à genoux que je voudrais jouir de ce grandiose spectacle, de la majesté de cet astre mystérieux, qui, seul, peut nous donner une idée de la puissance de Dieu, son créateur !...

— Moi, dit Marie-Ange, je ne m'en suis jamais lassée et combien, à Paris, je regrette mes soirées d'Auvergne !

— C'est évident, ajouta un des jeunes gens, vous avez encore plein les yeux de la poésie de vos quinze ans, mais Mlle Jackson a raison, nous n'apprécions

rien à sa valeur quand nous avons pour nous l'habitude, qui devient si vite de la satiété.

— Et pourquoi, demanda Michèle, l'habitude doit-elle fatalement aboutir à la satiété? Ce n'est pas absolument forcé. L'habitude du bien, par exemple, ne peut, à mon sens, engendrer de lassitude, et je ne crois pas non plus que le beau, pour qui le comprend, puisse apporter le désenchantement...

— Cela est pourtant, mademoiselle, et vous connaissez le dicton : tout casse, tout passe, tout lasse.

Michèle se redressa, combative :

— Tout passe, évidemment, puisque nous passons nous-mêmes ; c'est logique, tout doit passer avec nous, si vous vous attachez au sens rigoureux des mots... tout lasse... mais non, on ne peut, encore une fois, se lasser de ce qui est bien, de ce qui est beau ! Quand on le sent... quand on l'aime... quand, enfin, on en a la passion !

Et le groupe se divisa en deux clans : les uns admettant la lassitude de toutes choses comme inhérente à la nature humaine, les autres la rejetant comme une faiblesse de l'âme et de la volonté.

— Mais, disait en pérorant un petit baron assez fat, qui n'avait jamais été plus loin que Paris ou Versailles, cela est si vrai que dans nos plus beaux voyages, après quelques semaines seulement passées dans ces pays féeriques, devant des sites merveilleux, nous l'éprouvons, cette lassitude inévitable que vous niez.

— Permettez, dit le docteur, vous sortez un peu de la question... cette lassitude dont vous parlez me semblerait plutôt du domaine purement physiologique... Ces demoiselles élevaient la conversation à celui de la psychologie...

Le petit baron se sentant sur un terrain peu sûr pour ses connaissances philosophiques, mais ne voulant pas paraître rendre les armes, essaya de biaiser :

— Mais, docteur, même dans cet ordre d'idées, vous arriverez à reconnaître la véracité de ce que j'avance. Tenez, le pauvre même, qui reçoit, se lasse de la main qui lui donne et devient facilement un ingrat.

— Nous ne parlons pas du bien qu'on reçoit, dit Marie-Ange, mais de celui qu'on fait... nous parlons du bien en soi... de celui-là, peut-on se lasser ?

— Aussi, oui, mademoiselle, parfaitement... Mais, voyons, docteur, aidez-moi; avouez que tout se brise en nous... nos préférences, nos passions... et même notre colère.

— Qui elle-même n'est qu'une passion, acheva le docteur en souriant. Et une passion trop rare de nos jours, peut-être...

— Trop rare? Songez-vous aussi à tirer profit des passions!...

— Je crois les passions indispensables, et je pourrais vous montrer la moralité qu'on peut en tirer, en effet.

— Ainsi, docteur, vous jugiez tout à l'heure la colère trop rare?

— Eh oui!... mais la sainte colère... celle qui devient zèle quand elle s'élève pour venger l'honneur de Dieu ou le mal fait au prochain et par conséquent à nous-mêmes et en nous-mêmes par l'abus des autres passions...

— Enfin, d'après vous, les passions sont un bien, et, puisque vous prétendez qu'on ne peut se lasser du bien...

— Ne raillez pas, car, si nous pouvions un instant franchir les limites de la philosophie, il ne nous serait pas si difficile, encore une fois, de démontrer la bonté morale dont la passion est susceptible.

— Docteur, vous parliez de la colère!

— Entendez colère dans le sens que je lui donne. Je ne vous parle pas de la colère qui prend place dans les péchés capitaux quand elle sert une vengeance personnelle... mais de celle qui de nos jours serait cependant si nécessaire, à une époque où quiconque a du cœur doit s'élever librement et résolument contre la liberté du mal. C'est alors que la passion peut devenir utile.

— Docteur, vous voulez nous effrayer...

— Du tout... Ouvrez la Bible, si vous voulez: l'Esprit-Saint ne prête-t-il pas à Dieu toutes nos passions? C'est une manière figurée d'exprimer les perfections diverses de l'action divine et de nous apprendre que l'homme peut donner aux passions le trait de ressemblance avec le divin modèle...

— Et ceci prouve, docteur?

— Ceci nous engage à ne pas affecter un spiritualisme outré. Il faut être hommes, hommes par la raison et par les sens, hommes par la volonté et par le cœur. Ce n'est pas assez de voir le bien, il faut le

vouloir; ce n'est pas assez de le vouloir, il faut l'aimer et l'aimer avec transport, avec enthousiasme, avec passion. De là aussi découle que ce n'est pas assez de connaître le mal, et qu'il faut le rejeter, le haïr, mais de cette haine vigoureuse qui, tout en demeurant soumise à l'empire de la raison et du commandement de la volonté, se transforme au besoin en une sainte colère pour la défense de la justice opprimée. D'où nous concluons, si vous le voulez bien, que ces demoiselles avaient parfaitement raison en avançant tout à l'heure qu'on ne pouvait se lasser du bien et du beau quand on les envisage à ce double point de vue.

Et le docteur, pour couper court à cette controverse, peu distrayante pour la jeunesse féminine, dit en s'adressant à Marie-Ange :

— Avant que le soleil disparaisse, vous seriez tout à fait bonne de me donner une fois pour toutes le nom et l'ordre de ces monts qui forment la deuxième chaîne... Qu'aperçoit-on là-bas sur cette hauteur qui semble comme détachée des monts Dôme ?

— Là-bas... c'est Gergovie !

— Ah ! Gergovie !

— Et ce que vous apercevez n'est autre que le casque de Vercingétorix, casque monumental taillé dans un bloc de pierre et monté sur trois colonnes torsées, également en pierre. Seul, ce monument bizarre rappelle que, là, un grand homme vainquit et fut vaincu...

Pendant que Marie-Ange et le docteur faisaient ensemble l'inventaire de la chaîne des Puys, les autres jeunes gens avaient entraîné Michèle jusqu'au salon, la priant de les régaler d'un peu de musique, et, comme elle ne se faisait jamais prier, Michèle s'exécuta gentiment.

— Ainsi, continua le docteur, fixant le point désigné de Gergovie, c'est là que s'est jouée la tragédie qui devait décider du sort de la Gaule ! Quand on songe, n'est-ce pas, à tout ce passé héroïque, on se trouve bien diminué de faire aujourd'hui si peu...

— Les temps sont aussi tellement différents, rectifia Marie-Ange... Mais il y a toujours de belles âmes et capables des plus grands sacrifices. Et puis, il faut se contenter de ce que l'on est... tout le monde ne peut pas être un Vercingétorix, dit-elle en riant...

— Assurément... Et nous avons déjà quelquefois tant de mal à être seulement nous-mêmes !... Comment alors atteindre cette idéale beauté du renoncement total ?

— C'est pour cela, voyez-vous, confia Marie-Ange avec simplicité, que je me dis qu'il faut seulement chercher à bien accomplir sa mission.

— Sa mission ?...

— Eh oui... vous croyez bien, n'est-ce pas, ou plutôt moi, je crois bien que, tous, nous avons sur la terre une mission à remplir... une mission pour laquelle Dieu a spécialement désigné chacun de nous... Ne croyez-vous pas cela ?

— Oui, je crois aussi que nous jouons tous un rôle sur la grande scène du monde, mais que la pièce est souvent laide et les rôles bien ingrats...

— C'est ce qui doit faire le mérite de notre mission quand nous l'avons, malgré tout, bien remplie...

— Vous parlez comme un sage, mademoiselle

Mais les accords du violon de Michèle arrivaient jusqu'à eux, si suaves, si prenants, qu'ils cessèrent en même temps de parler, et le morceau s'acheva dans le complet silence.

Lorsque Michèle revint, Marie-Ange tout émue l'embrassa tendrement en lui disant qu'elle s'était encore surpassée ce soir.

— Mademoiselle, ajouta le docteur, nous parlions tout à l'heure de la mission de chacun de nous sur la terre... Nul doute que la vôtre ne soit de charmer tous ceux qui ont le bonheur de vous entendre...

Et, comme on suppliait Michèle de recommencer, elle se mit cette fois au piano pour jouer une ballade fort ancienne.

Le docteur se tenait debout non loin du piano, à côté de Marie-Ange qui tournait les pages ; il écoutait religieusement, ne semblant plus rien voir de ce qui l'entourait... Lorsque Michèle eut fini et qu'elle lui demanda s'il aimait ce genre, il ne répondit pas tout d'abord...

Il était très pâle, et au fond de ses yeux une larme retenue brillait cependant. Enfin, il dit assez bas pour n'être compris que d'elles :

— C'est le dernier morceau qu'a joué ma mère la veille de sa mort... je ne l'avais plus entendu depuis... Et elle le jouait ainsi... si bien... si bien !

— Oh ! dit Michèle, si j'avais su...

— Ne regrettez rien... vous l'avez fait revivre un

instant pour moi... cela m'a été très doux et je vous en remercie...

Et, pour rompre un silence impressionnant, Marie-Ange hasarda :

— Madame votre mère était encore très jeune ?

— Elle avait trente-neuf ans et n'en paraissait pas vingt-cinq... Et Huguette avait deux mois !

Il était si triste, sa parole s'acheva dans une telle émotion, que les deux jeunes filles troublées n'osèrent tenter un mot de réconfort que d'ailleurs il n'eût pas entendu...

Le lendemain, Huguette revint comme à l'ordinaire, prit sa leçon de lecture avec Marie-Ange. Michèle s'était chargée de la musique, et on préparait le premier morceau avec mystère pour la fête du grand frère.

Elle dit à Michèle :

— Fabien m'a dit que vous me joueriez, si je vous le demandais, un air que maman savait ?

— Volontiers, chérie, et, plus tard, je vous l'apprendrai.

— Ce n'est pas la peine... Fabien dit que personne ne peut le jouer comme vous et maman...

— Vous le jouerez tout aussi bien, dit Michèle rougissante, seulement, il faut travailler et consentir à faire beaucoup, beaucoup de gammes.

— Oui, je veux bien... je veux bien tout pour que Fabien soit content.

— C'est bien, cela, c'est d'une bonne petite sœur, dit Marie-Ange.

Et l'enfant reprit, s'adressant aux deux jeunes filles :

— Dites... est-ce que vous l'aimez bien, mon grand frère ?

Toutes deux se mirent franchement à rire et répondirent ensemble :

— Mais oui... certainement.

— Il vous aime bien aussi... lui. Il disait ce matin à Annic que vous étiez toutes les deux belles, belles, belles... que vous, vous chantiez comme les anges et que vous, vous...

— Eh bien ! voulez-vous bien vite vous taire ! Est-ce qu'on trahit ainsi les siens ! interrompit vivement Michèle.

Mme Harcourt entrant fit dévier la conversation. L'enfant s'en alla jouer dans le jardin pendant que

les trois dames s'y installaient elles-mêmes pour travailler à l'ombre d'un beau cèdre.

Elles s'entretenaient gaiement toutes trois, quand Julie, la jeune femme de chambre, vint dire que « la Mariette » demandait à parler à Mademoiselle.

— Fais-la monter jusqu'ici, dit Marie-Ange.

Et peu après la Mariette se présentait, un superbe livre rouge et or à la main.

— C'est pour montrer à la demoiselle le prix du garçon...

— C'est superbe... il a bien travaillé... premier prix de calcul... ça, c'est d'un bon Auvergnat, ça mérite une récompense. Mais, au fait, pourquoi n'est-il pas avec vous ?

— C'est qu'il est fatigué.

— Qu'a-t-il donc ?

— C'est comme qui dirait d'une peur...

— A Blanzac ! Et peur de quoi, grand Dieu ?

La Mariette baissa un peu la voix, n'osant pas trop dire... puis enfin :

— C'est pour sûr d'un revenant.

— Ma pauvre Mariette ! mais il n'y a pas de revenants... il n'y a malheureusement que des partants...

— Je sais bien, demoiselle, que les riches n'y croient pas... mais le garçon a vu... vu deux fois... ça lui a saisi les sangs... il est tout « courbatu ».

— Avez-vous vu le docteur ?

— On n'a pas osé.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait lui dire... et peut-être bien que ça ne lui plairait plus d'habiter sa maison...

— Expliquez-vous, ma bonne femme, dit Mme Harcourt impatientée. Voyons, quelle est toute cette histoire ?

— Ces dames savent pourtant bien que depuis plus de quinze ans le pavillon était vide ?

— Oui, eh bien ?

— Dans les maisons abandonnées, les revenants vont se loger... chacun sait ça... et une fois qu'ils sont chez eux !...

— Allons, allons, ne croyez pas à de semblables sottises et demandez le docteur. Je vous assure que les revenants de chez lui ne lui feront pas peur.

— Pourtant, ça n'est pas plaisant...

— Mais, encore, qu'a-t-il vu, votre Jean-Pierre ?

— Eh bien, voilà. Depuis qu'il est en vacances,

depuis huit jours, quoi, il va conduire son père qui est de semaine de nuit pour le gardiennage... ils partent encore au jour, mais, quand le petit s'attarde, il remonte à la nuit et, pour aller plus vite, avant-hier il avait pris la sente qui passe derrière le pavillon. Jamais personne n'y passe à la nuit, le chemin est tout « ronçu », mais, les enfants, ça ne craint rien... Alors, c'est de là qu'à la fenêtre du premier il a vu le revenant...

— Il a rêvé.

— Oh ! que nenni ! et le petit n'est pas menteur...

* Il n'avait rien dit chez nous le premier soir, il a voulu retourner l'autre nuit pour voir... et ça a recommencé... l'ombre est revenue... on la voit à travers les rideaux baissés... Pensez que, par trois fois, l'ombre s'est approchée de la fenêtre... par trois fois, la lumière s'est éteinte... par trois fois, l'ombre l'a rallumée... Et puis toujours marcher, toujours marcher dans la chambre que si c'était un homme... on ne pourrait pas dormir dans la maison ! Mais non... c'est bien une âme en peine, allez, mes bonnes dames, une âme en peine que le bon Dieu n'a pas voulu recevoir encore... Aussi, dès ce matin... j'ai mis une cire à saint Austremoine. Mais pour dire ça à M. le docteur... le père et moi, on ne voudrait pas... lui qui nous a tous si bien soignés ! on ne voudrait pas lui « causer peine », et tant qu'il ne sait rien !...

Et, comme Hugnette revenait, la Mariette se tut, eut pour l'enfant un regard de pitié et d'esfroï en songeant qu'elle vivait dans cette maison hantée...

— Seulement, dit encore la Mariette, il pourrait bien ne pas l'ignorer longtemps... car Blaise Mazat passait... il a vu le petit tout tremblant... et il a dit : « Ces Parisiens de malheur, ça traîne le diable derrière eux ! »

Blaise Mazat, c'était le conseiller municipal, chef du groupe socialiste...

Quelques jours plus tard, Mme Harcourt et sa fille durent se rendre à Paris où Michèle, qui approchait de sa majorité, devait recevoir des mains de son tuteur, un cousin germain de son père, tous ses comptes de tutelle.

Ces dames ne devaient séjourner qu'un mois au plus à Paris ; elles avaient beaucoup insisté pour que Marie-Ange les accompagnât, mais celle-ci n'avait pas voulu quitter sa chère Auvergne par ce

temps idéal. C'était tout au moins la raison qu'elle avait donnée à son refus. Un instant, elle avait failli céder au désir de Mme Harcourt, mais, ayant vu une larme timide perler dans les beaux yeux d'Huguette, elle eut bien vite fait de décider qu'elle restait à Blanzac.

— Nous resterons toutes deux, chérie, avait-elle dit à Huguette, et, quand nos voyageuses reviendront, nous irons les chercher à Clermont que je vous ferai visiter; vous vous y amuserez, vous verrez. Nous irons à la fontaine Saint-Allyre faire pétrifier quelque jolie rose du jardin; vous la poserez vous-même sous le torrent, qui la durcira, et plus tard nous retournerons la chercher. Votre frère voudra-t-il que je vous emmène pour deux grands jours ?

— Je n'ai jamais quitté Annic, mais Fabien sait que je n'ai pas peur avec vous.

Et, quand Michèle lui fit ses adieux, l'enfant lui dit :

— C'est très long, un mois... je vais pleurer peut-être le soir dans mon lit... parce que je vous aime toutes les deux autant.

Et d'un geste charmant, ouvrant les bras tout grands, elle enlaça les deux jeunes filles, rapprochant leurs têtes sur sa poitrine pour les embrasser tour à tour.

— Il faut me promettre de ne pas pleurer, dit Michèle, vous feriez de la peine à Marie-Ange, et à moi aussi... à Annic, à votre frère...

— Oh ! mais, quand je pleure, c'est dans mon lit... et tout bas... Fabien et Annic n'entendent pas...

— A votre âge, on ne doit pas pleurer comme ça... vous êtes une grande fille déjà... il faut être raisonnable.

— Quand j'étais petite, dit sérieusement l'enfant se croyant déjà un passé respectable, je pleurais quand... j'avais vu Fabien pleurer... Annic le consolait, elle lui disait des choses que je ne comprenais pas, et moi... je l'embrassais. Maintenant, il ne pleure plus, il joue avec moi le soir quelquefois.

— C'est bien pour cela qu'il faut être gentille et raisonnable.

— Hier soir, j'ai fait avec le beau crayon bleu que vous m'avez donné le portrait de mon cœur, de celui d'Annic...

— Le portrait de votre cœur ! C'est de la vraie radiographie ! Et comment avez-vous fait ?

— Tenez, dit l'enfant, en tirant des papiers de sa poche...

Sur deux feuilles blanches, entourées de dentelures plus ou moins régulières, s'étalait, au beau milieu, une figure géométrique incertaine qui, à la rigueur, pouvait être prise pour un cœur. Cela était rempli de traits formant des carrés, des rectangles, des triangles de plusieurs dimensions, donnant une vague idée de mosaïque...

— Voici celui d'Annic, dit la petite, imperturbable, il est plus grand que le mien... ça se comprend.

Les deux jeunes filles contenaient avec peine le rire qui leur montait aux lèvres.

— Et puis, voilà le mien...

— Oh ! mais, dit Marie-Ange, il est beaucoup plus compliqué que celui d'Annic ! combien de cases dans le vôtre ?

— Dans celui d'Annic, il n'y a que trois places, c'est elle qui me l'a dit : une, pour le bon Dieu... voyez, c'est écrit dessus... une, pour Fabien... une, pour moi... Elle dit que c'est complet comme ça...

— Mais dans le vôtre ?

— Dans le mien aussi, c'est écrit... Dans la plus grande, petit Jésus... dans celle d'à côté, la sainte Vierge... celle-ci mon papa et ma maman...

« Ah ! celle-ci... lisez... c'est Fabien... puis voici Annic... celle-ci, c'est vous deux... à côté, c'est ma poupée bleue... la petite case dans le bas, c'est M. le curé... l'autre petite, les colombes blanches...

Marie-Ange et Michèle éclatèrent franchement de rire ; l'idée de M. le curé en compagnie étroite d'une poupée bleue et de colombes blanches les amusait follement.

L'enfant les regarda, surprise et déconcertée :

— Il n'est pas bien fait, le portrait ? J'en ai donné un à Fabien, il était content et m'a embrassée... un à Annic, qui m'a dit bien merci... et vous, vous riez !

— Nous rions de plaisir, parce que vous êtes tout à fait gentille... Mais oui, il faut en faire aussi un pour chacune de nous.

— Fabien aussi a fait le portrait du sien, mais il n'a pas voulu me le donner, il l'a déchiré tout de suite... J'ai ramassé les morceaux ce matin... je les ai recollés, mais il n'y a pas beaucoup de cases... Je voulais lui faire écrire tous les noms comme moi, mais, sur une, il n'a mis qu'une lettre et a déchiré

— Annic! mais vous mériteriez être pendue!... Comment ne pas me l'avoir fait dire?

— Je le voulais, Mademoiselle, M. le docteur n'a pas permis... il trouve que Mademoiselle en fait déjà tant!

— Annic, je vous pardonne, mais ne recommencez plus... Menez-moi bien vite près de ma petite Huguette.

Tout en montant l'escalier, Annic s'excusait du négligé de la maison, car depuis ces trois jours elle ne s'était guère occupée du ménage.

— Il faut bien jouer un peu avec elle, n'est-ce pas, c'est de son âge... Quand je pense qu'hier soir, en rentrant, M. le docteur a joué avec elle à la dame!

Lorsque la petite malade aperçut la visiteuse, une joie si intense éclaira son visage que Marie-Ange s'en voulut doublement d'avoir tant tardé à la lui donner. L'enfant la serrait dans ses bras, l'embrassait, la voulait près de son lit, plus près encore. On sentait un pauvre petit cœur gonflé qui, au moindre choc se repliant sur lui-même, éclatait à cette heure de la joie du revoir.

— Allez, ma bonne Annic, dit gentiment Marie-Ange, profitez si vous le voulez de ma présence pour faire votre besogne, je resterai avec Huguette jusqu'à ce soir six heures. Est-ce trop, chérie?

— Oh! non, ce n'est pas assez, il faut attendre Fabien...

— Cela, non... il serait bien trop tard pour remonter au château.

— Oui... à cause des loups?

— Il n'y a pas de loups en cette saison, mais il ferait nuit... Qu'allons-nous faire en attendant? je suis venue pour jouer, moi, dit gaiement Marie-Ange.

Elles convinrent pour commencer d'une partie de jonchets avec l'enjeu formidable de deux kalougas, après guérison d'Huguette, car la gagnante était presque désignée d'avance... Elles s'appliquaient de leur mieux à démêler, sans fracas, roi, reine et cavaliers, quand, d'une pièce sans doute peu éloignée, des sons rauques arrivèrent jusqu'à elles... puis ce furent des coups frappés à la muraille... L'enfant regardait une porte de côté... ses yeux semblaient s'agrandir, puis, ne voyant rien, elle se remettait à jouer.

Cela se renouvela plusieurs fois... Marie-Ange

ne voulait pas y prêter attention, mais, plus distincts, les sons maintenant parvenaient.

A n'en pas douter, c'était une plainte qu'on entendait ainsi... une plainte plusieurs fois répétée, à laquelle succédaient des accents de colère... puis un espace de temps, plus ou moins prolongé, et cela recommençait. Tout semblait un instant avoir cessé, lorsque de nouveau retentit un bruit sourd de pas, atténué, sans doute, par un épais tapis... Malgré elle, Marie-Ange songea à la Mariette et à l'âme en peine pour qui elle avait mis un cierge à saint Austre-moine...

Huguette ne semblait plus s'inquiéter, et Marie-Ange se gardait bien de lui laisser soupçonner le vague malaise qui était en elle.

Soudain, l'enfant eut un cri... Marie-Ange, d'un bond, fut debout... Dans l'embrasure de la porte, un homme, véritable spectre, se dressait, droit, immobile, hagard. Il était d'une pâleur de cire; son visage amaigri, mais beau cependant, qu'encadrait une longue barbe à peine grisonnante, restait impassible, et ses yeux, au regard étrange, fixaient durement Marie-Ange.

La jeune fille ne bougeait pas... restait clouée sur place, songeant seulement, avec l'admirable instinct que Dieu a mis au cœur de la femme, à préserver l'enfant.

Huguette aussi regardait Marie-Ange, mais semblait plus anxieuse qu'effrayée.

L'homme entr'ouvrit ses lèvres minces et, d'une voix indéfinissable, dit enfin :

— Qui êtes-vous ? Qu'êtes-vous venue faire ici ?

— C'est pour moi... dit gentiment Huguette en lui tendant les bras... C'est Marie-Ange... vous savez bien... Marie-Ange que j'aime...

Il parut se calmer à la voix de l'enfant, mais, par un retour sur lui-même, il étendit le bras menaçant :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! lança-t-il.

Marie-Ange descendait d'une lignée de braves, elle s'en souvint. Allait-elle donc laisser cette enfant seule avec cet homme, avec ce fou ? Elle croisa sur sa poitrine ses bras frêles et, le fixant aussi droit dans les yeux, elle dit, tête haute :

— Non... je ne partirai pas.

Il répéta plus fort, en avançant :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en !

— Non... non...

Et plus il approchait d'elle, plus en Marie-Ange un sentiment de pitié effaçait celui de la peur. Elle se sentait attirée vers ce pauvre être qui semblait pétri de douleur.

— Papa! papa! dit l'enfant, je vous aime bien... je vous assure... Fabien aussi.

— Tais-toi, commanda-t-il.

Marie-Ange chercha des yeux la porte d'où pouvait arriver du secours... l'homme comprit sans doute... il eut un semblant de sourire qui n'était plus qu'un rictus et tout d'une pièce se laissa choir sur un fauteuil, enfouissant sa tête dans ses deux mains.

Marie-Ange, émue comme jamais, s'approcha, lui toucha la main et, de sa voix d'or, murmura :

— Vous souffrez... n'est-ce pas ?

Il releva la tête et ses yeux étranges plongèrent encore dans ceux de la jeune fille qui soutint ce regard d'acier pendant que son sourire, ce sourire particulier qui faisait le grand charme de son visage, restait sur ses lèvres.

— Que peut vous faire, à vous, ma souffrance ?

Non, ce n'était pas un fou... il comprenait... il répondait.

Plus doucement encore, elle reprit :

— Votre douleur me navre, au contraire... je voudrais faire quelque chose pour vous... le puis-je ?

— Non... personne ne peut rien pour moi... personne... personne... Elle est morte. Alors ? Mais qui êtes-vous ?...

— Que vous importe mon nom ? Je suis l'amie d'Huguette et je veux être la vôtre...

— Je n'ai plus d'amis...

— Mais vous avez cette délicieuse enfant, hasarda Marie-Ange, cette enfant qui vous aime...

Il regarda longuement sa fille, puis articula :

— Maintenant... oui... peut-être...

— Je vous aimerai toujours, papa, dit affectueusement Huguette, Fabien vous l'a dit...

— Fabien ? Fabien ? Ah ! Fabien ! a-t-il le droit de dire cela !

Il s'était aussitôt levé, redevenu agressif comme tout à l'heure.

— Non... personne ici... seul... toujours seul...

Et obstinément, mais sans colère cette fois, il répéta :

— Allez-vous-en... allez-vous-en...

— Eh bien ! oui, dit Marie-Ange, assurée mainte-

nant qu'il était plus malheureux que dangereux, je pars, puisque vous le voulez, mais je reviendrai...

— Non... vous ne me verrez plus...

— Si, je vous verrai... et c'est vous qui viendrez me voir... ici... dans la chambre d'Huguette.

Il paraissait sous le charme de cette voix et de ce sourire séraphiques.

— Pourquoi me revoir?... pour vous repaître de ma douleur? Ah! pourquoi suis-je entré ici!

— Pourquoi? Mais parce que Dieu voulait sans doute que nous nous connussions...

Et, du même ton qu'il avait pris un peu avant pour parler de son fils, il jeta:

— Dieu? Dieu ne me connaît plus...

Marie-Ange l'arrêta:

— Dieu n'oublie pas... Dieu n'oublie jamais ses créatures, et surtout celles qui pleurent.

Il ne répondit pas, mais le même rictus ironique qui figurait un sourire crispa un instant son visage.

Marie-Ange embrassa l'enfant qui lui dit très bas, comme humiliée et inquiète:

— Mon papa n'est pas toujours méchant... .

— Je reviendrai, chérie, je vous le promets.

La jeune fille tendit à M. Muray une main qu'il ne prit pas, bien que l'ayant vue. Elle saisit alors la sienne, la serra en disant, souriante et gracieuse:

— A demain?

Il ne répondit pas, mais ses yeux, un instant adoucis, la suivirent, et, lorsqu'elle eut refermé la porte, il s'approcha d'Huguette et prit lentement sa petite main qu'il embrassa.

En bas, Marie-Ange cherchait Annic pour la mettre au courant de ce qui venait de se passer, pensant bien que tout cela s'était fait à son insu et qu'elle allait aussitôt remonter près de l'enfant.

Aux premiers mots de Marie-Ange, la pauvre femme fut atterrée.

— Est-il possible, mon Dieu! qu'il ait fait ça! lui qui ne veut jamais passer le seuil de sa chambre?

— Je vous en prie, ma bonne Annic, calmez-vous, je vous affirme que je n'ai pas eu peur... j'ai vu aussitôt que c'était un pauvre malade...

— Ah! oui, un malade et un malheureux, allez! Mais quand Fabien saura ça?

Dans son émoi, elle oubliait, ce qu'elle s'était pourtant promis, de dire scrupuleusement: M. le docteur.

— Mais, ma bonne Annic, ne le lui dites pas, c'est bien simple.

— Il voudra vous faire des excuses, vous pensez, Mademoiselle ! Va-t-il encore souffrir et être humilié, mon Dieu !

— Il faut éviter cela... Huguette est capable de garder le secret... Annic, je vous le demande, ne dites rien... Je ne pourrais plus revenir ici et, pourtant, je le veux... Je lui ai dit que je reviendrai... Annic, nous le guérirons... Je ne sais rien de lui, sinon que c'est une pauvre âme, et je l'aime déjà...

Annic avait les larmes aux yeux.

— Comme vous êtes bonne, Mademoiselle ! Mais on a essayé de tout, de tout... Ah ! si vous saviez !

— Il ne faut jamais désespérer, ma bonne Annic...

— Je sais bien, Mademoiselle... Si, encore, il voulait entendre quelque chose, mais non, il s'est obstiné... Ça a été si terrible aussi !

— Annic, prions, prions beaucoup, et, avec l'aide de Dieu, nous ferons de la bonne besogne... Moi, j'ai confiance... Mais remontez bien vite près de cette pauvre petite...

Et Marie-Ange, en partant, recommanda encore :

— Annic... pas un mot... c'est promis ?

— Oui, Mademoiselle.

— Et, aussitôt que vous allez être seule avec elle, recommandez bien à Huguette de ne rien dire à son frère... Dites-lui de ma part que, si elle nous trahit, je ne reviendrai plus jamais... Allons, au revoir, Annic, du courage et... à demain !

C'est seulement lorsqu'elle fut seule sur le grand chemin que Marie-Ange laissa libre cours à son émotion. Ainsi le pressentiment de tout à l'heure ne l'avait pas trompée, et elle était plus émue que surprise de ce qui venait de se passer. Son affection pour Huguette s'exaltait, et elle ne pouvait se représenter sans frémir ce qu'avait dû être l'enfance de la mignonne créature au cœur si sensible et si délicat.

Maintenant elle s'expliquait ces vagues regards, ces angoisses, ces moments de silence, cette subite tristesse au milieu des jeux les plus passionnants, qui n'étaient que des retours sur le passé de l'enfant, passé trop lourd et trop douloureux pour ses jeunes années. Et pourtant Marie-Ange ignorait encore tout du drame qui avait bouleversé la vie de cette famille à laquelle son âme d'apôtre venait de se consacrer. Car spontanément, tout à l'heure, dans

la chambre d'Huguette, entre cette frêle enfant et cet homme effrayant, presque inconscient, elle avait senti s'inscruster en elle le sentiment du devoir sacré de la charité, de cette charité essentiellement évangélique que nous devons pratiquer où que nous la trouvions, qu'elle nous répugne ou non, qu'elle soit éclatante ou obscure.

Marie-Ange ne se demandait pas si le but qu'elle visait, de rendre ce dévoyé à la vie normale, ce père à ses enfants, cette âme à Dieu, lui était accessible ; elle affrontait dès maintenant le danger du combat et la déconvenue de la défaite, bien qu'elle n'y crût pas cependant, confiante qu'elle était dans le secours de Dieu soutenant tout effort accompli pour l'amour du bien.

Plus humainement, à côté de cette ardeur sacrée, cheminait aussi son amitié pour Huguette, pour ce petit cœur d'enfant qui l'aimait tant et qu'elle venait de sentir palpiter sur le sien dans cet instant de découragement et d'abandon... Cheminait aussi le dévouement admirable d'Annic, de cette humble femme qui semblait être l'appui soutenant encore ce foyer branlant, et elle se souvenait d'une phrase que, avec recueillement, le docteur avait un jour prononcée alors qu'on le plaisantait sur l'air rébarbatif de sa servante : « C'est une créature de bonté... une âme dont Dieu seul connaît la valeur. » Ne devait-on pas aider de tous ses moyens une si admirable abnégation ?

Cheminait aussi la sympathie indéniable qu'inspirait le docteur, sympathie se changeant, dès qu'on le connaissait mieux, en une véritable affection dont Marie-Ange ne rougissait pas... et souvent elle s'était dit que, si elle avait eu le bonheur d'avoir un frère, elle l'aurait désiré tout semblable...

Non, petite Marie-Ange, ne rougissez pas d'un sentiment que Dieu permet, que Dieu bénit, quand il est pur et surnaturel dans son principe, un sentiment qui, sur la terre, est un reflet de cet Amour qui créa l'homme pour l'aimer et en être aimé. Allez, brave petit cœur, montez à l'assaut de cette âme, rendez-la à l'éternité des cieux... Montez, fille des preux, montez jusqu'au sommet sublime de l'apostolat et, s'il le faut, du sacrifice...

Lorsqu'elle arriva au château, pas une puissance au monde n'aurait pu la faire renoncer à ce qu'elle venait de se promettre à elle-même. « Et puis, pen-

sait-elle, Michèle m'aidera... elle est si bonne et si belle!... Car c'est tout à rééduquer en ce pauvre malade, aussi bien l'impression que la vision... » Mais Michèle ne reviendrait pas avant plusieurs semaines, et c'était donc seule que Marie-Ange se mettrait à l'œuvre dès le lendemain. Elle avait hâte de parler à M. de Blanzac, de lui faire le récit de son étrange entrevue avec le malheureux cloîtré du pavillon, mais, bien malencontreusement, un télégramme l'avait appelé dans l'après-midi et il avait été forcé de partir pour deux jours; Marie-Ange dut garder en elle toutes ses impressions du tantôt.

Cette soirée passée seule lui sembla triste et lugubre comme une veillée des morts. Dans la vaste salle à manger aux lambris anciens, sculptés en plein bois, aux tapisseries sombres, rappelant les fameuses batailles des Arvernes, elle se sentit perdue, si petite... tenant si peu de place à la grande table ronde... L'émotion la tenaillait encore et malgré elle il lui semblait à tout moment revoir ici-même, la poursuivant, la navrante apparition de l'après-midi. Mais, soudain, une pensée l'absorbait toute... « Natives que nous sommes! Mais le docteur va savoir tout par ce malheureux lui-même! Il ne peut, lui, entrer dans le secret! »

A la pensée de l'abien apprenant la scène et venant demain s'excuser et peut-être expliquer à M. de Blanzac le silence fait par lui sur l'existence et la présence de son père, un véritable malaise l'envahit, un mélange de pitié et de dépit contre elle-même de n'avoir su éviter une semblable démarche si cruellement humiliante pour la fierté d'un fils. Plus moyen de faire quoi que ce soit... trop tard! M. Muray avait à cette heure sans doute déjà tout dit... Et les mots d'Annic lui revenaient à la mémoire, comme une obsession : « Va-t-il encore souffrir et être humilié! »

Marie-Ange ne savait pas que, depuis longtemps déjà, M. de Blanzac avait reçu les confidences du docteur et qu'il n'ignorait rien du passé des deux hommes. Devant l'exquise et délicate bonté du châtelain, le docteur n'avait pu garder son secret et, par un beau soir d'un dimanche de printemps, alors qu'on entendait, sur la route montante, filles et garçons chanter et danser la bourrée, l'abien Muray, pâle comme un mort et se crispant encore au souvenir des heures vécues, avait fait loyalement

le récit de sa triste vie. M. de Blanzac avait écouté, silencieux, et pour toute réponse avait, tout grands, ouvert ses bras dont Fabien ne devait jamais oublier l'étreinte...

« Mon Dieu! priait Marie-Ange, épargnez-lui ce nouveau chagrin que, bien involontairement, j'aurais provoqué! »

Mais, le lendemain, ayant sur la route, à la remontée de la messe, rencontré le docteur, il la salua, comme de coutume, sans gêne apparente et un peu plus tard dans la matinée, montant au château pour y prendre un papier urgent que M. de Blanzac devait laisser pour lui, il demanda à parler à Mademoiselle. Le cœur de Marie-Ange battait à divaguer, mais, ne voulant pas charitablement prolonger en Fabien le supplice qu'elle devinait, elle se présenta aussitôt... Il voulait tout simplement la remercier de la nouvelle marque d'affection donnée la veille à la petite malade et lui exprimer une fois de plus toute sa reconnaissance. Tout était sauvé! le pauvre père n'avait pas parlé...

Mais, peu après le départ du docteur, elle se rapprocha sa joie :

« Il ne se sont pas vus, peut-être... c'est tout à l'heure, en rentrant à midi, qu'il va tout apprendre. »

Et ses craintes recommencèrent... Elle ne pourrait plus retourner au pavillon... Fabien ne le supporterait pas, et la plus élémentaire délicatesse l'empêcherait elle-même d'insister...

Lorsqu'elle arriva au pavillon, vers trois heures, comme la veille, elle aborda aussitôt Annic.

— Annic... le docteur sait-il ?

— Et par qui?... La petite a promis.

— Mais son père?... son père lui a dit, sans doute ?

— Ah! dit la vieille femme, voilà plus de deux semaines qu'il n'a voulu voir son fils... C'est une passe comme ça... Après, quand ça le prendra, il le demandera toutes les minutes.

— Je vais le revoir, n'est-ce pas, Annic, vous allez m'aider ?

— Ce n'est pas sûr qu'il voudra... hier, c'est venu de lui-même, il aura repensé que la petite était malade et n'allait plus le voir, la chère mignonne... mais que Mademoiselle monte, et dans un petit moment j'irai dire au pauvre Monsieur que l'enfant le demande.

Et, moins d'une heure après, M. Muray était assis dans la chambre d'Huguette, sombre, silencieux, les yeux vagues, semblant chercher par delà les murs quelque vision insaisissable, puis se reposant tout à tour sur la jeune fille et l'enfant.

A quel sentiment intérieur obéissait ce pauvre être? Son âme lasse, obsédée par le souvenir, cédait-elle à la douleur ou... aux remords?

« Qu'importe, pensait Marie-Ange qui se sentait de plus en plus attirée vers lui, malheureux seulement ou coupable aussi, plus encore s'il est coupable, je dois... je veux le sauver. »

Doucement, elle hasarda :

— Lisez-vous, monsieur? Je mettrais alors la bibliothèque du château à votre disposition...

— Lire? Ah! si je pouvais lire?

— Cela vous fatigue, peut-être?

— Non, je ne comprends plus... toujours des mots sautent entre les lignes... toujours les mêmes... Elle a cru... elle a cru... et elle est morte!

Marie-Ange n'insista pas, mais lui reprit :

— C'est ainsi, peu à peu, que la folie vient...

— Papal intervint Huguette, il ne faut pas dire ce mot-là... Fabien ne veut pas... il vous a dit que ce n'était pas...

— Fabien ne peut savoir ce qui se passe là.. dit-il lentement en touchant son front.

Marie-Ange dit alors :

— Oui, souvent, la lecture fatigue... Mais entendre lire, cela vous plairait-il? J'aime tant, moi, lire à haute voix, que vous me rendriez service...

— Non, j'aimais lire... mais tout cela est fini... je voudrais seulement dormir... Ah! si je pouvais dormir!

— Vous n'avez pas de sommeil?

— Non... les mêmes mots sautent aussi la nuit devant moi... alors, je ne veux plus de nuit... je veux de la lumière... toujours de la lumière.

— Et c'est cela, dit Huguette, qui vous empêche de dormir!... Fabien veut que vous reposiez dans le noir.

D'une voix ironique, pleine d'amertume, il laissa tomber :

— Il sait bien que le repos n'est plus possible pour moi... il se moque. D'ailleurs... ne me parle pas de Fabien... veux-tu? lui aussi a cru...

Et, hagard, avec l'aspect d'un véritable insensé, il s'adressa à Marie-Ange :

— Lui aussi, vous dis-je, lui aussi a cru... comme Elle ! Je vois encore leur regard me suivre quand...

Il n'acheva pas ; une sorte de terreur emplît ses yeux, et Marie-Ange eut peur d'une nouvelle crise.

— Non, papa, supplia gentiment Huguette de sa voix caressante, Fabien ne vous fait jamais de méchants yeux, c'est vous qui ne l'aimez plus... L'autre jour, il vous a juré qu'il vous aimait, il a voulu vous embrasser... vous l'avez repoussé et depuis vous n'avez plus voulu le voir...

Marie-Ange, en une seconde, se représenta la scène que venait de décrire l'enfant et le supplice que devait être pour un fils une telle vie journalière ; son cœur se serra en songeant à la tendresse de son père, à elle.

Mais quelle rafale s'était donc abattue sur cette famille ? et quel horrible malentendu pouvait ainsi séparer et éloigner un père de son enfant ? Il semblait impossible à la jeune fille que l'abien ait pu jamais commettre une action répréhensible, voire même seulement incorrecte. Et, d'un autre côté, M. Muray, pour souffrir à un tel point, avait dû subir un choc inouï, un de ces coups de massue dont on ne se relève pas.

M. Muray fit quelques pas, lentement, comme un automate :

— Ne nous quittez pas ainsi, monsieur, dit Marie-Ange, nous allons faire un peu de musique... Huguette aime tant que je lui joue quelque chose...

Comme si un souvenir heureux lui revenait, il dit, plutôt se parlant à lui-même et, cette fois, sans colère :

— J'aimais aussi la musique... j'aimais... le soir...

Marie-Ange aussitôt se souvint de la ballade qu'il devait sûrement connaître aussi et elle pensa :

« Si je la lui jouais ? Qui sait ? À ces âmes anéanties, lasses à mourir, un choc, même douloureux, est parfois salutaire... Mon Dieu, inspirez-moi ! »

Et, comme mue par une volonté autre que la sienne, elle se mit au piano. M. Muray ne protesta pas ; il eut seulement un geste d'indifférence et s'accouda sur le lit d'Huguette.

Toute tremblante de ce qu'elle allait oser, ne sachant si elle déchaînerait ou colère ou émotion, Marie-Ange commença l'air de la ballade, y mettant tout son cœur et s'inspirant de sa charité. Dès

qu'elle eut fini, elle se retourna... Sur le père aussi, l'air magique avait fait son œuvre... M. Muray fixait Marie-Ange, mais avec une expression de douceur inconnue et, s'abandonnant à un sentiment intérieur, il éclata en sanglots.

— Ah! dit tout bas Huguette, en attirant la jeune fille, Fabien dit toujours que, si papa pouvait pleurer, il serait sauvé, et il n'avait jamais pleuré encore...

— Taisez-vous, petite chérie, laissez... laissez... nous n'avons rien vu...

Mais, un moment après, M. Muray, sans qu'il fût possible de prévoir le geste, s'avança, les mains tendues vers Marie-Ange :

— Ah! dit-il, pour cette heure... mon enfant, soyez béniel... soyez béniel...

Et il s'enfuit chez lui sans un mot de plus...

Octobre venait de naître par un radieux soleil d'automne qui dorait la montagne comme un pinceau généreux, donnant aux coteaux, aux forêts, aux jardins, cet aspect neuf et saisissant que chante le poète quand :

L'Automne couronné de pampre et de raisins
Prend des mains de l'Été le sceptre des jardins.

Les routes bordées de hautes rangées d'arbres devenaient de véritables couloirs longs et trompeurs, recouverts d'un tapis de feuilles d'or, masquant la route et l'abrégeant pour l'œil.

Les coteaux encore garnis de leurs treilles généreuses, où se pressaient et retombaient, trop lourdes, les grappes noires, rouges ou blanches, n'avaient jamais été plus beaux.

Mme Harcourt et Michèle, revenues seulement depuis deux semaines, appréciaient doublement la douceur de cette féerique campagne. Son séjour à Paris ne semblait pas avoir été favorable à Michèle; elle avait, au retour, paru un peu pâlie et moins gaie qu'à son habitude. Marie-Ange s'en inquiéta :

— Mais, sais-tu, chérie, avait répondu Michèle, que me voici bientôt une « majeure personne » ; songes-tu bien à la gravité du mot ?

— Tu ne me caches rien, bien vrai ?

Michèle avait rougi et s'était défendue.

— Que te cacherais-je donc ! J'ai été seulement contrariée de rester si longtemps à Paris à cause de

maman qui se fatiguait, et puis ne peux-tu m'accorder que je me sois bien un peu ennuyée de toi... de ton bon père... de Blanzac, enfin!

— Tu as raison, ma Michèle, nous ne sommes pas faites pour nous quitter, vois-tu. Moi aussi, je te demandais et combien m'as-tu manqué! A certains jours surtout... car tu n'as rien vu...

— Si, dit Michèle, j'ai vu, j'ai compris, dès que M. Muray consentit à me voir, quel courage et quelle ténacité il dut te falloir pour arriver à ce résultat. Car tu l'as presque guéri, c'est ton œuvre, à toi seule. Annic m'a dit ce que tu avais été pour lui, un ange de patience, de dévouement, bravant aussi bien les orages de la route que ceux de sa fantaisie.

— Non, fit doucement Marie-Ange, Annic exagère, je t'assure; tout cela s'est fait peu à peu, sans trop de mal. Mais, si tu avais été ici, combien encore cela eût marché plus vite! Vois... il ne m'admet déjà plus seule sans déception...

— Oh!

— C'est-à-dire sans un « pourquoi? » Alors que le premier jour j'hésitais à t'emmener! Vois-tu, ma Michèle, tous ceux qui t'approcheront seront ainsi... Moi, je suis le petit grillon fait pour tracer, en silence, le chemin; mais, toi, tu es le brillant oiseau fait pour chanter la victoire. Et c'est bien... c'est bien ainsi, nous nous complétons... et puis nous nous aimons comme cela, n'est-ce pas, cela suffit et va, je ne serai jamais jalouse si tu brilles au premier rang.

Michèle l'embrassa :

— Tais-toi, dit-elle, tu me fais mal...

— Hé quoi?...

Mais, comme Marie-Ange vit deux grosses larmes dans les yeux de son amie, elle dit, enjouée :

— Comme je suis vilaine de te taquiner... mais, je te récompenserai... car je pourrais bien, moi, qui sait? t'apprendre quelque chose... mais pas encore... pas encore, ne me demande rien!...

Non, la pauvre Michèle ne demandait rien... elle détourna seulement un peu la tête pour cacher son trouble.

— Alors, reprit Marie-Ange, toi aussi, n'est-ce pas, tu trouves providentiel que depuis bientôt deux mois le docteur n'ait jamais soupçonné mes... puis nos visites à son père?

— Absolument... Annic m'a dit que le pauvre

homme avait été sur le point de se trahir... Et qu'est-ce qui le retient ?

« Il ne sait nullement que tu en as fait mystère ? Une sorte de pudeur, sans doute, d'avouer à son fils qu'il a mis à nu sa pauvre âme meurtrie... »

— Sans doute, répondit Marie-Ange, et puis Dieu veille et m'accorde ce que je lui ai demandé dès le premier jour : rendre ce père à ses enfants, dans la plénitude de son affection et de ses facultés. Et c'est pourquoi il vaut mieux attendre encore... puisque nos visites au pavillon sont toujours motivées par Huguette. Pauvre mignonne, elle n'a pas eu de chance... à peine rétablie, se casser une jambe !

— Ne m'as-tu pas dit qu'un jour le docteur était rentré plus tôt et semblait inquiet ayant vu son père disparaître aussitôt ?

— Nous avons eu peur, mais il ne comprit rien et demanda seulement le soir à Annic si j'avais vu son père.

« — Oui, mais le pauvre monsieur a été très correct et la demoiselle n'a rien demandé. »

« Et il fut aussitôt rassuré. »

— Cela ne pourra s'éterniser.

— Je le sais bien, mais attendons l'occasion et aide-moi, Michèle, continue à l'intéresser à toutes choses comme tu sais si bien le faire et nous aurons un résultat certain... Je songe à la joie de Fa... du docteur quand il retrouvera son père ! Annic dit qu'il est tellement heureux déjà de l'apaisement constaté !... Espérons !

— Mais, dit Michèle, un peu gênée, quelle extraordinaire chose que tu ne saches encore rien de précis sur son passé ?

— J'aurais pu... par Annic, par Huguette... je n'ai jamais voulu... Lui-même aussi parfois semblait hésiter, mais j'ai toujours arrêté sur ses lèvres les mots trop amers... Sa vie eut, certes, une page terrible que les siens même n'osent tourner, je l'ai respectée aussi... Tiens, dit soudain Marie-Ange, vois, Mme de Talvat qui vient s'entendre pour les programmes. Car tu n'as pas l'air de te douter que la kermesse est dans quinze jours à peine !

— Mais, je suis à toi...

Deux événements, en effet, se préparaient à Blanzac et défrayaient toutes les conversations. La noblesse et la bourgeoisie de tout le canton avaient organisé une fête au profit de la caisse de secours

des ouvriers de Blanzac. Ceci tant par charité que pour être agréable à M. de Blanzac et prouver à tous qu'on entendait s'unir à lui dans la colossale entreprise à laquelle il achevait de donner trente ans de dévouement et d'abnégation.

— Comment n'avait-il pas encore la Légion d'honneur ! disait-on.

Mais ce n'est pas toujours facile de décrocher la Légion d'honneur quand on ne sait pas la demander... car, je vous l'assure, il y a la manière... Et il avait fallu la demande, bien émise, celle-là, d'un autre industriel de l'arrondissement pour qu'on pensât tout d'un coup qu'il serait peut-être convenable et surtout moins « criard » de servir en même temps le châtelain ultra-catholique de Blanzac... Voyez-vous, dans tout cela, il s'agit de s'entendre.

C'était donc par une pensée délicate que les châtelaines des environs avaient voulu fêter cette distinction si bien méritée, pour tout en même temps honorer le chef et réjouir ses ouvriers à leur profit.

Les fêtes promettaient d'être superbes, telles qu'on n'en avait jamais vu depuis « les noces » de M. de Blanzac ; les paysans disaient que ce serait aussi beau que la foire de Gannat et puis... et puis... moins coûteux. Un manège de chevaux de bois géants avait été réquisitionné à Clermont-Ferrand, ainsi que des jeux de toutes sortes, sans compter le buffet bien garni auquel chacun pourrait aller à sa guise. Tout serait gratuit pour les familles ouvrières ; les invités des organisateurs suffiraient, et au delà, à combler la dépense, mais encore à grossir la caisse de secours, car des comptoirs seraient tenus par ces dames et jeunes filles des environs. Puis il y aurait comédie, avec une dizaine de personnages costumés, dont Michèle et Marie-Ange. Tout Blanzac était en effervescence ; les bûcherons, eux-mêmes, s'accorderaient de descendre au village avec leur famille pour voir ce spectacle et aussi pour rendre hommage au maître ; les garçons se taillaient des socques plus légers, les filles repassaient soigneusement leurs coiffes les plus fines ; tous se promettaient de profiter amplement de cette journée, pour ainsi dire unique dans les annales de la montagne.

Mais — toute médaille a son revers — cet hommage public rendu à l'un des hommes les plus en vue de la région taquinait fort le parti socialiste qui

présentait en M. de Blanzac un candidat redoutable aux prochaines élections de mai.

Jusqu'alors, le châtelain avait pu se consacrer uniquement à son entreprise, mais, devant les ravages causés dans les esprits par les derniers résultats électoraux, il voyait un nouveau devoir s'imposer à lui : occuper la place pour ne pas la laisser à un adversaire dangereux, autant pour le pays que pour le bien des âmes. Car le mal va vite, comme dit le proverbe : « il vient à cheval et s'en va à pied ».

Sans trop se presser encore, dans le cas où un candidat pourrait être son homme, M. de Blanzac envisageait cependant la possibilité de sa propre candidature. Le docteur, très à même d'en comprendre la nécessité, la lui conseillait et M. de Blanzac lui avait dit en riant :

— A condition que je vous cède la place dans quatre ans, car, vous savez, docteur, à mon âge, on ne rengage plus.

Et la vérité était telle, d'ailleurs, car M. de Blanzac, tenant le docteur à un très haut degré d'estime et d'affection, songeait sérieusement à faire de lui un homme d'action comme il en faudrait beaucoup en France. A une de ces réunions du Jeudi, il avait dit en plaisantant :

— Je n'ai plus rien de commun avec Diogène depuis que je connais Muray...

— Et pourquoi donc ?

— Mais, parce que, moi, j'ai trouvé un homme...

Le mot avait fait le tour du salon et du pays. C'était donc aussi le docteur que le parti adverse cherchait à abattre, et le député sortant — ayant très peur de ne pas rentrer — commençait la campagne avec la haine qu'inspirait à cette nature vulgaire la supériorité morale et financière de ces concurrents possibles.

Cette fête, cette kermesse, il fallait la faire échouer ou tout au moins en diminuer, en amoindrir considérablement l'effet. Mais comment s'y prendre ? Organiser le même jour, dans un bourg très proche de Blanzac, une fête analogue, avec cinéma, attractions, etc... ? On apposerait pendant toute une semaine une série d'affiches à fortes couleurs et des plus suggestives d'un grand drame-ciné ; on en était sevré dans la montagne et, en mettant la représentation à la même heure que la

Urgence, il y aurait forcément division... Mais, tout compte fait, personne ne voulut assumer d'aussi gros frais et le projet fut abandonné.

Ne restait donc plus que la ressource d'une conférence, d'une bonne petite conférence bien « tapée » deux ou trois jours seulement avant la fête. On ouvrirait ainsi les yeux de ces arriérés en les avertissant que toutes ces réunions mi-laïques, mi-religieuses, n'était qu'un « endort bêtes » et qu'il leur devait, à eux, les vrais frères, était de venir éclairer et prémunir les camarades contre l'envahissement clérical préjudiciable à l'ouvrier en le maintenant volontairement en son état d'infériorité; préjudiciable à la science en cherchant à l'étouffer systématiquement, arrêtant ainsi ses progrès nuisibles au despotisme d'une religion dévorante. Ceci avait été soumis au groupe socialiste que conduisait Blaize Mazat et l'effet présumé avait été jugé grandiose. Et il fut décidé, et annoncé à grand bruit que le vendredi quatorze octobre une conférence humanitaire et scientifique serait donnée gratuitement aux habitants de Blanzac et de la région.

M. de Blanzac n'en toucha pas un mot, pas plus au village qu'à la cité, tenant à laisser toute liberté à ceux qu'il employait; il connaissait les mauvaises têtes, ne les regretterait pas, cela ne ferait pour plusieurs que devancer l'échéance. Il avait d'ailleurs peu confiance dans l'éloquence pompeuse et ridicule de l'orateur aux arguments creux et dépourvus, à la réflexion, de la moindre logique.

Toutes les notabilités du pays furent convoquées, M. de Blanzac tout le premier, mais comme chaque second vendredi du mois il avait la réunion du conseil d'administration, son absence ne pouvait surprendre personne.

— Mais, surtout, avait-il dit au docteur, n'allez pas y manquer, vous! Et comme la conférence est annoncée « contradictoire à volonté » comme un défi à nous lancé, ne vous gênez pas, hein? Vous êtes libre, libre comme l'air, et vous êtes aimé de presque tous... et ceux qui ne vous aiment pas ont besoin de vous...

Et l'on se préparait qui pour la kermesse, qui pour la conférence.

Michèle et Marie-Ange savaient leur rôle sur le bout du doigt et leurs toilettes étaient arrivées si fraîches, si jolies!

Marie-Ange incarnait une humble petite princesse dépossédée qui, pouvant, à un moment favorable, reprendre son rang, préfère cependant rester dans l'ombre reposante de ses vieux murs féodaux, où elle fait le bien, où chacun l'aime et où elle a rêvé de vivre avec, pour époux, le pauvre mais valeureux chevalier des Roches-Grises, son ami d'enfance. Et c'était la belle, l'éblouissante Michèle dans toute la splendeur de sa robe de fée, brodée d'or et d'argent, une couronne de pierres précieuses posée sur son opulente chevelure noire déroulée, le spectre de la puissance à la main, qui venait dans un songe de la petite princesse doter et combler de bienfaits ces deux cœurs fidèles.

— Oh! dit Hugnette extasiée quand Michèle devant elle essaya sa robe, vous êtes trop belle ainsi! Les vraies fées, peut-être, vont se fâcher?...

— Et moi, dit en riant Marie-Ange, suis-je bien, voyons, avec ma robe de laine blanche et ma ceinture d'argent?...

— Oui, dit l'enfant, vous êtes plus belle encore, car on dirait la petite sainte du vitrail de Lozac... la petite sainte que les anges emportent au paradis, vous savez?...

— Vraiment, remarqua gaiement Michèle, on peut dire que le premier public nous est acquis... c'est de bon augure. Et vous en avez de la chance, petite chérie, pour votre première sortie, de voir d'aussi belles choses... le bon Jésus vous gâte.

Tout marchait donc à souhait pour cette fête qui promettait un vrai succès et l'on attendait patiemment celui de la conférence qui paraissait plus douteux.

Le vendredi soir, un peu avant la sortie des ouvriers, un roulement bref et solennel de tambour amenait tout le monde aux portes des demeures, car le garde champêtre lançait aussi d'une voix retentissante ce mot formidable: Avis, qu'il prononçait: avisse. Ceci pour annoncer à « tous et à chacun » que la séance commencerait à huit heures précises et que, par une bienveillante amabilité de M. le député du canton, des projections seraient données par surcroît.

Cependant, à huit heures, la salle était loin d'être pleine et le groupe socialiste déjà placé commençait à s'inquiéter. Sous le prétexte de s'assurer du bon fonctionnement de l'appareil projecteur, on pria « l'Harmonie Municipale » de jouer un second

morceau; mais, vers huit heures et demie, il fallut bien se décider, car on se couche de bonne heure à la montagne, et la séance commença devant une centaine de personnes.

Aux accords de l'*Internationale* le délégué de la « Sociale fraternelle » et le conférencier firent leur entrée dans la salle, accueillis par quelques faibles applaudissements. Le délégué présenta tout d'abord au public le distingué conférencier qui voulait bien, malgré ses multiples occupations, apporter aux camarades de Blanzac l'aide morale, le réconfort nécessaires à leur rude vie de labeur. Et il déclinaît avec emphase ses titres et sous-titres...

Du fond de la salle, un jeune cria:

— C'est bon... c'est bon... vas-y, mon vieux.

Le « vieux » était un gros homme trapu, d'une cinquantaine d'années, qui venait de Lyon, la cité des lumières, et portait le nom de Corbidou; il avait une figure poupine, une barbe clairsemée et de couleur mal définie; des petits yeux brillants entre deux grosses paupières rougies lui donnaient un aspect à la fois craintif et sournois. Mais la voix... Oh! la voix valait à elle seule tout le reste... et c'est bien plutôt en elle qu'on mettait l'espoir de conquérir les foules. Lorsque le citoyen Corbidou, avec un geste ample étendait le bras et clamait: — « Messieurs, on vous trompe! Messieurs, nous venons allumer pour vous les torches de la vérité et de la justice! » ses acolytes se pâmaient d'aise en songeant au triomphe de la sortie, car deux fois déjà on avait « porté » le citoyen Corbidou dans sa voiture.

Mais les jours, hélas! se suivent et ne se ressemblent pas... et l'expédition de Blanzac ne semblait pas devoir ajouter un fleuron de plus à la glorieuse couronne de ce grand tribun.

Dans un fatras de phrases ambiguës, de mots énormes qui voulaient frapper comme un tonnerre, les théories les plus contradictoires se succédaient avec des promesses grosses d'absurdité faisant songer malgré soi à la bonne vieille image d'Épinal qui fit le bonheur de notre enfance: le Palais de la fée Tartine. Il ressortait de tout cela que le seul remède aux misères de la classe ouvrière était l'établissement du socialisme dans toute sa vigueur, qu'une morale scientifique suffisait à régir les masses et que l'heure était venue de secouer le

joug imposé depuis des siècles par une religion et des lois tyranniques.

Et les noms des précurseurs défilaient sur les lèvres de Corbidou comme ceux d'une litanie des saints.

— Et bien d'autres encore, messieurs... Prenons au hasard, si vous voulez, et arrêtons-nous un instant au seul nom de Fourier.

Un loustic, qui commençait à en avoir assez de ne rien comprendre à tant de mots, cria :

— La barbe ! j'ai été pendant trois ans, moi, fourrier, j'sais comment qu'ça s'pratique...

Bien que peu d'assistants eussent compris le quiproquo, un immense éclat de rire couvrit la voix de l'orateur.

On menaçait le gêneur de le faire sortir, mais il cria de plus belle que la conférence étant contradictoire, il avait bien le droit de parler ; on discuta, on calma le grincheux et le silence se rétablit ; mais Corbidou, comprenant qu'il s'épuisait pour rien et perdait du terrain, voulut jouer ses derniers atouts et de sa voix formidable lança :

— Oui, citoyens, le cléricalisme est votre ennemi, c'est lui qui s'oppose à l'unité des classes, c'est lui qu'il faut d'abord abattre.

Alors une autre voix s'éleva, claire et vibrante, celle de Fabien Muray :

— Et qui donc, le premier, a parlé d'égalité ? Répondez, monsieur Corbidou. Vous faites du travail un fléau de la société alors qu'il n'est qu'une des faces de la loi du péché. Vous concentrez tout dans le problème de la bête à nourrir et voilà ce que vous appelez « éclairer la conscience ouvrière ». Ah ! malheur à celui qui efface du cœur de l'homme le sentiment de Dieu.

« Et lorsque vous aurez obtenu la laïcisation totale, la suppression de la propriété et du salariat, aurez-vous pour cela délivré le monde des misères humaines que vous, de votre tribune, vous voyez de trop loin... »

« Pourrez-vous, pour un seul jour, supprimer la haine, la paresse, la maladie, la mort ? Pourrez-vous, au seul nom de votre morale scientifique et indépendante, faire qu'un homme aime un autre homme jusqu'à l'oubli de soi-même. N'y aura-t-il pas toujours sur cette terre d'erreur des repus et des affamés ? Et n'est-ce pas cette religion que vous combattez qui a fourni des centaines d'hommes qui

ont consacré leur vie entière au service des pauvres et des souffrants. Vous venez, monsieur Corbidou, de citer beaucoup de noms des vôtres, mais en est-il un seul qu'en conscience vous pourriez mettre en regard avec nos martyrs de la foi et de la charité ? Votre système de socialisme est un remède de charlatan, le cataplasme à la mie de pain qui cache une plaie gangréneuse et tant que vous repousserez l'esprit chrétien, vous n'allumerez que du bois vert. Et moi aussi, aux ouvriers de Blanzac qui sont mes camarades, je crie de toute mon âme : « Messieurs, on vous trompe ! »

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle et se prolongea.

Corbidou essaya de les couvrir de sa voix formidable, mais il fut arrêté aussitôt par des cris et des sifflets : « Hou, hou, Corbidou. Vive le docteur Muray ! A lui la parole ! »

Le docteur debout demandait du calme, quand un homme bondit vers lui en étendant le bras menaçant :

— Fils de fou ! hurla-t-il ; c'est ce fils de fou que vous écoutez !

C'était Blaize Mazat, écumant de rage.

Alors ce fut la bousculade et le tumulte, les chaises, les bancs renversés formant de vraies barricades empêchaient la sortie. Mais, par une petite porte basse donnant accès à la scène, Corbidou et le délégué de la « Sociale fraternelle » étaient prudemment éclipsés et sans tambours ni trompettes, cette fois, avaient regagné leur voiture. Seul, Blaize Mazat restait aux prises avec les assistants.

Le docteur s'était dressé, livide, sous l'insulte et obéissant à un sentiment de colère bien légitime allait souffleter le misérable quand, par un effort de volonté presque surhumain, sa main retomba.

Alors un ouvrier, connu et redouté pour la force de ses muscles et appelé par analogie le « Grand Ferré », saisit Blaize Mazat par une épaule et l'élevant assez haut du sol dit, très calme :

— Monsieur le docteur, que faut-il en faire ?

La posture piteuse du conseiller municipal, chef du groupe socialiste, provoqua un rire général.

— Laissez-le, dit Fabien, il ne mérite que votre mépris, mon brave Ferré, ne vous salissez pas les mains...

Le « grand Ferré » obéissant reposa Blaise Mazat sur le sol, puis serra la main que Fabien lui tendait en disant très haut et très simplement : « Merci à tous, messieurs. »

Et quand, à la sortie, il fut face à face avec son insulteur encore tremblant, Fabien, ne pouvant contenir plus longtemps son indignation et son mépris, lui dit froidement :

— Que Dieu vous pardonne le mal que vous venez de me faire, mais... mais n'ayez jamais besoin de moi.

Et ce fut le lendemain même que, sur la prière de Fabien, M. de Blanzac dévoila à Mme Harcourt et aux deux jeunes filles tout le passé de la famille Muray.

M. Muray, originaire de l'Anjou, était le fils unique d'un magistrat de valeur, homme d'une intégrité absolue et jouissant dans la région d'Angers de la plus haute estime. A sa mort il laissait à son fils, en plus de la propriété familiale habitée par les Muray depuis l'an 1825, une centaine de mille francs, ce qui à cette époque était un avoir fort convenable.

La magistrature ne tenta pas le jeune homme, et après l'obtention du baccalauréat il concourut pour l'administration de la Banque de France, où il se fit assez promptement une jolie situation, et, à vingt-six ans, il épousa une petite amie d'enfance, orpheline, que ses parents, morts très jeunes, avaient pour ainsi dire léguée à M. et Mme Muray. Ceux-ci, avec leur cœur d'or, accueillirent l'enfant et l'élevèrent avec leur fils Jacques, ravi de cette petite sœur tombée du ciel. Les deux enfants s'attachèrent l'un à l'autre de la plus vive affection et lorsque Jacques quitta la maison pour faire son année de service militaire, la fillette faillit tomber malade tant elle s'ennuyait de celui qu'elle appelait son frère. Lorsqu'il revint, elle était toujours une enfant et il sut encore jouer avec elle. Bientôt après il fut envoyé à Tunis et y resta près de quatre ans ; à son retour il ne put reconnaître la petite Eva en la grande jeune fille, élancée, élégante et d'une véritable beauté. A peine osa-t-il l'embrasser pendant qu'elle-même, rougissante, se demandait si avec ce monsieur devenu grave et sérieux il serait jamais possible de reprendre l'intimité d'autrefois. Mais en eux, aussitôt, l'affection se transforma en un sentiment plus fort et plus impérieux, sans qu'ils osassent se l'avouer. Un jour, cependant, ayant passé l'après-midi

chez des amis où il y avait eu réunion, Eva, avec la franchise de sa nature droite et courageuse, dit très pâle :

— Jacques, est-il vrai que tu vas te marier ?

Il la regarda, surpris :

— Peut-être... mais pourquoi cette question ?

— Parce que si c'était vrai... si c'était vrai, j'aurais bien du chagrin... de ne pas l'avoir appris par toi.

— Et ce serait tout ?

— Alors, c'est vrai, puisque tu plaisantes... Oh ! c'est mal, c'est mal, tu n'as pas confiance en moi !

Et sans qu'il pût la retenir, elle s'enfuit pleurer dans sa chambre.

Le soir même Jacques eut avec ses parents un long entretien où ceux-ci, après avoir fait à leur fils toutes les objections qu'ils lui devaient sur la situation absolument pauvre de leur pupille, lui donnaient très joyeux leur consentement, car il chérissait la jeune fille.

Le lendemain, avant le déjeuner de midi, Eva se promenait seule dans les allées du jardin, rêvant et boudant, car, ayant aperçu Jacques, elle n'en fit rien paraître ; il la rejoignit :

— M'en veux-tu encore, petite Eva ?

— Non... j'ai été très vilaine hier soir... pardonne-moi... tu es bien libre, n'est-ce pas, de te marier sans mon consentement !

Cela pendant qu'un pauvre petit sourire cherchait à se faire jour.

— Eh bien ! non, dit le jeune homme, en l'attirant à lui, non... je ne suis pas libre, car j'aime depuis longtemps, longtemps...

— Est-ce que je la connais ? demanda-t-elle naïvement.

— Tu la connais mal, sans cela tu saurais déjà qui... C'est une petite fille qui te ressemble étrangement... une petite fille qui m'appelait autrefois son frère, et que moi j'ai toujours rêvé d'appeler ma femme !

— Jacques ! Oh ! Jacques !

Tout son cœur se donnait dans ce seul nom lancé comme un chant de triomphe.

Trois semaines seulement plus tard, M. et Mme Muray mouraient de la grippe à quelques jours d'intervalle et, malgré le jeune âge d'Eva qui se trouvait de nouveau orpheline, le mariage eut lieu très peu de temps après et moins d'un an plus tard cette petite maman de dix-sept ans donnait à son époux un fils qu'en souvenir du grand-père on appela Fabien.

Jamais ménage ne fut plus parfaitement uni, on le citait comme l'idéal du bonheur conjugal; l'amour et la confiance régnaient en maîtres à ce foyer chrétien éclairé par les sourires de l'enfant.

Fabien venait d'atteindre sa dixième année quand M. Muray fut nommé à Paris avec un bel avancement. La jeune femme, si bien faite à la vie de province, en éprouva un peu de crainte et partit sans joie.

— J'ai peur, disait-elle, que, dans ce grand Paris absorbant, tu sois moins à moi.

Crainte vaine, car, à Paris comme à Angers, ces deux êtres vécurent uniquement l'un pour l'autre et le bonheur du ménage ne fut nullement diminué. La situation de M. Muray assurait une vie large et facile, le jeune garçon bien portant s'annonçait dans ses études comme devant être un sujet remarquable.

Le seul point noir était l'absence au foyer d'autres petits êtres qu'on désirait tant et Fabien souvent réclamait une sœur. Mais, en grandissant, il s'habitua à la solitude, d'ailleurs bien compensée par la tendresse exclusive de ses parents. Il chérissait son père, mais, à sa mère, il avait voué un culte à part et cette jeune maman que, depuis qu'il avait des moustaches, on prenait pour sa sœur et même pour sa femme, ce qui l'amusait follement, était aussi une amie, et l'union la plus étroite régnait entre eux; pas un sentiment, pas une déception, pas une joie qu'il ne lui confiât. Elle était fière de ce grand fils modèle dont ses amies enviaient pour les leurs et la beauté et les succès. Oh! les douces soirées d'hiver passées à trois dans ce petit salon bien clos à jouer ou à chanter, car Mme Muray possédait un remarquable talent autant d'exécution que d'interprétation vraiment très impressionnante et Fabien jouissait d'une voix splendide de ténor.

Ce fut seulement lorsque le jeune homme atteignait vingt-deux ans et faisait de brillantes études de médecine que Mme Muray, un peu confuse d'une telle différence d'âge entre ses enfants, annonça qu'elle allait être mère une seconde fois. La nouvelle fut accueillie avec joie par le père, avec respect par le fils, et l'événement fut attendu avec confiance. Un joli bébé naquit, une petite fille dont le grand frère fut le parrain et qu'il nomma Huguette.

Peu de temps après, M. Muray parut tout à coup préoccupé, soucieux, bien qu'il n'en voulût pas convenir; il alléguait que les employés devenaient

exigeants, qu'il avait dû en remercier plusieurs dans son service, ce qui lui était toujours fort pénible. Cela durait depuis plus d'un mois quand un jour — jour d'horreur ! — alors que Mme Muray et son fils déchiffrèrent et commentèrent un nouvel opéra, ce coup de sonnette formidable, autoritaire, retentit, suivi de cette question :

— M. Jacques-Dominique-Eloi Muray ?

— C'est ici, monsieur, avait répondu Fabien, mais

mon père est absent, que lui vouliez-vous ? Cet homme avait alors extrait de son portefeuille une pièce d'identité et la mettait sous les yeux de Fabien qui, sans comprendre, lut les mots les plus apparents : commissaire de police.

— Je ne comprends pas, monsieur.

— Nous avons un mandat d'arrêt lancé contre M. Muray.

— Mon père !!!

— Mon mari ? dit en même temps Mme Muray, plus blanche que la dentelle de son col.

— Oui ! madame... il est ici, n'est-ce pas ? Ne le cachez pas... ce serait inutile.

— Comment, monsieur, intervint Fabien, mais mon père est parti après le déjeuner comme à son habitude... Et encore une fois, que lui voulez-vous, de quoi s'agit-il ?

— Je ne suis pas chargé de vous le dire, mais seulement de m'assurer de sa personne.

Fabien ne saisissait plus le sens des mots, il restait là anéanti, regardant sa mère dont les yeux pleins de larmes s'attachaient à lui.

— Messieurs, dit Fabien, essayant de se reprendre, cela ne peut être qu'une erreur dont je demanderai compte... Mon père est l'honneur et la loyauté même, je m'en porte garant.

A ce moment une clef grinça dans la serrure du vestibule et M. Muray apparut.

— Jacques ! supplia Mme Muray.

Fabien s'avança, mais les mots restèrent dans sa gorge devant le visage dévasté, méconnaissable de son père. Il recula et s'approcha instinctivement de sa mère comme pour la soutenir et la protéger.

Le commissaire avec le geste sacramentel prononça le : Au nom de la loi...

Alors, M. Muray se cabra.

— Moi ? moi ! Mais c'est une infamie !

— Cependant, remarqua le fonctionnaire, vous

n'avez pas été surpris de nous trouver ici... en entrant, vous saviez.

— Oui, je savais et c'est bien pourquoi je suis revenu... mais comme témoin, pour vous aider, ayant appris dès mon arrivée au bureau qu'on enquêtait pour cette malheureuse affaire. Mais me soupçonner! moi! moi!

— Vous vous disculperez alors bien aisément chez le juge d'instruction... mon mandat est seulement de vous y conduire.

— Mais c'est impossible! c'est une erreur, vous avez confondu les adresses...

Mais non, le commissaire montra le mandat d'amener en bonne et due forme, il n'y avait pas de doute possible.

D'une voix sans timbre, Fabien dit :

— Mais, mon père, parlez... défendez-vous... expliquez-vous! qu'y a-t-il ?

— Il y a que deux chèques importants ont été touchés par quelqu'un de chez nous et que ces chèques étaient faux... Fabien, me crois-tu capable d'un tel acte ?

— Oh! mon père! protesta le jeune homme en se jetant spontanément dans les bras du malheureux homme.

C'était la plus touchante marque qu'il pouvait donner de son respect et de sa bonne foi non ébranlée dans l'honneur de son père, en même temps que de son amour filial.

M. Muray, se dégageant, dit alors :

— Et toi, Eva ?

— Mon aimé, dit-elle, en lui pressant la main, croirais-je jamais au mal venant de toi! Ne crains rien, c'est une épreuve... soumets-toi... tu nous ravieras ce soir.

Et ils s'embrassèrent avec ferveur... Dernier baiser qu'ils devaient se donner ici-bas!

A ce moment, le bébé s'agita dans son molse, réclamant son dû... Mme Muray saisit l'enfant, s'assit un peu à l'écart et lui donna le sein, là-même, ne voulant pas quitter la pièce où souffraient son mari et son fils, ces deux êtres chéris. La scène était tragique, le commissaire, ému peut-être lui-même, pria M. Muray de signer une pièce qu'il posa sur la table, puis, ceci fait, il dit assez courtoisement, pour atténuer, sans doute, la brutalité du fait :

— Je suis au regret d'être dans l'obligation d'ac-

complir une formalité pénible que je veux croire d'ailleurs inutile... veuillez donc vous laisser fouiller...

M. Muray ne protesta pas, seul Fabien eut un geste de révolte et voulut s'avancer...

— Laissez, monsieur... laissez... cela ne servirait à rien...

Et l'horrible besogne commença... Tout ce que contenaient les poches fut déposé sur la table, classé, le gilet, le veston furent palpés... Dans une poche intérieure, un papier avait d'abord échappé, un papier chiffonné, enfoui là comme avec précipitation, mais lui aussi fut déplié. C'était un brouillon... un essai de falsification de chèque... Le commissaire, en regardant M. Muray, dit avec ironie :

— Vous êtes vraiment très fort... mais vous n'avez pas eu le temps de faire disparaître ceci ?

La foudre tombant au milieu de la pièce n'eût pas frappé davantage. M. Muray, atterré, livide, ne se défendait pas, abattu par le coup qu'il venait de recevoir. Fabien n'avait plus figure humaine, il regardait fixement son père et tout un monde d'idées surgissaient en son cerveau enfiévré.

Mme Muray n'avait pas bougé, respectant l'innocente enfant qui buvait la vie alors que la pauvre mère se sentait défaillir. Ses yeux aussi s'attachaient désespérément sur le visage de son mari pour y découvrir un indice... un sentiment de défense ou de révolte... mais rien... rien ne paraissait plus sur le masque hébété du malheureux homme.

Et comme tout était empaqueté par les deux agents accompagnant le commissaire, celui-ci dit :

— Veuillez donc nous suivre.

Les deux hommes encadrèrent M. Muray qui se retourna, pensant voir s'approcher les siens pour une étreinte réconfortante... un dernier baiser... Mais Fabien, comme étranger à ce qui venait de se dérouler, restait debout, immobile, les bras croisés, le regard figé, noyé dans une vague de douleur, d'épouvante et peut-être... de honte.

Le pauvre homme sentit ses membres se glacer... Mais elle, elle ! la campagne si chère qui connaissait tout son passé et celui des siens ne pouvait douter !

Le buste droit, le visage d'une pâleur de cire, les yeux fixes et semblant ne plus voir, Mme Muray, hélas ! ne fit pas un geste... Alors, le malheureux

eut un cri : « Emmenez-moi ! » Et, docile, il suivit les trois hommes. Ce père et cet époux venait de recevoir dans les profondeurs de tout son être la blessure d'amour et d'orgueil qui ne devait jamais guérir.

Quand il eut disparu, Fabien, donnant alors libre cours à sa douleur et voulant alléger celle de sa mère, s'élança vers elle, mais aussitôt recula, épouvanté : « Morte ? Mère ? Mère chérie ! »

Il crut devenir fou et Dieu seul vit le spectacle atroce de ce fils en pleurs qui, avec un pieux respect, dut, de ses mains tremblantes, arracher du sein maternel l'enfant qui n'avait plus de mère...

Cet instant, ces heures, quand, après bientôt six années, Fabien les revivait, sa douleur semblait toujours s'en accroître. Oh ! ce corps inerte que ses bras avaient saisi et déposé sur le lit, ce visage déjà glacé qu'il embrassait éperdument, ces soins qu'il savait hélas ! inutiles, mais que désespérément, aidé de la jeune bonne, il prodiguait à la morte, voulant « espérer contre toute espérance » !

Quand il eut compris que tout était bien fini, que le docteur demandé en hâte serait impuissant comme lui et que l'embolie inexorable avait fait son œuvre, il se jeta à genoux au pied du lit, la douleur du fils cédant la place au devoir du chrétien.

Tout se brouillait dans son cerveau endolori, et il implorait cette mère bien-aimée maintenant près de Celui *qui savait*, d'enlever de son cœur de fils le doute qui l'avait tuée, elle, et dont il sentait en lui l'empreinte de feu. Lorsqu'il se releva et se vit seul dans ce silence de mort, il eut l'impression qu'il était perdu dans le désert du plus complet abandon. De la famille ? il n'en avait pas ; que des cousins éloignés qu'il ne connaissait pas ; des amis ? ses parents vivant si étroitement l'un pour l'autre avaient fait peu de connaissances à Paris ; ils possédaient certes, en Anjou, des amis anciens, mais avait-il bien le droit de mettre leur amitié à l'épreuve devant une telle catastrophe ? Sa dignité l'obligeait à garder pour lui seul son alléluia chagrin, ses humiliations et, qui pouvait le dire ? peut-être son déshonneur...

Un vagissement du bébé que précipitamment il avait reposé dans son lit le rappela à la réalité des choses et aux exigences de la situation.

Il saisit l'enfant dans ses bras, l'embrassa longue-

ment, faisant intérieurement à la morte le serment que, quoi qu'il arrivât, l'enfant devenait sienne...

Puis ce furent les démarches qu'entraîne un décès et auxquelles il dut penser.

Une religieuse aussitôt demandée vint pour la veillée mortuaire pendant que Fabien se rendait à la préfecture de police et faisait l'impossible pour pénétrer près de son père. Cela ne lui fut pas permis et il revint désespéré reprendre la garde de nuit près de celle pour qui les misères de la terre ne comptaient plus.

Ce que fut cette veillée, Dieu seul le sut et Lui seul en estima la douleur.

Fabien ne pouvait détacher ses yeux de ce visage si beau et tant aimé qui lui souriait encore si peu d'heures avant ! Était-il donc possible qu'à jamais ces lèvres fussent closes, qu'à jamais ces yeux restassent fermés ! Dieu l'avait voulu, Dieu n'avait pas permis que cette exquise créature de bonté et de tendresse survécût à l'écroulement de son bonheur et vit l'époux aussi respecté qu'aimé traîné dans la boue, souillé de sa fange... Mais aussitôt dans le cœur de ce fils une révolte se levait et une voix criait en lui : « Non, non, ton père n'est pas coupable. Le peux-tu croire ! tu n'as pas su le défendre... tu l'as laissé partir comme un paria, sans un mot d'affection... Lui aussi est seul, plus seul encore que toi... seul avec la fatalité accablante et le souvenir horrifiant de son foyer qui, un instant peut-être, mais pourtant un instant, l'a renié. »

Était-il donc possible que ce père, le modèle des pères, élevé à l'école de l'honneur, eût à ce point oublié ses enfants ?

Toute la joie, toutes les gâteries paternelles prodiguées pendant ses années d'enfance, lui revenaient à la mémoire avec une précision qui aiguillait son remords et son désir de revoir le malheureux prisonnier pour lui crier son amour et sa foi en son honneur. Mais... cependant ?... la préoccupation indéniable de ces derniers temps... ce papier trouvé dans sa poche... cela... cela était écrasant ! La fatalité seule, peut-être, lui avait fait ramasser machinalement ce papier sans le regarder ? mais comment admettre que celui qui en était l'auteur eût pu le laisser trainer. Mais comment admettre aussi que, coupable, M. Muray avant de se rendre chez lui n'eût pas fait disparaître ce document révélateur.

Et quand les yeux de Fabien revenaient au visage de cire éclairé par la lueur des bougies, ce visage, détendu à présent, semblait sourire et lui dire : « Non, ton père n'est pas coupable... je le sais, moi, maintenant. Fabien, sois bon pour lui... console-le... songe à sa douleur quand il apprendra... quand il reviendra ici et que... la chambre sera vide ! Mon Fabien, ouvre ton cœur à la confiance... au dévouement... Je te laisse une bien lourde tâche, mais tu peux être à sa hauteur... Dieu veillera... courage ! La route est rude devant toi, mais songe à l'enfant... songe à ton malheureux père ! »

Pendant toute cette nuit tragique, Fabien, le corps glacé, la tête en feu, lutta avec son cœur et ses doutes, mais quand l'aube se leva et que l'angélus tinta à la paroisse toute proche, un grand apaisement se fit en lui.

Avec amour et respect il baisa encore une fois le cher visage de marbre en disant : « Non, non, vois-tu, je le sais, je le sens, il n'est pas coupable. A moi de le défendre, de le sauver de lui-même ! »

Puis il dut réagir contre la fatigue pour régler certaines formalités, fixer les obsèques qu'il voulut discrètes et simples.

Il lui fallut aussi s'assurer de quelqu'un pour allaiter l'enfant trop jeune et trop délicate pour être sevrée brusquement. Dès qu'il eut une heure de libre dans la matinée, il essaya encore, mais vainement, de voir son père, tenta l'impossible, mais rien ne put fléchir la consigne et il revint plus navré encore et souffrant pour deux. Sa mère partirait donc et quitterait pour toujours la maison sans que le plus fidèle et le meilleur des époux l'accompagnât à sa dernière demeure. Et comment apprendre à ce malheureux l'irréparable perte !

Fabien se demandait s'il en aurait le triste courage.

Et ce fut par une matinée grise et pluvieuse, seul, à la tête d'un petit cortège d'indifférents ou à peu près, chuchotant entre eux, et commentant, chacun à sa façon, l'absence de l'époux, que Fabien Muray conduisit cette mère chérie au cimetière, enfouissant avec elle tous ses rêves et ses espoirs de jeunesse.

Ah ! ce retour dans cette demeure vide et silencieuse comme un tombeau... et seul, seul près de ce berceau ! C'est alors que Fabien se souvint d'Annic, de cette humble femme qui les avait élevés tous deux, sa mère et lui, et ne les avait quittés que

pour retourner soigner son vieux père, mort depuis. Plus très jeune, elle était restée au pays, en Anjou, vivant modestement, mais chez elle, avec les revenus d'une petite ferme dont elle était propriétaire.

D'ailleurs, les Muray la retrouvaient chaque année pendant les deux mois de vacances qu'ils allaient passer dans la maison familiale de la banlieue d'Angers. Annic s'étonnait tous les ans de retrouver son « grand » toujours changé, et quand il eut des moustaches elle l'appela « Monsieur », bien que ce mot eût beaucoup de mal à passer.

Annic ! bonne Annic ! Elle seule comprendrait... elle seule l'aimait assez pour l'aider dans ces premiers temps d'angoisse et aussi pour qu'il pût, sans rougir, pleurer devant elle, et mettre toute sa misère à nu. Il lui adressa ce simple télégramme : « Je suis seul et malheureux, je t'attends. »

Douze heures après, la brave créature, installée à ce foyer désolé, berçait l'enfant pour l'endormir.

Ce fut seulement dix jours plus tard que Fabien fut autorisé à voir son père. Chaque matin, il s'était présenté vainement, souhaitant ardemment l'instant du revoir, bien qu'il le redoutât autant qu'il le désirait, prévoyant quelle serait l'affreuse tristesse de cette première entrevue.

Après avoir déclaré ses nom et prénoms, et fourni les pièces d'identité nécessaires aux préposés indifférents, habitués à voir du matin au soir des visages anxieux et humiliés, il fut confié au gardien qui devait assister à l'entretien du père et du fils. A cela, Fabien n'avait pas songé ; il avait espéré revoir son père seul à seul, et pouvoir lui dire sans témoins tout ce que son cœur contenait de tendresse, de pitié et, si besoin en était, de miséricorde... Après avoir longé plusieurs corridors qui paraissaient sans fin, le gardien s'engagea dans une sorte de galerie, donnant accès à de nombreuses portes étroites surmontées chacune d'un numéro respectif, et s'arrêta au 37 en disant : « C'est ici. » Deux clefs ouvrirent bruyamment deux serrures et Fabien crut défaillir en apercevant dans un demi-jour son père assis, les coudes sur la table, la tête enfouie dans ses mains ; devant lui un encrier et des feuilles de papier que le prisonnier avait noircies de sa longue écriture. A qui écrivait-il ? aux siens peut-être... pourtant rien de lui n'était encore parvenu. Il ne bougea même pas en entendant la porte s'ouvrir, indifférent qu'il

était, sans doute, aux allées et venues coutumières de ceux qui assuraient le service, et il fallut que la voix sinistre du gardien lançât : « 37, visite... » pour que le prisonnier levât la tête. C'est à peine si Fabien reconnut son père en cet homme amaigri de façon incroyable, pâle, les yeux perdus de tristesse, les cheveux, la barbe mal soignés et qui ne semblait plus qu'un vieillard ; la souffrance, cette souffrance que seul un honnête homme pouvait connaître, se lisait sur son visage et criait son innocence. Dès qu'il vit son fils, un regard inexprimable éclaira ses traits, mais disparut aussitôt. Fabien s'élança, le saisit à pleins bras :

— Mon père ! mon père !

M. Muray s'abandonna un instant à la douceur de ces mots, mais, desserrant lui-même l'étreinte filiale, il dit, la voix aussi changée que lui-même, une voix qui n'avait plus de notes, plus de couleur :

— Fabien ! qu'as-tu pu croire ! Vous avez douté de moi, toi... et elle ! Depuis, tout le reste ne m'est rien... les jours sont des nuits.

Fabien voulait protester, mais son cœur éclatait de douleur, de pitié, de remords, et il sentait que des mots étaient impuissants à combler l'abîme de détresse qu'avaient été pour ce malheureux ces dix jours passés. Pourtant, domptant sa douleur, il put dire :

— Père... oubliez cet affreux moment où nous ne nous possédions plus... où le coup qui vous frappait nous assommait aussi...

— Oublier?... murmura M. Muray, oublier que deux êtres qu'on aimait jusqu'à l'idolâtrie ont pu vous croire coupable... oublier ces regards qui renient tout un passé... oublier ? non, cela ne s'oublie pas...

— Ne pouvez-vous pardonner un moment de désarroi, d'affolement... Si je vous croyais coupable, mon père, serais-je ici ? je ne sais...

— Mais... ta mère... elle ? Pourquoi n'est-elle pas avec toi ? Depuis dix jours que je suis plongé dans cette nuit... dans cette nuit du cœur et de l'âme qui doit pouvoir rendre fou ! Pourquoi, pourquoi, n'est-elle pas venue ?

— A cause d'Huguette... Vous ne songez pas quelle émotion pour elle de venir ici... elle a été très secouée... elle est restée souffrante.

— Peux-tu m'assurer que ce n'est que cela... qu'elle ne me croit pas coupable... qu'elle a foi en

l'honneur de celui dont elle porte le nom... de celui qui, depuis tant d'années, depuis son enfance, n'a cessé de l'aimer, de la respecter ! Ah ! pauvre de moi !

Il se leva, fit quelques pas, comme pour calmer la révolte grondant en lui ; il parut à Fabien plus vieilli encore, le dos voûté comme ployant sous un fardeau trop lourd. Voyant que son fils ne répondait pas, il répéta, moitié colère, moitié suppliant :

— Dis... parle... pourrais-tu me jurer qu'elle viendra demain ?...

— Non, se défendit Fabien... pas demain... ni même les jours suivants... je vous le répète, la secousse a été terrible pour elle...

— Pourquoi alors pas un mot... un seul mot de sa main ? Est-elle alitée ? souffre-t-elle trop ?

— Non, elle ne souffre pas... mais... oui... elle est couchée.

— Ne me cache rien... et si elle croit... j'aime mieux tout savoir aujourd'hui même, je n'en puis plus. Toi, tu as obéi à ce que tu crois ton devoir... visiter un pauvre, un malheureux, qu'il soit ton père ou non... mais elle ! Car, vois-tu, je ne puis me défendre... je ne puis rien pour moi... la fatalité est là... implacable, accablante. Je suis innocent, c'est tout ce que je puisse dire, répéter, crier ! Mais, si elle et toi vous devez douter toujours... le bain vaut mieux pour moi...

Le désespoir étreignait Fabien, ses ongles coupaient la chair de ses mains crispées et la présence, en un tel moment, de ce gardien impassible qui voyait tout, entendait tout, l'horrifiait. Il se maltrisa pour ne pas prolonger l'angoisse de l'instant ; il approcha de son père, lui prit les deux mains dans les siennes, l'éloigna un peu de lui pour que leurs regards pussent en toute liberté voir au fond d'eux-mêmes, et d'une voix grave, pleine du plus profond respect, il put dire :

— Père, regardez-moi bien... regardez votre fils qui vous aime, écoutez-moi et retenez bien. Sur mon honneur... sur mon âme, sur... ma mère et sur le Christ, je le jure... je vous crois innocent.

Le père s'abattit dans les bras de ce fils retrouvé pour une étreinte muette et vraiment solennelle.

Le gardien intervint : « Plus que six minutes. »

Six minutes ! Pour combien de silence après ! M. Muray, le premier, retrouva la parole :

— Fabien, c'est bon de te croire... tu viens de

parler, n'est-ce pas, pour ta mère et pour toi... je suis heureux... Soigne-la bien... embrasse-la... ne lui dis pas que je désespère... au contraire que j'ai confiance... il faut la ménager, dis-tu... embrasse aussi la chère petite...

— Oui, père; mais vous allez nous revenir, il n'est pas possible que la lumière ne se fasse pas promptement... vos chefs témoigneront pour vous, vous avez votre passé... c'est une vengeance, peut-être? Ne soupçonnez-vous personne?

— Personne, c'est-à-dire... Non, non, c'est trop affreux d'accuser sans certitude absolue, il serait indigne de moi de me sauver à ce prix. Allons, va, va, mon enfant, embrasse-les et... reviens!

Les clefs de nouveau grincèrent pour refermer la porte.

Fabien refit le même chemin qu'à l'arrivée, longea les mêmes corridors sans même s'en rendre compte et il se retrouva dans la rue, se demandant comment il était arrivé là.

Une seule pensée traversait son cerveau en tous sens, le martelant : Comment, comment lui apprendre la vérité? La lui dire dans sa prison, c'était le vouer au plus affreux désespoir, sans soutien, sans réconfort... Attendre son retour? car Fabien ne doutait plus maintenant qu'on pût voir son père sans se persuader de son innocence; mais laisser ce malheureux se réjouir de ce retour, en compter les heures et les minutes pour arriver à ce foyer désert, à cette chambre vide... Ne serait-ce pas pour lui aussi le coup de la mort? Non, chaque jour, s'il obtenait la faveur de voir son père, il le préparerait plutôt doucement à l'horreur de la vérité, ne lui disant le mot final et sinistre que le possédant bien à lui, pouvant le consoler et le soigner tout à l'aise. Et le jeune homme désespéré demandait à Dieu de l'aider, de l'inspirer, de lui envoyer le secours nécessaire pour être à la hauteur de cette lamentable tâche. Il revint chez lui, raconta à Annic sa triste entrevue et tous deux décidèrent que le plus sage et le plus prudent était d'attendre, quoi qu'il arrivât, pour lui annoncer l'horrible malheur.

Dès le lendemain, Fabien se mit en campagne pour essayer d'abrégier, par des démarches personnelles, les lenteurs administratives. Tout d'abord, et bien que cela lui coûtât plus qu'il n'eût pu le dire, il se rendit à la banque, voulant avoir, de la bouche

même des chefs directs de son père, les explications nécessaires, et connaître l'affaire à fond. Il fut reçu par l'un d'eux; celui-ci avait toujours eu pour M. Muray la plus profonde estime, et lui non plus ne croyait nullement à sa culpabilité, mais il avait été impuissant à arrêter la marche de l'enquête, tout s'était fait de façon discrète et, quand le scandale éclata, il était trop tard pour tenter quoi que ce fut, ce qui, d'ailleurs, n'aurait qu'aggravé les faits.

— Mais, ajouta-t-il, à notre bureau, nous sommes tous absolument persuadés de l'innocence de votre père et nous ne parvenons pas à nous expliquer ce brouillon trouvé sur lui; ceci est de la magie... Toutes les écritures des employés de cette division ont été comparées, examinées, expertisées, pas une ne peut être l'auteur du chèque, celle de votre père non plus, d'ailleurs, et c'est ce qui nous donne l'espoir de le revoir bientôt. S'il a été arrêté lui seul, c'est parce qu'il est responsable de tout ce service et aussi, j'en suis persuadé, sur une dénonciation démoniaque. Des employés ont témoigné que ces temps derniers il paraissait soucieux, et c'est vrai, mais nous avons eu ici de sérieux ennuis avec le personnel, avec quelques « fils à papa » que nous avons eu du mal à faire renvoyer à cause des protections qui les avaient fait entrer. Tout cela nous avait tous deux fort contrariés et, chez moi aussi ma famille a pu constater mon air soucieux... J'ai dit tout cela à la déposition que j'ai été appelé à faire comme les autres; d'ailleurs Muray ne peut douter de mon affection, et je le défendrai jusqu'au bout. Voyez-vous, pour moi, quelqu'un s'est introduit ici: le coupable. Il s'est cru deviné, vendu, a eu peur et s'est débarrassé de cette pièce inachevée dans le premier veston venu du vestiaire... Mais, alors, on me demande comment je puis admettre que quelqu'un d'étranger à l'administration ait pu pénétrer ici sans l'autorisation de Muray... Je vous le dis, c'est de la magie... Mais non, non, Muray ne peut être retenu, espérez-le comme moi.

— Que me conseillez-vous, demanda Fabien, après avoir remercié, je suis ignorant de démarches que peut-être je devrais faire... et si désespéré!

— Je le comprends, mon pauvre enfant, je vois mon fils, à votre place... Voulez-vous que je vous accompagne chez le juge d'instruction chargé de l'affaire? Je le connais déjà. Nous ne saurons rien, peut-

être, mais cependant un mot en amène un autre.

Les deux hommes s'acheminèrent aussitôt vers le domicile du magistrat qui les reçut sur-le-champ. Lui non plus ne croyait pas à la culpabilité de M. Muray, mais attendait un indice, l'enquête, il est vrai encore incomplète, n'ayant rien donné.

— Et si les choses doivent rester ainsi ? osa demander Fabien.

— Alors... que voulez-vous, c'est la cour d'assises, à moins que l'expert en écriture ne soit très catégorique, et puis... et puis que votre père ne se souvienne, donne une explication de ce papier en sa possession... mais rien. Il n'a été nulle part, dit-il. ses derniers jours de liberté, seulement de son bureau chez lui ; pas de lieux publics, pas de théâtre... pas de cafés... alors ? Et puis, on ne défait pas son veston partout et c'est dans la poche intérieure qu'était logé le maudit papier...

— A combien se monte exactement le vol ? demanda encore Fabien.

— A plus de cent mille francs...

Le jeune homme restait songeur.

— Monsieur le juge, dit le chef de M. Muray, si comme moi, vous connaissiez mon collègue, si pendant douze ans vous aviez vécu et travaillé près de celui qu'on accuse aujourd'hui, vous ne pourriez admettre qu'on le retint même une heure.

— J'en suis persuadé, monsieur, mais vous le savez... l'instruction doit suivre son cours. Cependant, comptez sur moi pour atténuer, autant que me le permettront mes charges et ma conscience, la rigueur des lois de procédure et en abrégier la durée, c'est hélas ! tout ce que je puis faire.

C'était déjà beaucoup, et les deux hommes remercièrent sincèrement.

— Pourrai-je revenir, demanda Fabien, si j'ai besoin d'un conseil ? C'est abuser, mais...

— Non, du tout, revenez, au contraire, dit le magistrat en lui tendant la main.

Pour la première fois Fabien eut conscience de la valeur que peut prendre ce geste machinal. L'idée de ce magistrat serrant la main du fils d'un homme que le monde pouvait croire un voleur, lui donna en même temps qu'un frisson de révolte, un réconfort immédiat et l'assura que le juge était foncièrement persuadé de l'innocence de son père.

Pendant deux semaines encore, Fabien vit son

père presque chaque jour, et ces visites devenaient de plus en plus pénibles à cause des questions plus pressantes sur le silence gardé par Mme Muray. Le malheureux homme ne pouvait conclure qu'à un sentiment d'abandon ou à une maladie très grave...

— Eh bien, oui, dit courageusement Fabien, maman est malade... la secousse a été trop forte pour elle... elle ne se rend pas bien compte de votre absence... comprenez-vous.

M. Muray se frappait le front :

— Ah ! dis-moi... dis-moi qu'elle guérira ou c'est à devenir fou ! Et la petite, la pauvre enfant, que devient-elle, alors ?

— Elle pousse comme un champignon, elle est blanche et rose... la plus heureuse de nous tous...

Et c'était, à une longue suite de questions, une longue suite de mensonges...

Un matin, le jeune homme reçut un mot du juge d'instruction qui l'attendait ; il y courut.

— Voici, lui dit le magistrat, où en sont les choses. L'enquête n'a rien donné, absolument rien... seul, l'expert en écriture est affirmatif, les chèques ne sont pas de votre père... Ceci, sans ce malheureux brouillon, pourrait nous conduire à un non-lieu, mais attendez... le vol subsiste... l'administration de la banque lésée est toujours là et ne veut pas lâcher sa proie. Cependant il n'y a qu'elle qui puisse délivrer l'inculpé en retirant sa plainte.

Fabien avait aussitôt compris.

— Autrement dit, monsieur le juge d'instruction, si la banque se trouvait remboursée, mon père serait libre ? Mais en remboursant, n'aurais-je pas l'air de réparer... de croire mon père coupable ?

— Non, on ne rembourse qu'à titre de caution, c'est-à-dire que le jour où le coupable serait découvert, cette somme vous serait restituée ; mais je dois vous le faire remarquer... il y a peu de chances maintenant qu'on le trouve jamais... cependant cela s'est vu.

— En agissant ainsi, l'honneur de mon père sort-il intact de cette affaire ?

— Presque... ordonnance de non-lieu, liberté sous caution... soit en bien, soit en mal, rien n'est prouvé.

Fabien eut un geste découragé, mais se reprit pour dire :

— Merci du fond du cœur, monsieur, de l'intérêt que vous voulez bien me porter... je vais vous

prier encore de bien vouloir négocier avec l'administration de la banque... je tiendrai dans quelques jours la somme à votre disposition, je dois d'abord délivrer mon père, le plus promptement possible... à Dieu le reste !

Avec bien du mal, Fabien, le jour même, obtint de son père l'autorisation de négocier tous ses titres disponibles pour rembourser la banque.

— Mais, c'est une amère ironie, clamait M. Muray, payer le vol d'un autre ? Non, mille fois non, j'aime mieux la cour d'assises, la lumière de l'audience.

— Mon pauvre père, vous graviriez un calvaire inutile. La fatalité est là... inclinons-nous. Moi, avant tout, je vous veux, je veux vous voir chez-vous, tout est là... Le reste... le monde ? Le jugement du monde, qu'est-ce donc !

Mais il lui fallut, pour ainsi dire, arracher au malheureux la signature qui, pour lui ouvrir les portes de sa prison, dépouillait ses enfants.

Trois jours après, grâce à la bienveillante activité du juge d'instruction, le prisonnier fut averti qu'il était libre et pourrait disposer de lui le soir même après les dernières formalités accomplies. Par une fâcheuse coïncidence, cet ordre ne lui arriva qu'après la visite de son fils, faite, ce matin-là, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire, et ce fut seul que M. Muray, anxieux et joyeux tout ensemble, prit le chemin de son domicile pour le retour tant désiré.

Il était près de sept heures du soir quand il sonna chez lui. Fabien venait de rentrer et Annic, pour l'instant d'aller chauffer un biberon, avait déposé l'enfant sur les genoux du jeune homme. Elle alla ouvrir et eut un cri :

— Monsieur ! Ah ! Monsieur !

Et lui, étonné :

— Vous, ma brave Annic ! Mais comment êtes-vous ici ? Pour soigner Eva ? Je vous retrouve bien là...

Et tout en parlant, il entra dans la salle à manger, vit le tableau touchant du grand frère berçant la toute petite... D'un bond Fabien fut debout :

— Père ! entrez... là... là...

Mais ayant promené son regard partout en moins d'une seconde, le père dit :

— Fabien... ta mère ?

Fabien remettait l'enfant à Annic accourue, mais, plus prompt que l'éclair, M. Muray avait franchi le seuil de la chambre...

— Eva ! Eva... Fabien ! ta mère ? par pitié !

Il vit le lit non défait et, sur la petite table, le portrait de l'absente tout garni de fleurs comme on en met seulement aux morts... il regarda son fils sans en prononcer une parole, oppressé, haletant. L'heure de la vérité était venue et Fabien, s'approchant tout près de lui, dit gravement :

— Ne cherchez plus ici-bas, père... Elle est auprès de Dieu...

Le pauvre homme n'eut pas un mot, pas un geste ; on eût dit qu'il n'avait pas compris. Il avait gardé dans la sienne la main de son fils qui lui non plus ne parlait pas, respectant cette grande et muette douleur ; mais soudain, la pression de la main se détendit, un cri, qui n'avait plus rien d'humain, rompit le silence et, tout d'une pièce, M. Muray s'écroula sans connaissance.

Le docteur, arrivé peu après, diagnostiqua un transport au cerveau, ce que d'ailleurs Fabien redoutait déjà. Pendant plus de deux semaines, le malade fut entre la vie et la mort, et dans leurs veillées, en certains moments de découragement, Annie et Fabien se demandaient s'ils devaient prier pour la guérison... Comment, en effet, le cerveau du malheureux supporterait-il le choc ? Le retour à la conscience des choses, la compréhension exacte de la situation, tout cela ne serait-il pas trop écrasant pour cet organisme déprimé ?

Hélas ! les craintes du fils ne furent que trop justifiées, et, lorsque M. Muray fut hors de danger, et assez promptement remis, ce n'était plus qu'un pauvre homme, un de ces demi-fous, mille fois plus à plaindre que les véritables insensés pour qui rien ne compte plus. C'est ainsi que, cinq années plus tard, il devait arriver à Blanzac, malgré les soins les plus dévoués, les consultations des plus célèbres neurologistes. Rien ne put chasser de ce cerveau malade l'idée fixe, ni effacer les mots qu'il répétait des centaines de fois : « Elle a cru... elle a cru... sa dernière pensée a été pour moi de l'horreur et du mépris. » Rien ne pouvait le distraire un seul instant de ce souvenir obsédant qui l'enserrait dans ses griffes de feu et lui laissait le dégoût de toutes choses. Pas plus l'affection vraiment touchante et le dévouement sublime de son fils, que les gentilles caresses de l'enfant ravissante, ne vinrent à bout de cette désespérante apathie morbide. C'était donc seul que l'abien depuis la mort de sa

mère avait dû faire face à tous les besoins de la maison. La grosse somme à verser à la banque avait été la ruine et le jeune homme, avec désespoir, se voyait dans l'impossibilité de continuer ses études médicales ; il lui fallait trouver, au plus vite, qu'elle lui plût ou non, une situation quelconque qui devenait le seul appoint de la famille. Adieu les rêves... adieu les ambitions...

Il connut dans toute leur amertume les démarches inutiles, les humiliations les plus cruelles, car, souvent bien à tort, il attribuait un refus très naturel et sans arrière-pensée, à la malheureuse affaire du chèque, alors que celle-ci avait, somme toute, fait peu de bruit, grâce au bienveillant intérêt porté au jeune homme par le juge d'instruction. La presse n'avait donné que peu de détails et sous le couvert de seules initiales.

Mais lorsqu'il rencontrait un camarade, Fabien essayait de l'éviter, et, s'il n'y parvenait pas, celui-ci lui semblait plus froid, plus fermé, distant. Il souffrait atrocement de ces mille petits riens à qui le cœur et la fierté blessés font prendre des proportions tout imaginaires, mais profondément douloureuses. Ce fut dans un de ces moments de désarroi moral, de découragement, qu'un jour, dans Paris, il rencontra le docteur Rousseau, son maître préféré.

— Muray ! mais que devenez-vous ? Vous avez, du jour au lendemain, disparu de la circulation... Quoi ? une fugue ?

Mais il s'aperçut aussitôt que le jeune homme était vêtu et ganté de noir, et portait aussi le visage de ceux dont le cœur est plus en deuil encore que les vêtements.

— Oh ! je vous demande pardon... Un parent proche ?

— Ma mère, et avec elle... tout.

— Mon cher ami... croyez bien que je suis avec vous... mais pourquoi n'en ai-je rien su ? Je vous aurais porté moi-même ma sympathie.

— Il n'y a pas eu de faire-part... cette mort est survenue dans de telles circonstances...

— Accident ?

— Embolie... foudroyante... en allaitant l'enfant...

— C'est navrant... Mais il vous faudrait reprendre bientôt... les cours sont trop intéressants pour vous maintenant...

— Non... c'est, hélas ! fini pour moi...

— Allons donc, vous abandonneriez la médecine, doué comme vous l'êtes ? Vous n'y pensez pas... ce serait de la folie !

— Dites plutôt sagesse, nécessité...

Le docteur vit une telle détresse en son élève qu'il devina quelque catastrophe de famille et comprit aussi que le jeune homme avait besoin d'être conseillé, peut-être aidé.

— Mais votre père approuve ?

— Mon père n'a pu supporter le malheur et il est actuellement dans l'impossibilité de comprendre la situation.

— Mais que comptez-vous faire ?...

Fabien mit, une fois de plus, sa fierté à l'épreuve.

— N'importe quoi, dit-il, ce que je trouverai... mais je cherche sans succès jusqu'ici. Un emploi dans le commerce serait ce qui me tirerait le plus promptement d'affaires, mais je n'en connais pas le premier mot !

— Dites-moi, Muray, je vais réfléchir pour vous... venez donc me voir demain chez moi, entre six et sept... je vous attendrai, nous causerons. Allons, du courage ! C'est entendu, je compte sur vous, et vous, ajouta l'excellent homme, en lui serrant chaleureusement la main, comptez sur moi.

Fabien revint chez lui réconforté ; la sympathie de son maître l'avait touché et il espérait en lui, le sachant homme d'action avec de nombreuses relations, susceptible donc de pouvoir lui procurer la place qui devenait chaque jour plus nécessaire. Car l'évidence était là... il fallait, coûte que coûte, chasser les derniers espoirs, ces papillons bleus du passé qui, de temps à autre, viennent traitreusement voltiger autour des rêves mal éteints.

Il restait seulement du désastre la maison d'Angers que Fabien dut bientôt vendre un prix dérisoire à cause des réparations qu'elle exigeait, et cette modeste somme représentait maintenant toute la fortune des Muray. Dérision ! Et pendant qu'un autre, un voleur, profitait de la vie avec cet argent maudit.

Le soir, Annic et Fabien comptaient et recomptaient, équilibrant leur maigre budget, cherchant ce qu'on pourrait encore supprimer. Dès la première semaine, la bonne avait été remerciée ; Annic l'avait aussitôt voulu et elle suffisait à tout, ne ménageant ni temps ni peine.

— Mais cela ne peut durer, ma pauvre Annic, dit un soir Fabien, tu t'en retourneras chez toi bientôt... crois-tu que je veuille te demander de partager longtemps cette vie de galère. Il vaudrait mieux, au contraire, que tu mettes quelqu'un au courant...

Annic se croisa les bras, le toisa :

— Alors, vous croyez que je vous quitterai jamais maintenant ? Eh bien, non, non... Tu... vous êtes condamnés à Annic pour le restant de ses jours. Et voilà tout ce qu'on me dit : tu peux t'en aller ! Et que feriez-vous donc, sans Annic ? Qui vous aimera comme elle ? qui soignera comme elle la petite, et le pauvre Monsieur ? Ah ! je peux m'en aller ? Mais je ne dormirais pas là-bas...

— Annic ! dit Fabien, tu le sais bien que tu as été ma providence et que, sans toi, dans ce dernier mois, je serais devenu fou, moi aussi, mais comprends donc que je ne puis te demander un tel sacrifice.

La brave Annic eut un mot sublime, de ces mots que seul le cœur sait inventer :

— Un sacrifice ! Mais on n'en fait qu'à ceux qu'on n'aime pas !

Et elle était restée, vaillante et courageuse comme une jeunesse, répondant à tous les besoins, parant à tout, faisant des prodiges d'économie, devenant, en un mot, l'âme de cette maison endeuillée.

Avec un sentiment d'espoir, Fabien se rendit à l'heure convenue chez le docteur Rasleau. Là, devant l'accueil vraiment amical du praticien, le jeune homme vida son pauvre cœur meurtri et exposa le besoin pressant de gagner de suite qui expliquait l'abandon qu'avec déchirement il devait faire de la médecine.

— Mais, objecta le docteur, avez-vous bien pensé que c'est ainsi tout le travail de votre jeunesse, toutes vos excellentes études que vous enterrez par cette décision ?

— Ce n'est pas une décision... c'est une nécessité.

— Oui, je comprends bien... mais voyons, parlons franc... dites-moi, en toute simplicité, ce qu'il vous est nécessaire de gagner pour subvenir aux besoins de votre maison, cela m'orientera...

— Oh ! je ne puis être exigeant, je le sais.

— Ecoutez, Muray, j'ai longuement réfléchi pour vous depuis notre rencontre d'hier... Vous m'avez

toujours été sympathique, cela je vous le dis sans phrase, je vous avais distingué dès le début et je suis peiné de vous voir dans le malheur. J'ai pensé à quelque chose, vous me direz franchement si cela vous plaît ! Je vous prends à ma clinique à toutes vos heures de liberté... je sais ce que vous pouvez faire et vous m'aidez beaucoup, car je me fatigue depuis quelque temps, je suis surmené et je me reposerai sur vous pour les pansements du soir, ce qui me soulagera beaucoup. Ainsi, vous pourriez continuer vos études ; nous fixerons ensemble votre traitement et vous me permettrez, mon cher ami, de me charger en plus de régler vos cours. Ne protestez pas... je ne fais que vous rendre ce qu'un autre a fait pour moi... c'est de toute équité... Si je suis arrivé à quelque chose, c'est grâce à l'amitié d'un homme de bien et je ne rougis pas de le dire...

— Maître, dit Fabien, il me semble que je rêve... non, je ne puis accepter... et à quel titre ?

— A celui d'ami... et si vous êtes trop fier pour accepter sans scrupule, eh bien, mettons que c'est à titre de prêt... Quand l'innocence de votre père sera reconnue, que vous rentrerez en possession de la somme versée, nous réglerons... voyez, je ne puis mieux dire.

Fabien ne savait plus que répondre... Oui, il acceptait et si heureux ! Venant de cet homme, la charité, s'il fallait dire le mot, ne pouvait ni diminuer celui qui la recevait, ni blesser sa fierté. Il y a de ces nobles natures de qui recevoir n'est pas une humiliation, mais une satisfaction d'amour-propre pour avoir été distingué par elles.

— Je vous devrai tout, dit enfin Fabien... c'est trop.

— Acceptez, mon ami, et bien simplement. Ah ! si j'avais le bonheur d'avoir un fils, je voudrais tant qu'il vous ressemblât ! Puisse votre père, votre sœur, comprendre un jour ce que vous aurez été pour eux... moi, je vous admire, et je crois m'honorer en vous aidant. Et puis, ajouta-t-il en souriant, je suis égoïste, et je vois surtout que vous m'aidez et que je me reposerai.

Il était impossible d'être plus chevaleresque.

Fabien commença dès le lendemain sa triple existence d'interne-infirmier, d'élève et de chef de famille. Il ne se plaignait ni des soucis ni des fatigues, demandant seulement à Dieu de lui laisser

la santé nécessaire pour mener à bien ses études qui, quatre ans plus tard, lui donneraient une situation pouvant assurer le bien-être des siens.

Il ne compta pas les longues soirées de travail acharné, ni les repas sommaires entre un cours et la clinique, faits souvent de petits pains achetés à la hâte chez le premier boulanger venu. Avec les prodiges d'économies réalisés par Annic, on arrivait à joindre les deux bouts; mais M. Muray coûtait cher, on dut essayer d'une maison spéciale où les maladies de nerfs trouvaient souvent la guérison. Les ressources furent trop maigres et Fabien dut fournir plus de travail encore en prenant chez lui des copies, des traductions. Alors, c'était quelquefois la nuit tout entière qu'il fallait passer pour rendre le travail au jour dit. Annic s'effraya, se fâcha et dit un jour :

— Je ne veux plus de ça, vous ne tenez pas debout ce matin, vous tomberez malade, ce sera bien une avance, oui. D'abord, nous aurons moins de dépenses les mois qui vont suivre... je me suis *arrangée*... j'ai pris bien des choses en gros, c'est moins cher, et puis la petite mange un peu de tout maintenant...

Fabien n'eut pas l'idée qu'elle mentait et reprit au contraire courage. Mais près d'un an plus tard, ayant, par erreur, décacheté une lettre adressée à Annic, il eut l'explication de cet *arrangement*. Elle émanait d'un notaire d'Angers qui envoyait un mandat-poste à Annic pour fin de comptes de la vente de sa petite ferme. Alors, Fabien comprit tout... et les douceurs qu'il avait trouvées parfois à son repas du soir et la somme nécessaire qu'elle lui avait remise un jour pour l'achat d'un costume.

— C'est, avait-elle répondu à Fabien étonné, ce qui me reste de ce que vous me donnez chaque mois... je n'ai pas dépensé tout.

Et il avait cru tout cela ! avait-il été assez naïf ! Brave femme ! Elle s'était dépouillée pour eux, les Muray, les anciens maîtres, ceux qui lui avaient souvent répété : « Annic, si jamais vous manquiez de quelque chose, nous sommes là. » Et c'était elle, maintenant, qui donnait. Car, il n'en pouvait douter, l'argent de cette vente passait petit à petit dans le ménage. A une femme, Annic n'aurait pu le cacher, mais à ce jeune homme ignorant totalement les prix de toutes choses, elle avait eu beau jeu pour mentir.

Il l'appela :

— Annic, tu as donc vendu ta maison ?

Elle sursauta :

— Ben, en voilà des idées !

— Pourquoi ne veux-tu pas me le dire ?

— Mais, je vous le dis... c'est des idées tout ça...

— Ecoute... je viens d'ouvrir, sans y penser, une lettre qui est pour toi et j'ai lu... tiens... regarde.

— Eh bien ! je suis bien libre de vendre ce qui m'appartient, après tout ?

— Vendre ta ferme ! tout ce que tu possédais de tes parents, mais pourquoi avoir fait cela ! As-tu remplacé cet argent du moins ?

— Oui... pas besoin de s'occuper de ça.

— Tu as acheté des titres ?

— Oui... oui...°

— Fais-les voir...

— Ah ! ben non, il sont rangés, ça réveillerait la petite, et puis...

— Et puis ? Et puis, je vais te le dire, moi, où tu l'as mis cet argent, et j'en ai honte. Annic, qu'as-tu fait là !

— J'ai fait ce que j'ai voulu...

— Tu t'es dépouillée pour moi...

— Non, je vous ai aidé, voilà tout... mais ça n'a pas d'importance puisque maintenant je suis ici pour toujours... je n'ai plus besoin d'avoir d'argent à moi... allons, laissez-moi finir mes cuivres, c'est aujourd'hui samedi.

Le coup de sonnette d'un visiteur mit fin au colloque, mais dès qu'il fut libre et qu'Huguette fut couchée, l'abien revint près d'Annic ; il était ému jusqu'aux larmes du dévouement et de la bonté de cette femme devenue sa providence. Et que faire pour la remercier ? que lui dire, que lui promettre ? Il ne pouvait la payer que de mots, et en gémissait, mais son cœur lui dicta ceux qu'il fallait dire pour que l'excellente créature se trouvât récompensée au centuple.

— Ma bonne Annic, lui dit-il, tu as fait une folie, une folie qu'hélas ! je ne puis réparer quant à présent. Tu as vendu tous tes souvenirs, tout ton passé en te défaisant pour moi de ta jolie petite maison, et cela je ne pourrai jamais te le rendre... c'est une folie comme, seules, savent en commettre les mères. Annic, je veux que tu reprennes pour moi le tutoie-

ment de mon enfance, je ne pourrais plus te répondre si tu m'appelais Monsieur.

Ce disant, il la saisit à pleins bras, l'embrassa avec une affection pleine de respect pendant qu'émue et si heureuse ! elle balbutiait dans son trouble les expressions les plus contradictoires :

— Mon tout petit ! Mon pauvre grand !

Et leur vie de labeur et de tristesse continua, éclairée et réjouie cependant par l'amour d'enfant qu'était la petite Huguette. Celine, affectueuse, elle était pour l'abien le réconfort indispensable, quand, après une journée d'étude et de travail, il revenait harassé le soir à la maison. Nature frêle, au cœur nativement délicat, c'était une véritable petite sensitive qui pouvait déjà penser et souffrir. Physiquement elle ressemblait à sa mère, en ayant pris toute la grâce et le charme. Mais autour d'elle, jamais de jeunesse, toujours des visages préoccupés ; son grand frère pour elle était un dieu et avec quelle impatience elle attendait, chaque soir, son retour. M. Muray, seul, semblait insensible à la joliesse de l'enfant. Après plusieurs essais négatifs dans les meilleures maisons, on l'avait ramené chez lui sans qu'il parût seulement s'en rendre compte. Il restait parfois des semaines sans vouloir sortir de sa chambre, ni même voir ses enfants. Il supportait Annic, et elle seule dans ces moments de crise avait le droit d'entrer chez lui. Puis, tout à coup, il se ravissait et prenait part pendant quelques jours aux repas de famille, souriant aux gentillesse de l'enfant. Mais cela durait peu et la pensée obsédante ne tardait pas à reparaitre en maîtresse. Souvent, son fils avait voulu lui parler de Dieu, mais invariablement il avait répondu :

— Ne me parle plus de Dieu... Dieu qui a pu permettre une telle horreur... non... non...

Plusieurs fois, Huguette avait eu peur du regard que, dans ces moments-là, lançait le malheureux homme et elle demandait à son frère ou à Annic :

— Pourquoi mon papa il ne rit jamais ?

— C'est parce que ta maman est partie au ciel.

— On est très bien, avec le bon Jésus... et je voudrais, moi, aller voir ma maman.

Comme il venait de passer sa thèse et que la petite fille allait atteindre sa cinquième année, sa santé vraiment bien délicate inquiéta son frère. Il s'en ouvrit au docteur Rasseau qui lui conseilla

un sérieux changement d'air et quelques jours plus tard lui offrit une situation à Blanzac.

— Pour votre père aussi, lui avait-il dit, je ne crois rien de plus salubre qu'un changement total, changement de milieu, de site; ceci a donné souvent des résultats inespérés... je vous propose cela non pas en égoïste, puisque je vous perdrai, mais en ami. La situation qui vous est offerte vaut certainement la peine de s'y arrêter et je serais doublement heureux de vous voir l'accepter sachant rendre aussi un service à M. de Blanzac, à qui je dois tant, pour ne pas dire tout. J'ai la certitude que vous seriez plus heureux là-bas, dans ma chère Auvergne, que je regrette si souvent. Vous vous tuez, ici, mon pauvre ami, et aussi chargées que soient vos journées là-bas, vous aurez, au moins, l'air pur et vivifiant de la montagne; la vie y sera moins absorbante et vous vous reposerez forcément. Se reposer ! Ah ! le joli mot, n'est-ce pas, quand on est fatigué comme vous l'êtes ! Et puis vous verrez les couleurs revenir bientôt sur les joues de votre sœur, et qui sait ? votre père, peut-être, guérir.

Fabien sourit à cette perspective de repos qui lui paraissait inaccessible, le repos n'étant plus de son domaine. Le docteur lui laissa d'ailleurs quelques jours de réflexion, mais sa résolution fut vite prise, il n'avait pas le droit de repousser une telle offre. Deux jours après il disait au docteur :

— Maître, vous pouvez écrire que j'accepte et que je partirai à la fin du mois. Et merci, oh ! combien merci de tout ce que vous avez fait pour moi !

— Chut ! taisez-vous, vous me direz cela là-bas quand j'irai aux vacances...

Trois semaines après, Fabien disait adieu à la capitale qu'il laissait sans regret, à ce Paris qui n'avait été pour la famille Muray qu'un lieu de souffrance.

Annic avait bougonné à la journée, ayant peur de l'inconnu — et se faisant une fausse idée de l'Auvergne et de ses habitants.

M. Muray les avait suivis, docile ce jour-là, et sans même s'enquérir de la cause de ce voyage. Mais à Blanzac, comme à Paris, il s'était muré dans ce silence de mort dont la douce Marie-Ange devait pourtant triompher.

.....
On était à la veille de la kermesse et au lendemain

de cette néfaste conférence; tout Blanzac s'entretenait de ces deux événements sensationnels. L'insuccès de Corbidou, sa fuite piteuse, la veste manifeste remportée par le groupe socialiste défrayèrent la conversation des hommes et même ceux qui se tenaient sur la crête des deux partis, blâmaient de toute leur conscience l'ignoble conduite de Blaise Mazat.

On ne savait pas dans le pays si le docteur possédait encore son père, on ne l'en avait jamais entendu parler; aussi, s'il avait la douleur d'être véritablement le fils d'un insensé, pourquoi lui lancer son malheur à la face comme une insulte. Certes, les ouvriers de Blanzac avaient montré au moment même quelle estime ils professaient pour le docteur, et tous ils avaient remarqué avec quelle dignité celui-ci leur avait adressé son : Merci, messieurs. Mais les braves cœurs se promettaient pour le lendemain la satisfaction de lui témoigner publiquement tout le respect qu'il leur inspirait.

La kermesse s'annonçait bien, tout avait marché à souhait, il ne restait plus qu'à prier Dieu pour une belle journée de soleil.

Michèle et Marie-Ange mettaient, avec d'autres dames et jeunes filles, la dernière main aux jolis comptoirs fleuris et répétaient leurs rôles pour la dernière fois. Michèle, devenue décidément très grave, faisait tout cela de façon calme, ne paraissant ni se réjouir, ni s'effrayer; mais Marie-Ange, au contraire, depuis quelque temps enjouée et rieuse, se dépensait sans mesure, ayant l'œil à tout. Sa santé semblait s'être fortifiée; le rose de ses joues, le brillant heureux de ses yeux animaient son doux visage et lui donnaient plus encore de charme expressif. Quelques jours plus tôt, elle était revenue radieuse du pavillon après un long conciliabule avec Annic... C'est que, le lendemain même, M. le Curé devait être reçu pour la première fois par M. Muray, dont l'âme rendue à Dieu priait maintenant et s'apaisait tous les jours.

Fabien était heureux au delà de toute expression de ce changement assez subit, mais il ignorait encore le dévouement et le rôle actif joué par Marie-Ange qui, par un sentiment de délicatesse, avait toujours gardé et demandé le secret.

M. de Blanzac n'avait pas rapporté à ces dames l'insulte personnelle faite au docteur à la séance de

la veille, il s'était borné à leur dire que celui-ci désirait qu'elles n'ignorassent plus rien de son passé, ceci à la suite de bruits malveillants répandus par Blaize Mazat. Ce fut seulement le samedi soir, au moment de quitter la salle de fête toute parée pour le lendemain, que les deux jeunes filles apprirent, par un ouvrier, l'affront qu'avait subi le docteur. Elles se regardèrent douloureusement et toutes deux se comprirent.

— Nous avons encore le temps, dit Michèle la première, ton père nous a envoyé l'auto.

— Coûte que coûte, répondit Marie-Ange, il le faut... Viens.

— Chez le docteur, lança-t-elle au chauffeur, en sautant dans la voiture.

Et, une fois assises toutes deux, Marie-Ange, au profit de la nuit qui cachait son trouble et une pudique rougeur, approcha son visage tout près de celui de Michèle pour lui dire :

— Chérie... tu as deviné, n'est-ce pas ? Oh ! si tu savais combien je l'aime ! Je ne crois pas, vois-tu, que je pourrais maintenant vivre sans lui... Mais, qu'as-tu ?

— Rien... mais rien, dit vivement Michèle, je suis émue seulement... je me doutais bien... mais tu ne disais rien... pour la première fois tu m'as caché quelque chose...

— Je n'osais pas... je voulais être bien sûre de moi-même et puis j'avais peur, vois-tu... oui, je veux tout te dire... je craignais que toi aussi... tu...

Un éclat de rire — un rire qui déchire en passant — lui coupa la parole.

— Moi ! moi, je ne suis pas à compter, je te l'ai dit cent fois. Eh bien, sois heureuse, chère... chère Marie-Ange, chère petite sœur qui m'a tout donné...

Elles s'étreignirent avant de descendre et bientôt, trop occupée de ce qu'elle allait oser demander à M. Muray, Marie-Ange ne remarqua pas le visage douloureux et les yeux subitement creusés de son amie.

Vers deux heures du matin, un coup de sonnette réveilla les hôtes du pavillon ; le docteur ouvrit sa fenêtre et demanda comme de coutume :

— Qui est là ?

— Moi.

— Qui, vous ?



— Blaise Mazat.

Fabien eut la tentation de refermer aussitôt la fenêtre sans même honorer d'une réponse ce visiteur vraiment inattendu, mais pourtant, il dit encore :

— Et que demandez-vous ?

— Monsieur le docteur, mes deux enfants sont bien malades...

— Je ne vous crois pas, Blaise Mazat, c'est un piège digne de votre compagnie...

Alors la voix qui, vingt-quatre heures plus tôt, avait vomi l'insulte se fit humble et suppliante :

— Par pitié ! Écoutez-moi... ils étouffent... ils râlent et eux ne vous ont rien fait. Je vous dis la vérité, monsieur le docteur, venez, venez, il sera trop tard peut-être... c'est le croup... Pardonnez-moi pour hier...

En un éclair de pensée, Fabien eut la sensation de vengeance assouvie par le refus de suivre cet homme, mais, en détournant la tête, ses yeux tombèrent sur le crucifix accroché près de son lit. Le grand geste de pardon du Christ étendant ses bras sur tous, chassa de son cœur le sentiment de haine et, domptant en lui la bête humaine, il répondit :

— Attendez-moi... je m'habille et je vous suis.

Annic avait entendu, elle accourut.

— Tu ne vas pas suivre cet homme, bien sûr ?

— Si, je lui ai dit de m'attendre.

— C'est de la folie ! il ment, c'est un guet-apens et ils vont bien rire de toi tout à l'heure... Attends, laisse-moi faire, je vais aller le recevoir, moi, et lui dire ce qu'il vaut, lui et sa société, avec...

— Non, dit Fabien, j'irai, je l'ai dit... S'il me trompe, c'est le dernier des misérables ; mais il me paraissait sincère en me parlant.

— Ah ! bien oui ! tous ces *socialos*-là... pour en arriver à leur fin ! Mon grand, n'y va pas, vois-tu, s'il allait te faire mal ? Et en pleine nuit !

— Ma pauvre Annic, on ne tue pas les gens comme ça et puis, dis, regarde ça...

Et il lui montrait deux bras vigoureux et musclés.

— Demeure-t-il loin, encore ?

— Un quart d'heure de grand'route et cinq minutes de sente, à peu près.

— Dépêche-toi de revenir... je vais prier la Vierge en t'attendant.

Fabien descendit et trouva Blaise Mazat marchant

de long en large devant la porte ; dès qu'il vit le docteur, il s'avança, gêné, sa toque à la main :

— Monsieur le docteur...

— Partons, dit seulement Fabien si froidement que Blaise Mazat n'osa continuer...

Les deux hommes cheminaient côte à côte sans échanger un mot et le silence qui pesait sur eux écrasait l'un de tout le mépris de l'autre. Comme ils achevaient la montée et se trouvaient maintenant sur la route dominant la campagne, l'antique et gigantesque calvaire en pierre grise de Volvic leur apparut, et Blaise, à la fin trop gêné de ce silence qui augmentait peut-être son inquiétude, osa dire :

— Nous approchons, monsieur le docteur...

— Oui, voici le calvaire...

— Ils étouffaient quand je suis parti... je n'osais pas d'abord... mais vous savez, monsieur le docteur, on payera ce que vous demanderez...

Fabien s'arrêta net.

— Que voulez-vous dire ? qu'osez-vous dire ?

— Je dis... rien pour rien... comme de raison.

Fabien se croisa les bras et, toisant le socialiste, lui dit :

— Croyez-vous vraiment que je vous suive pour de l'argent ?

— Chacun son dû...

— Ah ! insensé ! mais sachez donc qu'un boisseau d'or, qu'une fortune même, vous entendez, une fortune, ne me ferait pas vous suivre !

— Mais, monsieur le docteur, répondit Blaise interloqué, puisque vous le faites, pour moins...

— Pour moins, dis-tu ? Mais, misérable, comprends donc qu'en cet instant ce n'est pas l'homme qui te suit, l'homme que tu as insulté, qui te méprise du plus profond de son être, et que pas une puissance au monde, entends-tu, n'eût pu décider à te suivre... Mais comprends que c'est le chrétien qui chemine avec toi sous le regard de ce Dieu que tu combats... Ah ! tu payeras, Blaise Mazat, tu payeras ! Mais je te jetterais ton or à la face... Tiens, regarde-le, Celui qui payera pour toi, dit Fabien en étendant le bras vers le grand Christ de pierre, car c'est pour Lui, seul, entends-tu que je te suis... et si j'arrive à temps pour sauver tes enfants, c'est à Lui seul que tu le devras... Blaise Mazat, salue-Le... ou je ne passe pas.

L'instant était tragique, ces deux hommes, — deux

forces, — éclairés seulement par un rayon de lune, se mesuraient... Fabien tremblait d'une sainte colère et le père frémissait d'inquiétude.

D'un geste gauche, mais obéissant de vaincu, Blaise Mazat souleva sa toque en regardant le calvaire.

Alors, Fabien se remit en marche et accéléra le pas.

Deux heures après, de retour chez lui, il disait à Annic qui l'attendait anxieuse :

— Il était temps... Mais les enfants sont sauvés.

— Alors, dit Annic, a-t-il compris ce qu'il te devait, ce misérable ?

— Oui, répondit doucement Fabien... je suis vengé.

Les portes de la salle fleurie venaient à peine de s'ouvrir que déjà elle était envahie par la foule des paysans d'abord intimidés par l'éclat des jolies guirlandes dorées, argentées, des fleurs de toutes couleurs, des rubans chatoyants. Chacun, suivant sa bourse, voulut acheter un souvenir, les comptoirs se vidaient des menus objets avec une rapidité réjouissante, et les dames n'arrivaient pas à servir tout le monde, c'était un vrai succès. Michèle et Marie-Ange étaient particulièrement occupées, heureuses de liquider leur comptoir, la comédie allant bientôt les réclamer.

Le docteur, retenu au village voisin, arriva un peu tard.

— Nous désespérions de vous vendre quelque chose, dit gaiement Marie-Ange dès qu'elle l'aperçut.

— Et vous m'en voyez au regret, mesdemoiselles ; ne vous reste-t-il plus rien ? J'en serais désolé.

— Si, si, tenez, là... ce joli sac de satin bleu pour Huguette... cette cravate de soie pour Annic...

— N'y aura-t-il rien pour moi ?

— Pour vous... ? Oh ! nous allons bien trouver... voulez-vous cette petite aquarelle ? Et regardez la signature... Michèle, passe-la-moi, veux-tu ?

Mais Michèle en vendait une au même instant peinte aussi par elle-même... Fabien regarda de côté et vit l'acheteur, le jeune M. de Talnat qui sortait de son portefeuille plusieurs billets bleus. Michèle rougit :

— C'est trop dépasser le prix marqué, dit-elle un peu confuse.

— Mais non, dit galamment le jeune homme, je suppose que le prix marqué, c'est pour les couleuvres... vous avez oublié la signature...

Et l'aquarelle devenue sa propriété, M. de Talnat salua et se dirigea vers le comptoir tenu par sa mère et deux de ses jeunes cousines.

C'est alors que, se retournant pour compter à Marie-Ange la générosité du hobereau, Michèle se trouva face à face avec le docteur. Le joli rose qu'avait fait monter à ses joues la satisfaction de la vente disparut aussitôt, et les paupières s'abaissèrent involontairement dans un visage très pâle. C'était la première fois qu'elle revoyait Fabien depuis la confiance de Marie-Ange, et elle le sentait maintenant si loin d'elle ! Dominant la morsure de son pauvre cœur déçu, elle se ressaisit et put entendre le docteur qui disait :

— Mademoiselle Harcourt fait des affaires d'or, je n'oserais plus...

— Comment, dit Marie-Ange, mais il nous en reste encore, aidez-nous... voyez, voici la Mare-aux-Fées ; là, le bosquet de Marion... voyons, Michèle, fais donc mieux l'article pour tes œuvres...

— Mais oui, certainement, dit machinalement la jeune fille, mais oui... voici le Chêne-Rond.

— Le Chêne-Rond, dit Fabien, à mon avis le plus joli coin de votre forêt. Cet arbre colossal encore vivant et vert, entouré du passé de plusieurs siècles, donne dans son ambiance comme un relent de repos et aussi de philosophie ; il nous fait constater que les orages de la nature et de la vie laissent quand même debout...

— Oui, répondit Michèle presque malgré elle, mais celui-là était un géant.

— Le « roseau pensant » peut en être un aussi...

— Sans doute, dit gravement Michèle... s'il suffit de le vouloir... mais il faut pour cela, je le crois, surtout s'immoler... ce n'est qu'à cette condition qu'on peut atteindre les cimes...

— Ce que vous fîtes cette nuit, dit alors Marie-Ange. Car pour suivre Blaise Mazat vous dûtes sérieusement lutter avec vous-même ?

— Un peu, dit doucement Fabien, mais on s'étonne toujours soi-même d'avoir fait si facilement ce que l'on pensait impossible.

Et comme toute une famille des environs allait envahir le comptoir, Fabien réclama le Chêne-

Rond ; Michèle le lui passa sans lever les yeux.

— Croyez-vous, dit Marie-Ange, que cette Michèle possède un « chic » vraiment remarquable ! voyez, quelques coups de pinceau et voilà un paysage debout et vivant... Et vous allez la voir tout à l'heure dans son rôle... même sûreté d'expression.

— Oh ! dit Michèle, tu me vois partout avec les yeux du cœur... Ne la croyez en rien, docteur, car c'est elle l'âme de tout ici...

Fabien s'inclina et dit très bas :

— Vous incarnez toutes deux le beau et le bien... que vous le vouliez ou non, c'est ainsi.

Et, mettant discrètement un billet dans le plateau qui faisait caisse, il s'éloigna.

Alors, Marie-Ange, s'approchant de sa cousine, lui glissa :

— Pourvu qu'au dernier moment ?...

Mais il fallut répondre aux acheteurs et les jeunes filles se trouvèrent de nouveau séparées.

Fabien circulait dans les allées bordées de comptoirs et de jeux, se trouvant dans l'obligation d'acheter à chacune des dames qu'il rencontrait fréquemment au château. Deux fois déjà il venait de remarquer qu'à son approche des groupes qui parlaient se laissaient et reprenaient la conversation sur un tout autre sujet et à tout hasard. Il comprit fort bien qu'il défrayait la chronique et que le mot cruel de Blaise Mazat il faisait son chemin ; il entendit même très distinctement une vieille dame un peu sourde qui disait trop haut :

— C'est vraiment très malheureux... mais il était certain que pour venir s'enterrer ici, doué comme l'est ce jeune homme !...

Le rouge lui monta au visage pendant que cette autre pensée le torturait : « Ils me regardent avec pitié comme le fils d'un fou... mais s'ils savaient l'autre... l'autre horrible chose ! » Il dut se contenir pour ne pas fuir, fuir au loin, n'importe où, pour échapper à ces regards qui le cinglaient et calmer la révolte qui montait en lui contre la fatalité invincible qui pouvait faire d'un homme innocent et de ses enfants des hors le monde, des êtres qui devaient rester en marge de la société, étouffant au fond d'eux-mêmes leurs aspirations, leur jeunesse, leurs affections... A ce moment deux fiancés passaient, il détourna les yeux et pensa : « Cela aussi et surtout est défendu pour moi... non, non, jamais tant que

l'innocence de mon père n'aura pas éclaté, une femme ne portera ce nom de Muray... ce nom que j'aime et qui lui serait un fardeau, ce nom que mes ancêtres, pourtant, avaient fait vénérer... Et si jamais cela arrive, il sera trop tard... » Une image chère, trop chère, passa devant ses yeux... une image que depuis des mois il ne parvenait pas à effacer de son cœur et qui le hantait jour et nuit comme une vision chimérique, mais enivrante et, partant, plus décevante.

Et cela durerait toujours et il arriverait qu'un jour, très proche peut-être, il verrait en réalité partir au bras d'un heureux celle que son cœur avait à jamais élue. D'avance il souffrait, d'avance il se torturait, mais il aimait sa souffrance et s'en repaissait puisqu'elle viendrait d'elle et serait encore quelque chose d'elle. Il restait là debout, entouré par la foule, sans la voir et sans l'entendre, isolé par sa douleur et son humiliation, se disant qu'il n'avait jamais plus souffert.

— Eh bien, mon cher docteur, vous rêvez non aux étoiles, mais aux lumières ? dit une grosse voix derrière lui.

C'était un châtelain voisin que Fabien avait remis sur pied alors que plusieurs médecins l'avaient abandonné comme incurable.

— Il est vrai que c'est de votre âge, ajouta-t-il en riant et dites-moi, entre nous, il y a ici un vrai choix de belles filles ?

— Certes, dit Fabien, des fleurs parmi les fleurs.

— Eh, eh ! docteur, c'est peut-être pour vous le jour d'en cueillir une ?

— Je ne le crois pas...

— Vous seriez-vous voué au célibat ?

— Presque...

Le châtelain l'entraîna au buffet, cela fit diversion et pour un moment tira Fabien de sa douloureuse rêverie, l'empêcha d'entendre d'autres réflexions désobligeantes.

Bientôt après, une clochette qu'une fillette agitait en parcourant les allées annonça que la vente était suspendue et que la partie musicale allait commencer, suivie immédiatement de la comédie. Il était donc temps d'aller prendre sa place. En s'y rendant Fabien croisa Michèle.

— Ne vous inquiétez pas d'Huguette, lui dit-elle. Mère doit la prendre avec elle pour la séance.

— Je le sais, mademoiselle, et j'en remerciais Mme Harcourt.

— Mais, ajouta-t-elle, elles n'arriveront que pour la pièce.

— C'est certain, dit en s'approchant Marie-Ange, elles ont une place à côté de mon père, au second rang ; une pour vous aussi, docteur, a été réservée.

— Qui dois-je remercier ?

— Mais je ne sais, c'est M. de Blanzac, je pense, dit Michèle qui voyait l'hésitation de son amie.

— Mais pour le concert, dit Marie-Ange, placez-vous où vous pourrez... Tenez, voici Mme Dacassy qui cherche à vous rejoindre...

— Oh ! fit-il involontairement avec un mouvement de retraite.

— Trop tard, lança Marie-Ange avec espièglerie, résignez-vous et... bon courage !

Une fois accaparé par Mme Dacassy qui le fit asseoir à côté d'elle, le pauvre Fabien fut noyé dans un tel flot de paroles qu'il n'eut plus qu'à répondre par monosyllabes, et la fanfare attaquant le premier morceau ne mit nullement un terme à ce bavardage insipide et dénué de tout intérêt :

— Ne trouvez-vous pas, docteur, que Mme de Saint-Justin devient bien forte ? Pourvu qu'elle ne soit pas comme sa mère ! Vous ne l'avez pas connue, non... elle était énorme. Tiens, on dirait M. Silvy... il va mieux alors. Oh ! regardez Mlle d'Arzac, quelle maigreur ! Ma fille joue aussi dans la comédie... vraiment vous ne le saviez pas ? Oh ! vous la reconnaîtrez facilement... Justement hier, nous parlions de votre jolie petite sœur... ma fille adore les enfants...

« Voici M. le Curé qui prend place, il avait mis les vêpres à une heure et demie. Mais taisons-nous, voici Mlle de Blanzac qui va chanter accompagnée par son amie...

Fabien ne demandait qu'à se taire pour mieux écouter, mais l'implacable bavarde ne lui en laissa pas le loisir.

— Elles sont bien jolies toutes deux, n'est-ce pas ?

— Plus que cela, dit Fabien.

— Justement, je voudrais avoir votre appréciation... voyons, à votre avis laquelle est la mieux ?

— Je serais vraiment fort embarrassé, madame, si je devais en l'occurrence tenir le rôle du beau Paris...

— C'est-à-dire, reprit Mme Dacassy, qu'elles sont

toutes deux de genres très différents... Marie-Ange est jolie et Michèle est belle... n'est-ce pas, vous comprenez la nuance ?

— Parfaitement...

— Seulement, ajouta tout bas la bonne langue avec une pitié sournoise, cette pauvre petite de Blanzac ne sera pas d'un placement facile... sa mère était tuberculeuse... Mlle Harcourt non plus... aucune fortune...

Fabien, à la fin impatienté, répondit, un peu ironique, en songeant à Mlle Dacassy :

— Mlle Harcourt est assez riche en charmes pour se passer de fortune... Quant à Mlle de Blanzac, rassurez-vous, madame, elle n'est nullement tuberculeuse. Seulement, je vous accorde qu'elles sont toutes deux tellement au-dessus du niveau intellectuel ordinaire, que, certes, il sera plus difficile d'être agréé par elles...

— Peut-être, acquiesça Mme Dacassy en pinçant les lèvres, c'est absolument comme ma fille... Vous pensez qu'elle serait mariée depuis longtemps si elle était moins difficile... et puis, elle rêve de se dévouer... un veuf avec des enfants, par exemple, ne lui ferait pas peur... Tenez, regardez M. de Talnat qui va féliciter ces demoiselles... Sûrement, et c'est l'avis de tout Blanzac, il y en a une des deux pour lui... mais laquelle ? Moi, je suis absolument sûre que c'est...

« Mais qui me délivrera de cette horrible femme ! » pensait Fabien, dont le cœur saignait d'avance du nom qu'elle allait prononcer...

Mais elle n'acheva pas la phrase commencée et passa à un autre sujet :

— Est-ce que votre petite sœur joue aussi ? Pauvre mignonne, elle a été bien souffrante, n'est-ce pas ? Comme sa vie changera lorsque vous vous marierez ! Car elle est plutôt votre fille que votre sœur... il vous faudrait trouver une bonne petite femme aimant beaucoup les enfants, c'est ce que nous disions encore hier chez Mme Jalton.

Fabien avait compris... Froidement, il répondit :

— Mon mariage ne pourrait en rien changer la vie de ma sœur.

— Vous la garderiez chez vous, je comprends bien...

— Mais, madame, Huguette n'est pas chez moi, nous sommes, elle et moi, chez notre père...

— Ah! vraiment ? on m'avait dit qu'il était éloigné et... assez souffrant...

— Mon père, en effet, a été fort éprouvé ces dernières années, mais sa santé s'est beaucoup améliorée depuis notre arrivée en Auvergne...

— Oh! mon pauvre docteur, vous allez m'excuser, on m'appelle là-bas... mais je vais revenir si je peux m'échapper... je vous le promets.

Fabien respira, mais craignant un retour offensif il quitta prudemment la chaise qu'il occupait. Le châtelain de tout à l'heure lui lança en passant :

— Attention, hein ? vous savez qu'il faut épouser la mère avec...

— Pourtant, répliqua Fabien, la torture est abolie en France.

Comme on se plaçait pour la comédie, il gagna le fauteuil que lui avait désigné Marie-Ange. Très vite, la salle fut remplie; un spectacle semblable était chose rare à Blanzac qui ne connaissait guère que les séances de coutume aux distributions de prix ne pouvant en rien être comparées avec cette pièce vraiment fort bien montée.

Sauf quelques-uns connus pour leurs opinions avancées, ceux-là mêmes qui l'avant-veille avaient vainement essayé de sauver l'honneur oratoire de Corbidou, tous les ouvriers du village et de la cité vinrent saluer le docteur avant d'occuper leurs places. Mais ils le firent adroitement et cette marque discrète de sympathie, de soutien, lui fut infiniment précieuse dans l'état de nervosité, de désarroi moral, d'humiliation, où il se trouvait depuis que son malheur s'étalait au grand jour :

— Mais, docteur, lui dit le notaire en passant devant lui pour gagner sa place, vous êtes comme un roi dans ses Etats... mes compliments... vous savez les empoigner, nos hommes.

Puis ce fut le « grand Ferré » qui, habitant le même hameau que Blaise Mazat, sema rapidement parmi les camarades le récit de la visite de la nuit... « Faut tout de même qu'il soit bon type. » Cela courrait dans les rangs, mais les « battus » disaient : « Il ne pouvait pas en vouloir tant que ça à Mazat... on ne se mouche que lorsqu'on est morveux, après tout, si c'est vrai que son père est dément ? »

Ainsi sont jugées inconsciemment dans la société humaine nos bonnes et nos mauvaises actions.

Mais Fabien commençait à trouver étrange de no

pas voir arriver Mme Harcourt avec Huguette qui se réjouissait tant de la comédie. Que s'était-il passé chez lui ? Son père, si calme depuis une quinzaine, aurait-il été repris d'une crise ?

Son inquiétude fut de courte durée, car, presque aussitôt, Huguette, qui l'avait aperçu dès son entrée, quitta la main de Mme Harcourt pour s'élancer vers lui.

— Fabien, si tu savais comme je suis contente et comme tu vas être content !

A présent tous les yeux des assistants étaient tournés vers la porte, car l'arrivée de M. de Blanzac faisait toujours sensation dans ce pays qu'il possédait presque entièrement et où sa bonté et son esprit de justice le faisaient aimer et respecter. Mais M. de Blanzac n'avancait pas vite, saluant, serrant une main ici, une main là, et surtout aujourd'hui accompagné qu'il était par un inconnu qu'il présentait à ses plus proches amis.

L'inconnu était un homme de haute taille que son âge ne permettait pas encore de qualifier de vieillard, bien que ses traits fussent fatigués et encadrés d'une longue barbe grisonnante ; impeccablement habillé et de distinction réelle, il saluait avec l'aisance d'un parfait homme du monde. Les trois premiers rangs composés du noyau formé par la noblesse et la bourgeoisie de la région regardaient le nouveau venu, complètement inconnu d'eux tous, remarquant seulement avec quelle satisfaction M. de Blanzac le présentait. Bientôt, comme une trainée de poudre, un nom courut dans toute la salle : M. Muray... le père du docteur.

Huguette avait aussi dit à son frère en l'embrasant :

— Papa... papa qui est là !

Fabien reçut comme un coup... il se retourna et se trouva devant son père et M. de Blanzac qui lui tendit la main le plus naturellement du monde...

Cloué sur place, le cœur serré, il se demandait s'il rêvait tout éveillé et s'il devait se réjouir ou trembler...

Mais M. Muray, s'asseyant à côté de son fils, lui dit très calme, à voix basse :

— Ne crains rien, mon enfant, mon cher enfant... je suis bien... Tu as souffert l'autre soir à cause de moi ?

— Qui vous a dit ?

— Mon bon Ange... Marie-Ange. C'est au nom de ta mère qu'elle est venue me demander de... réparer, j'obéis. Es-tu content de moi ?

Fabien mesura le sacrifice et l'effort qu'accomplissait le malheureux homme et, silencieusement, il serra la main de son père... A part M. de Blanzac et Mme Harcourt qui parlaient discrètement entre eux, personne dans l'assistance ne soupçonna le drame intime qui se jouait avant la pièce dans le cœur de ce père et de ce fils qui venaient de se retrouver...

Mais les réflexions marchaient leur train... l'apostrophe de Blaise Mazat n'était plus pour tous qu'un vil mensonge, une invention diabolique, car la ressemblance entre M. Muray et le docteur était telle qu'il ne pouvait être question de supercherie. D'ailleurs, la présence de M. de Blanzac en ôtait la moindre idée de vraisemblance.

Maintenant, on réclamait le silence, la clochette de nouveau s'agitait, on ne pensa bientôt plus qu'à profiter du spectacle et, quand enfin le rideau se leva, ce fut une ovation que fit la foule à la petite princesse du donjon qu'incarnait Marie-Ange.

Mais celle-ci n'avait eu qu'un regard tout droit vers un point du second rang... elle y vit M. Muray, et Fabien ne devait jamais oublier le sourire sésaphique qui éclaira son visage comme un reflet d'en haut...

Le succès fut complet pour la pièce et pour ses interprètes. Marie-Ange émut l'assistance de sa grâce si touchante dans son inébranlable fidélité à son premier amour; M. de Talnat fut un prince très élégant dans la richesse de ses costumes; les rôles secondaires furent aussi fort bien tenus et Mlle Dacassy, dans celui d'une dame d'honneur, put déployer au naturel la préciosité qu'elle tenait de sa mère. Mais lorsque Michèle apparut dans sa toilette de reine-fée, elle était si idéalement belle que tous les yeux restèrent fixés sur elle, comme fascinés, et que les applaudissements se firent attendre un instant. Elle portait avec aisance le vaste manteau de cour à longue traine sur lequel s'étalait l'admirable chevelure brune dénouée; le front ceint d'une couronne étincelante posée sur un voile de neige et d'argent, tout comme les vraies fées dont rêvent les enfants en lisant Cendrillon ou la Belle au bois dormant.

M. de Blanzac dit à Mme Harcourt :

— Je ne crois pas qu'une seule cour d'Europe pourrait nous montrer une reine comme celle-ci...

— Non, ajouta avec ferveur M. Muray, il faut venir à Blanzac pour connaître dans sa plénitude l'idéal accord de la Beauté et de la Charité.

Fabien écoutait son père sans comprendre encore quelle dette de reconnaissance il commençait à payer par cet hommage, mais, après la séance, il vit Marie-Ange s'approcher de M. Muray et lui dire quelques mots à voix basse pendant qu'elle étreignait les deux mains tendues vers elle; il entendit seulement des bribes de la conversation : « Elle est heureuse, croyez-le... Elle vous voit... Elle vous remercie par la joie d'Huguette et de... » Pendant qu'elle parlait, M. Muray ne voyait plus rien d'ici-bas, ses yeux cherchaient l'au-delà, non plus de ce regard plein de révolte et de colère, mais tout fait de douceur, de religieuse espérance. Alors, Fabien comprit que le souvenir de la morte planait sur eux.

Ce ne fut que le soir, de retour au pavillon, que Fabien apprit tout.

— Oui, lui dit son père, la chère enfant a fait ce miracle de me faire accepter la vie et de pouvoir, avec résignation, attendre l'autre... celle où il n'y aura que justice, que vérité... où je retrouverai ma femme bien-aimée. Fabien, ce jour, je ne puis te le celer, j'aspire à lui et le demande de toute la force de mon cœur... mais je te promets de l'attendre en priant. Mon pauvre enfant! Quel être, quel père étais-je donc devenu pour ne pas comprendre que je te torturais, que tu pleurais! Il m'a fallu connaître cet ange pour m'éclairer, cet ange de douceur, de patience, cette petite sainte que rien n'a pu lasser... Annic te dira ce qu'elle fut pour moi. Si je ne t'en ai jamais parlé, c'est que le travail divin se faisait si lentement en moi! Maintenant je comprends... j'ai honte de moi-même... je me suis plu dans ma douleur, je m'y suis abandonné comme un égoïste, je n'ai fait aucun effort pour en sortir... je t'ai laissé tout le poids du passé, toutes les charges du présent... j'ai été bien coupable... je ne m'en rendais pas compte... Fabien, Huguette, pardonnez-moi, mes enfants...

Déjà Huguette l'enlaçait de ses petits bras nerveux et Fabien le baisait au front avec respect :

— Vous n'avez été que malheureux, pauvre père, et nous n'avons pas à vous pardonner. Laissez-vous

aimer maintenant et espérons ensemble, vous l'avez dit, une vie meilleure...

— Pour retrouver maman... dit Huguette.

En caressant les jolis cheveux blonds, M. Muray répéta :

— Pour retrouver maman... oui, Annic, appelle-t-il, venez, bonne et chère Annic, car à vous aussi je dois demander pardon...

— Et de quoi, grand Dieu ?

— De tout ce que vous avez enduré à cause de moi... Un jour... n'ai-je pas voulu vous frapper ?

— Jamais de la vie !

— Si... si, j'en ai là un vague souvenir.

— C'est fini, tout ça, mon cher Monsieur, c'est fini, il ne faut plus en parler.

Comme s'il se faisait une promesse à lui-même, M. Muray reprit :

— Mais ce qui n'est pas fini, c'est la reconnaissance que je vous dois... à tous...

— A Mlle Marie-Ange, dit Annic, ça, oui, vous lui devez quelque chose... car, vrai... vous auriez été son père qu'elle n'aurait pas fait mieux.

— Et Michèle aussi ? demanda Huguette.

— Oui, affirma M. Muray, Michèle aussi ; elles furent si bonnes toutes deux, si parfaitement bonnes ! Mais celle qui voulut la première me sauver malgré moi, je ne saurais l'oublier, c'est Marie-Ange... Fabien, tu peux être appelé, de par ta profession, à payer encore pour moi, à lui rendre en dévouement un peu de ce que je lui dois de reconnaissance... Ah ! mon enfant, ne l'oublie pas et... paye largement.

— Comptez sur moi, mon père, dit gravement Fabien, je saurai m'en souvenir.

Les émotions de l'après-midi, ce premier contact repris avec le monde extérieur après des années de réclusion, avaient considérablement fatigué M. Muray ; cependant il voulut terminer la soirée avec ses enfants, et, après le dîner, il dit résolument à son fils :

— Je veux reprendre pour vous la vie normale... je veux dominer en moi l'esprit de révolte et de haine. Fabien, ton violon dort depuis trop longtemps... joue-moi quelque chose !

— Pourrai-je seulement en tirer un son ? Je ne dois plus savoir...

Mais, après avoir accordé l'instrument, il joua

encore fort aisément le premier morceau pris au hasard dans le casier à musique.

— Oh ! dit Huguette, pourquoi n'as-tu jamais joué ? c'est si joli ! Joli comme lorsque Michèle veut me récompenser...

M. Muray paraissait tout heureux et dit :

— C'est encore Mlle de Blanzac qui a ressuscité en moi le goût de la musique comme celui de toutes choses... Elle a su faire de ta mère une sorte de morte vivante, comme un double de moi-même... une âme qui vivrait à mes côtés et que je puis encore rendre heureuse... Ma chère petite fille, désormais, vois-tu, chante, joue, vis enfin ta vie d'enfant... je t'écouterai pour deux.

— Et vous jouerez avec moi, papa ?

— Je jouerai avec toi...

— Michèle aussi vous faisait de la belle musique ?

— Oui, admirable, celle-là... je te l'ai dit, toutes deux sont aussi bonnes !

— Toi, Fabien, continua innocemment l'enfant, laquelle aimais-tu mieux, tantôt ?

— Je ne me suis pas posé cette question, dit-il en essayant de rire.

— Moi, je voudrais savoir... Tout le monde disait que Michèle était trop belle... Moi, je ne sais pas, je les aimais bien toutes les deux, mais la robe de Michèle était bien plus jolie, c'est pour cela qu'elle a pleuré...

— Qui a pleuré ?

— Michèle... Quand on lui a ôté sa robe, elle avait du chagrin de la quitter, tu comprends. C'est elle qui me l'a dit... j'avais vu des grosses, grosses larmes dans ses yeux, et je lui ai demandé pourquoi elle pleurait...

— Tu es vraiment bien curieuse...

— Mais ce n'est pas vrai, dis, qu'elle va épouser le prince et Marie-Ange le Chevalier ?

Fabien répondit sur un ton un peu singulier :

— Non, il est convenu qu'aujourd'hui... c'est pour rire !

— Aujourd'hui ou demain, dit M. Muray, heureux, trois fois heureux ceux qu'elles choisiront...

Et, comme un écho douloureux, Fabien répéta :

— Heureux... trois fois heureux !

Le lendemain, Fabien apprit par Annie tout ce qu'avaient fait les deux jeunes filles pour arriver au

résultat si heureux de la veille ; il sut, dans tout son horreur, la scène de la première rencontre de son père avec Marie-Ange et le courage de la frêle et exquise créature qui, dès le lendemain, affronta bravement le même accueil, les mêmes colères ; il sut les heures passées à parler de la morte sans jamais un instant de lassitude.

— Il fallait voir ça, avoua Annie, il fallait voir avec quelle exactitude elle arrivait dès que tu étais parti... et sa patience et sa ténacité quand il refusait de la recevoir... et ses yeux qui brillaient de joie quand le pauvre Monsieur avait souri et même parlé ! Quand l'autre demoiselle arriva, cela allait déjà mieux ; elle a vu aussi des mauvais jours, mais pas pareils... Si je ne t'ai jamais rien dit, c'est qu'elle m'avait fait jurer de me taire, et moi je ne voulais pas non plus te donner trop d'espoir. Huguette avait promis aussi le secret, la chère petite, elle l'a tenu... Mais samedi, quand elles sont venues toutes les deux demander à Monsieur d'aller au concert, ça, jamais je n'aurais cru qu'il aurait cédé. Elles ont eu du mal, mais quand elles lui ont persuadé que c'était la pauvre Madame qui, par leur bouche, le lui demandait, alors, là, ça a été comme si la raison lui revenait tout à fait... Je les entendais qui lui disaient : « Avec Dieu, ce matin, Elle est entrée dans votre cœur... lui refuserez-vous la première chose qu'Elle vous demande ? Elle veut cela... elle veut, pour ses enfants, cette réparation publique, et comme Elle s'en réjouira ! » Alors, en joignant les mains, Monsieur a dit : « J'obéirai... j'irai. » Puis, un peu après, il s'est repris : « Non, a-t-il dit, non. Je puis avoir guéri de la folie, mais rien, rien n'empêchera que je sois, aux yeux du monde, un... un voleur ! — Oh ! taisez-vous, ne prononcez plus jamais ce mot ! — Il me suit ; il me suivra partout, demain comme après... » Alors Mlle de Blanzac s'est redressée, toute fière : « Pensez-vous, a-t-elle dit, que mon père fasse habituellement sa société des voleurs ? C'est lui-même qui viendra vous prendre ici et vous accompagnera partout... n'est-ce pas la meilleure preuve qu'il puisse donner de son estime pour vous ? Et qui donc, ici, derrière lui, songerait à juger le passé ? » Alors, votre père a cédé et M. de Blanzac est venu lui-même tout comme elle l'avait dit, les deux mains tendues et si bon aussi, celui-là ! Et elles sont parties si heureuses toutes les deux ! Mlle Michèle en était toute pâle,

toute changée... Va, mon grand, les mauvais jours sont finis à présent que le bon Dieu est avec le pauvre Monsieur.

Dans l'après-midi, Fabien monta au château ; il voulait sans tarder remercier M. de Blanzac de sa démarche inestimable dans la situation fautive et douloureuse qu'était la sienne. Comme à son habitude, le châtelain, avec la simplicité qu'il apportait en tout, fut bon et délicat, avec cependant, ce jour-là, une nuance plus marquée d'affectueuse intimité... Marie-Ange s'était-elle trahie ? Avait-il surpris le secret de sa fille si chérie ?

Fabien avait à remercier tout le monde dans cette hospitalière demeure qui, pour lui, dès le premier jour, avait ouvert ses portes toutes grandes, et il se trouvait très au-dessous de lui-même pour bien exprimer toute la gratitude dont son cœur débordait.

— Je sais d'hier seulement, mademoiselle, dit-il à Marie-Ange, ce que je dois à votre courage, à votre exquise bonté...

— Docteur, n'exagérez rien et, en tout cas, dites : à *notre*... car Michèle est de moitié dans nos petites cachotteries et c'est à elle toujours que restait le dernier mot...

— Je sais aussi que ma reconnaissance doit atteindre Mlle Harcourt et à toutes deux elle est acquise. Puisse le dévouement de toute ma vie vous la prouver.

Ce disant, il s'inclina devant Marie-Ange qui lui tendit la main et comme, elle avait vu le mouvement aussitôt réprimé qu'il avait fait pour la porter à ses lèvres, elle l'éleva jusqu'à lui et religieusement Fabien baisa cette petite main bénie.

Devant Michèle aussi il s'inclina, mais elle resta impassible, toute droite, et rendit seulement le salut d'un mouvement de tête avec un pâle sourire sur ses lèvres serrées.

— Il est entendu, dit M. de Blanzac, que dorénavant monsieur votre père vous accompagnera ici le jeudi soir... il me l'a pour ainsi dire promis.

— Je n'ose encore y croire, répondit Fabien.

— Il faut, mon cher docteur, ne pas lui faire grâce, il faut le dérober à lui-même pour que le chemin parcouru ne soit pas perdu.

« D'autant plus que pendant les semaines qui vont suivre nous serons très restreints ; ces dames s'en

allant, je ne recevrai que les plus intimes, les *habitués* seulement.

— Ces dames nous quitteraient-elles déjà ?

— Hélas ! oui, dit Mme Harcourt, ces malheureuses allaires de succession nous appellent à Paris. J'aurais pu certainement attendre la fin de l'année, mais Michèle me presse...

— Mlle Harcourt aime beaucoup Paris, sans doute ?

— Beaucoup, dit vivement Michèle, mais je voudrais surtout assister au mariage d'une de nos cousines.

— C'est, somme toute, assez naturel, approuva M. de Blanzac.

— Je ne la reconnais plus, dit plaisamment Marie-Ange. Docteur, n'y aurait-il pas une maladie qui s'appellerait, comment dirais-je, le... la... enfin, elle ne tient plus en place ou alors restera bien deux heures sans bouger ni parler !

— Il est de fait, dit Mme Harcourt, qu'elle devient très nerveuse... vous devriez bien, docteur, lui donner quelque chose.

— Mais du tout, reprit Michèle, c'est de la calomnie, docteur, n'en croyez rien, je me porte à merveille. Mais d'ailleurs, mère, nous partons pour Paris tous les ans à pareille époque.

— C'est vrai, mais d'ordinaire avec quel regret !

— Eh, eh ! plaisanta M. de Blanzac, c'est qu'à la noce de la cousine... il y aura peut-être un cousin ?

— Tout juste, *mon cousin*, dit finement la jeune fille, saisissant la plaisanterie qui la tirait d'embarras.

— Oh ! ces gamines ! je les vois toujours hautes comme cela... dit M. de Blanzac avec un geste de la main.

— Moi aussi, dit Marie-Ange, je m'embarque et dans quatre jours il y aura trois Parisiennes de plus.

— Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter un excellent séjour dans la capitale, dit Fabien.

— La regrettez-vous quelquefois ? demanda Mme Harcourt.

— Non, madame, jamais... je ne puis oublier que j'y ai trop souffert.

— Moi, dit-elle, j'y vais toujours avec crainte, car je ne voudrais pas y mourir.

— Oh ! bonne amie, quelle idée ! dit Marie-Ange, ne nous gêtez pas notre plaisir, voyons, car vous savez, moi aussi, je suis très contente de partir bientôt. J'ai de très grands projets.

— Allons, dit M. de Blanzac, ajoute tout de suite : Papa, déliez les cordons de votre bourse... Car, vous apprendrez cela plus tard, docteur... quand une femme dit : j'ai de grands projets, ah! je vous assure que l'on a vivement fait de comprendre ce que cela signifie...

— Justement, papa, vous vous trompez... ce sont des projets de... promenades... de... d'études.

— Pensez-vous y rester tout l'hiver? demanda Fabien.

— Non, nous ferons sans doute, comme l'année dernière, dit Mme Harcourt, Paris fatigue vite et Blanzac nous manque tellement!

— C'est le pays du rêve, approuva le docteur.

— Ou des rêves? demanda Marie-Ange.

— Des chimères... dit Michèle malgré elle.

Fabien la regarda surpris.

— Tu penses à ta royauté d'un jour? dit en riant Marie-Ange.

— Oui, répondit-elle vivement, c'est bien ce que je voulais dire.

Fabien prit congé après ses souhaits de bon voyage et d'heureux retour.

Le lendemain, les deux jeunes filles coururent au pavillon pour dire au revoir à M. Muray qui les vit partir avec regret tout comme on déplore le déclin des beaux jours.

— Qu'allons-nous devenir, leur dit-il, sans notre rayon de soleil? Nous allons avoir froid, Huguette et moi... revenez-nous bien vite.

— Peut-être, dit mystérieusement Marie-Ange, j'espère... oui, j'espère revenir bientôt.

Huguette pleura en leur disant adieu, embrassant l'une, embrassant l'autre. M. Muray les accompagna jusqu'à la porte du jardin et, pendant qu'il parlait à Michèle, Marie-Ange s'approcha d'Annic.

— Vous en êtes bien sûre, Annic?

— Oui... sûre, sûre : Duval. Je l'entends encore prononcer ce nom-là en montrant le poing... c'était dans une crise... la plus terrible de toutes, je crois bien... moi, ça m'a frappée, je l'ai dit à M. Fabien, mais il m'a répondu que cela ne signifiait rien, que ce n'était qu'un vague souvenir comme il lui en revenait tant. Mais ça ne fait rien, j'ai voulu tout de même le dire à Mademoiselle, qui sait? des fois... Oui, c'est bien Duval.

— Chut! pas un mot surtout, Annic?

Annic mit un doigt sur ses lèvres, pour assurer de sa discrétion.

Quelques jours après son arrivée à Paris, Marie-Ange se rendit à Notre-Dame-des-Victoires et là, dans le recueillement de la lumineuse chapelle, demanda à la Vierge de l'aider dans la grande tâche qu'elle rêvait d'accomplir, dans la tentative hardie qu'elle allait oser.

— Notre-Dame-des-Victoires, priez pour nous, répétait-elle avec ferveur, aidez-moi ou... arrêtez-moi si, voulant la *justice*, je devais commettre une *injustice*. Mais donnez-nous la victoire du bien sur le mal, rendez à l'innocent son honneur perdu... faites découvrir le coupable... et priez aussi pour lui...

Elle attendit pour mettre un cierge qu'une place fût libre, et, quand enfin la mèche mourante d'un autre fut bien éteinte, elle piqua la cire blanche sur la pointe métallique encore chaude.

« Monte, petite flamme, monte vers Celui qui *sait*, demande-Lui de nous éclairer, de nous guider dans les ténèbres de la justice humaine. »

Elle s'éloigna le cœur plus léger et plein de confiance; au bas de la grande nef, elle déposa dans la bourse de la sœur quêteuse une large offrande. « Ah! pensa-t-elle, voilà pourtant ce que j'avais rêvé d'être... petite sœur des Pauvres! Mais ce n'était pas sans doute votre volonté, ô mon Dieu! puisque sur mon chemin vous avez mis l'abien... »

— Chez Mme d'Orgeval, lança-t-elle au chauffeur qui l'attendait à la porte.

Et lorsqu'elle arriva chez cette très vieille amie, elle se sentit pleine de courage et d'audace.

— Chère madame, lui dit-elle, recevez-vous toujours le mercredi soir? Oui? Et voyez-vous toujours ce cher magistrat, M. Danrémont, qui aimait tant la musique? Je ne l'ai pas vu chez vous, il me semble, l'hiver dernier.

— Il était à Nice, ma chère enfant, et va y retourner incessamment.

— Oh! je vous en prie, madame, invitez-nous avec lui avant son départ. J'aurais un grand plaisir à le revoir et... besoin d'un conseil.

— Rien de plus facile, venez demain, et je vais lui jeter un mot à la poste pour le prier de ne pas nous manquer.

Le lendemain soir, Marie-Ange, accompagnée de

Mme Harcourt et de Michèle, arrivait à l'heure dite chez Mme d'Orgeval.

— Je ne comprends rien à cette invitation précipitée, disait Mme Harcourt.

Car Marie-Ange n'avait rien dit de ses projets, sachant bien qu'il lui aurait été allégué que ce n'était guère la place d'une jeune fille de prendre l'initiative de démarches aussi hardies que hasardeuses; on aurait remis l'affaire en des mains plus ou moins sûres et elle n'avait confiance qu'en elle-même pour aller au but direct; elle savait ce que valent les promesses prodiguées par des gens restant le plus souvent inactifs, monnaie courante du monde frivole que n'anime pas la flamme de la charité chrétienne.

Le vieux magistrat retrouva ces dames avec joie et, si les années avaient flétri son visage, courbé sa taille, sa courtoisie réputée n'avait aucunement subi l'atteinte du temps. Il fut particulièrement heureux de revoir Marie-Ange dont les traits fins et délicats avaient une réelle ressemblance avec ceux de sa fille unique enlevée à vingt ans par cette terrible maladie qu'est la tuberculose. De cette mort, il ne s'était pas consolé et c'était toujours avec une douce émotion qu'il regardait Mlle de Blanzac; aussi, n'eut-elle aucun mal à l'accaparer un peu. A ce paternel vieillard qu'elle se sentait acquis d'avance, elle raconta toute la triste histoire des Muray et avoua sans honte qu'à tout jamais son cœur s'était donné...

— Mais, ma chère enfant, objecta le vieux magistrat, je veux bien vous croire et admettre que vous êtes d'entière bonne foi, mais vous trouverez bien peu de coupables qui s'avouent coupables!...

— Non, non, de celui-là je réponds, croyez-moi, j'en réponds comme de mon père!

— Eh! mais... écoutez donc... ça me revient... Mufay... oui... oui... parfaitement... histoire de chèque. Mais c'est même Varly qui instruit l'affaire?

— Oui, c'est bien lui et Annic m'a dit qu'il avait été très bon. Vous le connaissez? Oh! si vous pouviez...

— Ma chère enfant, oui, je le connais, très intimement même, mais cela ne suffit pas à faire revivre toute une affaire semblable! Le coupable présumé s'affirme innocent... mais peut-il fournir une donnée quelconque, une indication capable d'orienter une nouvelle enquête? Cela ne se fait pas facilement,

vous savez ? C'est d'abord très dispendieux...

— Oh ! dit vivement la jeune fille en rougissant, pour cela ne craignez pas d'agir... je suis riche, très riche, et sans parler de mon père, j'ai à ma disposition la fortune de ma mère...

— N'allez pas si vite... il n'est tout de même pas question de fortune, loin de là.

— Alors, cher bon monsieur ?

— Alors... alors... Enfin, j'irai voir Varly demain, nous parlerons de l'affaire et je vous dirai ensuite de façon absolument impartiale si vous devez conserver ou non le moindre espoir.

— Et moi, dit Marie-Ange, je dois vous dire autre chose encore en priant Dieu de me pardonner si je commets, en ce moment, une mauvaise action... mais...

Elle se recueillit un instant, mit ses bras en croix sur sa poitrine en un geste d'humilité si parfaite, que le vicillard eut comme l'impression qu'il parlait à une petite sainte pour un moment descendue des cieux...

— Parlez sans crainte, ma douce enfant, je ne crois pas que vous pourriez jamais vous mettre en dehors du droit chemin.

— Eh bien, voici : M. Muray n'a jamais pu donner une indication précise pour orienter les recherches. On lui demanda si, parmi les employés renvoyés peu avant pour incapacité ou irrégularité, il n'en serait pas un qu'on pût soupçonner de vengeance. Non... Cependant, une seule fois dans sa prison, pressé de questions par son fils, il fut sur le point de prononcer un nom, puis s'arrêta court... « Non, dit-il, c'est absurde... et c'est trop affreux d'accuser sans preuve, ce serait indigne de moi ». Peu de temps après, une maladie nerveuse affaiblit sa raison, obscurcit ses souvenirs ; pourtant, dans une crise plus aiguë que les autres, sa vieille servante l'entendit hors de lui, accuser formellement, et elle retint le nom qu'il prononça. Peut-être, comme l'a pensé son fils, n'était-ce qu'une hallucination morbide, mais cependant ne pourrait-on savoir si parmi les employés évincés il n'y en avait vraiment pas un portant ce nom et ce qu'il est devenu ? Le juge d'instruction fut, parait-il, particulièrement bon et équitable dans cette triste affaire, et puisque vous le connaissez, cher monsieur, il pourra vous dire ce qu'il en a gardé. Moi, je veux espérer, je veux croire que la

justice de Dieu veille et peut se servir d'un rien pour éclater. Ah! le beau jour que celui où je pourrais mettre ma main dans celle de Fabien sans que sa dignité l'oblige à la repousser! Monsieur... aidez-moi... vous le pouvez et je vous devrai mon bonheur.

— Mais oui, mais oui, ma chère enfant, dit-il tout ému, je vous promets de m'en occuper dès demain, mais je m'en voudrais de vous laisser espérer un résultat trop heureux... Il est bien certain que, lors de l'instruction, tous les employés susceptibles d'être soupçonnés ont été interrogés... alors, vous voyez?... Enfin, je verrai Varly demain.

Comme on réclamait M. Danrémont pour un bridge et Mlle de Blanzac au piano, ils se séparèrent.

— Le nom? demanda tout bas le magistrat.

— Duval, dit Marie-Ange résolument, mais... je n'accuse pas.

— J'entends bien... comptez sur moi.

La jeune fille fut très anxieuse les jours qui suivirent, mais fort calme. Avant de se décider à ranimer cette affaire, elle s'était bien demandé s'il n'y avait pas mauvaise action à divulguer ce nom surpris au hasard des divagations d'un cerveau malade, mais à la réflexion elle avait jugé que la recherche de la lumière était toujours permise et nous autorisait à nous servir de tous les moyens en notre possession pour nous aider à allumer le flambeau sacré de la vérité.

Le mercredi suivant, certaine que M. Danrémont avait agi déjà, elle fit part à Mme Harcourt de sa conversation avec lui et de ce qu'elle avait osé lui demander.

— Ma petite fille! n'as-tu pas été bien imprudente? Que gagnera le pauvre homme à voir une fois de plus son nom traîné dans la boue?

— Mais, bonne amie, rien ne transpirera, sinon en cas de succès... ce n'est qu'une enquête privée et, M. Danrémont me l'a promis, tout ceci restera entre M. Varly et lui. Et puis, j'ai confiance, je vous dis que j'ai confiance.

L'excellente femme se laissa convaincre et, le soir même, reprenait avec ses deux filles le chemin de l'hôtel d'Orgeval. M. Danrémont y arriva le dernier, alors que Marie-Ange commençait à désespérer de le voir.

— C'est vous, ma chère enfant, qui m'avez mis en retard, lui dit-il, dès qu'il put s'isoler un peu avec elle, j'aurais voulu voir Varly avant de venir, je l'ai attendu vainement chez lui, car une instruction le retiendra au Palais une partie de la nuit,

— Comme vous êtes bon et comme je vous donne du mal !

— Du tout. Voilà où nous en sommes : j'ai été chez Varly jeudi comme je vous l'avais promis. Il se souvient fort bien de l'affaire, ainsi que de la sympathie que lui inspirèrent le père et le fils. Pour son compte personnel, il a toujours cru à l'innocence de M. Muray et n'a pas rejeté si loin l'indication de la vieille servante. Il m'a bien promis de faire commencer une enquête très secrète et de m'en donner le résultat dès que possible, mais on ne peut brusquer les choses en semblable cas, soyons donc patients... attendons.

Marie-Ange le remercia chaleureusement et il fut convenu qu'on se reverrait le mercredi suivant.

Mais, le surlendemain, M. Danrémont se présentait chez Mme Harcourt. Son visage ridé et grave, imprégné de cette mélancolie que laissent aux traits les vraies douleurs, semblait plus animé, plus jeune, et, dès qu'il aperçut Marie-Ange, il lui dit tout joyeux :

— Eh ! mais, mademoiselle de Blanzac, on ne parle ni plus ni moins que de vous pour remplacer l'inspecteur général de la Sûreté... vous avez un « flair » !

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, écoutez ce que m'écrit Varly dans le langage diplomatique habituel :

« Désolé, cher monsieur, de vous avoir manqué mercredi, d'autant plus que je pourrais bien avoir d'ici peu le plaisir de vous annoncer, sinon un résultat définitif, tout au moins un bon pas de fait au sujet de l'affaire qui vous intéresse. Le sujet portant le nom que vous m'avez indiqué a été retrouvé assez difficilement ; il semble avoir roulé de chute en chute depuis ces dernières années. Après certains renseignements restant à prendre, j'agirai de façon plus précise si besoin en est. Venez chez moi demain samedi, j'aurai reçu, sans doute, plus ample information. Toujours amicalement vôtre. »

— Oh ! dit Marie-Ange radieuse, quel espoir permettent ces mots !

— Je vous avoue, ma chère enfant, que j'étais jusqu'ici assez incrédule... mais, venant de Varly, cette

lettre me laisse très perplexe, je dirai même convaincu...

Mme Harcourt et les deux jeunes filles restèrent un instant silencieuses, songeant toutes trois au bonheur encore possible pour cette famille Muray, si terriblement éprouvée.

— Espérons donc, ajouta M. Danrémont, et, dès que j'aurai du nouveau, je vous le ferai savoir immédiatement.

Mais une grande semaine se passa, puis deux, puis trois avec seulement ce billet de M. Varly : « Rien encore d'assez précis, cependant la même voie est suivie. »

Puis enfin une lettre de M. Danrémont :

« Ma chère enfant,

« Victoire ! Victoire ! Et c'est bien à vous qu'elle revient. Oui, vous allez bien lire : l'innocence de M. Muray est absolument reconnue, le coupable est arrêté et a tout avoué. La publicité n'en sera pas donnée avant que M. Muray ne soit prévenu et convoqué.

« Varly est venu chez moi hier exultant du résultat ; j'avais fait le doux projet d'aller vous porter moi-même aussi l'exquise nouvelle, mais mon rhumatisme a décidé que je ferais chaise longue aujourd'hui et, hélas ! sans doute les jours suivants. Venez donc jusqu'à moi, ma chère enfant, pour que je vous raconte tout par le détail et puisse à nouveau vous exprimer la respectueuse affection d'un vieil ami.

« R. DANRÉMONT. »

Marie-Ange bondit et fonça en coup de vent dans la chambre de Mme Harcourt encore au lit :

— Bonne amie ! Michèle ! lisez... lisez. Dieu était avec nous.

— Ah ! dit Mme Harcourt vraiment émue, ils ne vont pas croire à leur joie. Pauvres gens ! ils l'ont pourtant bien méritée.

— Et moi, dit Marie-Ange entourant la bonne dame de ses bras et la câlinant comme lorsqu'elle était petite et voulait obtenir quelque chose d'elle, je n'attendais que ce jour pour vous dire que... que j'aime Fabien et que j'ai rêvé d'être sa femme...

Mme Harcourt embrassa l'enfant qu'elle avait élevée et qu'elle chérissait :

— Je le savais bien, va, ma chère petite, et je ne

pouvais qu'en être heureuse; je m'en étais d'ailleurs ouverte à ton père... Le docteur sera, à mon sens, l'idéal de l'époux chrétien et de tout mon cœur je vous bénis tous deux.

Marie-Ange se retourna pour embrasser aussi son amie, mais Michèle avait disparu...

Toutes deux se regardèrent, surprises.

— Ecoute, dit alors Mme Harcourt, écoute pendant que nous sommes seules... Est-ce que Michèle ne te semble pas étrange depuis quelque temps ? N'aurait-elle pas, elle aussi, donné son cœur sans oser me l'avouer ? Elle avait si grande hâte de revenir à Paris ! Vois-tu, j'ai très peur qu'elle se soit attachée malgré elle à ce riche M. Brimont qui, certes, n'est pas pour elle et qui, d'ailleurs, n'a rien de ce qu'il faut pour la rendre heureuse.

— Mais qui vous fait croire ?...

— Rien... je le sais bien, mais la pauvre enfant, avec son cœur si ardent, si généreux dans ses affections, souffrirait tellement d'une déception !

— Non, dit Marie-Ange, pas de déception possible pour Michèle, car celui qu'elle aimera en sera trop heureux, voyons !

— Tu possèdes encore toutes tes illusions, ma petite fille, mais la vie a de ces ironies... on n'est pas toujours aimé de qui l'on aime, et je voudrais garder ma Michèle d'une semblable méprise... A toi, peut-être, elle se confiera mieux, essaye... allons, va, ma chérie, je m'en veux de te gâter ta joie... mais toi, tu n'as rien à craindre, et avec quelle heureuse fierté le docteur prendra-t-il cette petite main si gracieusement tendue ! Certes, ton père avait fait pour toi de plus grands projets, mais il n'est pas au monde un homme qu'il estime davantage et il sera, je le crois, très disposé à l'associer à sa grande tâche... Laisse donc aller à la joie ton brave petit cœur, ton vaillant petit cœur et... embrasse-moi encore, ma chérie.

— Mais, pour que mon cœur aille tout à la joie, il me faut savoir que vous êtes heureuses aussi toutes deux ! Et vous me faites peur, car, moi aussi, je trouve Michèle bien étrange.

La femme de chambre venant apporter le petit déjeuner de Mme Harcourt coupa court à l'entretien.

— Alors, reprit gaiement Marie-Ange, prenez des forces, bonne amie, pour nous envoler toutes trois

tantôt chez M. Danrémont... j'ai hâte de savoir, et vous aussi, n'est-ce pas ?

— Certes, ma chérie, il ne faut pas y manquer, et nous partirons de très bonne heure pour ne rencontrer personne chez lui.

Et vers trois heures elles arrivaient chez l'aimable vicillard qui les attendait impatiemment pour leur conter toute la marche de la fructueuse enquête si discrètement et si magistralement menée par M. Varly. Celui-ci s'avouait doublement heureux du résultat, tant pour le respect de la justice que pour l'honneur et la paix rendus aux deux malheureux hommes dont le souvenir l'avait hanté plus d'une fois.

Il avait été assez difficile de retrouver l'employé Duval, celui-ci ayant quitté la France quelques mois après l'affaire du chèque, abandonnant son logis, sa femme et son enfant. Dès les premiers renseignements pris sur lui, cette retraite parut suspecte à M. Varly, qui fit poursuivre plus activement les recherches. Après l'avoir suivi pendant quelques années, on perdait la trace de Duval à Glasgow, où il avait tenu plusieurs mois un petit commerce de librairie. Joueur, viveur et dépensier, il fut obligé de recéder ce fonds avec une perte sérieuse pour solder une partie de ses dettes. Il avait dit, en quittant le quartier, qu'il comptait rayonner dans toute l'Écosse pour le placement de produits pharmaceutiques, et on ne l'avait pas revu à Glasgow.

Puis l'enquête se ralentit et menaçait de s'enliser dans les marais de l'inconnu. Mais l'agent de la Sûreté désigné par M. Varly était particulièrement tenace et intelligent, il rayonna lui-même autour des grandes villes et ne quitta l'Écosse qu'avec la certitude que Duval était revenu en France. Il orienta ses recherches d'une façon nouvelle et, dans les bas-fonds du quartier Montmartre, crut reconnaître Duval dans un triste marchand bouquiniste à moitié rongé par la misère et la tuberculose.

Après quelques jours d'observation, l'agent était absolument persuadé qu'il tenait son homme et, lorsqu'il en fut autorisé par M. Varly, il agit rapidement. Il entra dans la boutique, non cette fois comme les jours précédents pour fouiller en amateur les rayons poussiéreux chargés de vieux livres, et se campa devant le marchand.

— N'auriez-vous pas connu un nommé Muray lorsque vous étiez à la Banque de France ?

— Je n'ai jamais été à la Banque.

— Cherchez... rappelez vos souvenirs... Auriez-vous une raison quelconque pour ne pas avouer que vous y avez été, oh! très peu de temps...

L'homme se troubla un peu.

— Ma foi non... mais, vous savez, j'ai tant roulé depuis!

— Cela n'est pourtant pas vieux... pas même six ans. Vous ne pouvez avoir oublié les noms de vos chefs... Voyons, faites un effort... Ce nom de Muray ne peut vous être inconnu?

— Oui, en effet, je me rappelle... un grand... assez beau garçon?

— C'est tout ce que vous savez de lui?

— Il est parti pour une sale affaire!

— Oui, une sale affaire qu'on croyait éteinte et qui renaît de ses cendres. Et, dites-moi, pourquoi donc sur votre enseigne avoir écrit seulement Alexis et non Alexis Duval?

Cette fois le marchand, de pâle qu'il était, devint livide, et ses yeux parurent sortir de leur orbite.

— Nous mettons tous nos prénoms, vous le voyez bien... c'est plus simple.

— Et plus commode pour se cacher; mais, en attendant, mon bonhomme, vous allez fermer votre boutique et me suivre sans façon... Vous vous expliquerez avec le juge d'instruction et vous lui direz ce que vous avez retenu de l'affaire Muray...

L'homme essaya de se dérober, regarda la porte, mais il vit un agent de police qui se tenait sur le seuil, et il comprit l'inutilité de l'effort qu'il tenterait. D'ailleurs, une violente quinte de toux le secoua qui l'obligea à s'asseoir, épuisé.

— Ah! dit-il, croyez-vous que je ne serais pas mieux d'aller crever à l'hôpital?

Ce fut, en effet, à l'infirmerie du dépôt que M. Varly le fit conduire après l'interrogatoire d'usage, sans avoir pu obtenir un mot d'aveu. Mais le lendemain même, après une nuit rendue pénible par l'oppression et la toux, mais confortable dans un lit au lieu du grabat de son arrière-boutique malsaine et obscure, il demanda de lui-même à voir le juge d'instruction et fit les aveux les plus complets.

C'était bien lui qui avait falsifié les deux chèques, et le brouillon trouvé dans la poche de M. Muray y avait été mis par lui bien avant qu'on l'y trouvât et peu de jours avant son renvoi de la Banque, alors

qu'il se croyait soupçonné, ayant vu entrer dans le bureau un inspecteur inconnu. Il s'était absenté un instant et, passant dans le vestiaire, s'était débarrassé de ce papier compromettant.

— Comment avez-vous pu vivre depuis ? lui dit sévèrement le magistrat, le remords ne vous a donc pas tenaillé ?

— Muray n'a pas été condamné...

— Il n'a pas été condamné, mais quelle vie fut la sienne !

— Croyez-vous que la mienne ait valu grand-chose ?

— Vous étiez le coupable, c'est au bagne que vous devriez être.

— Je n'y aurais peut-être pas plus souffert et vous pouvez m'y envoyer... Pour ce qui me reste à vivre...

Le magistrat le renvoya à l'infirmerie, pensant qu'en effet il n'attendrait pas le procès et serait jugé par Dieu bien avant.

— Encore quelques formalités de procédure, ajouta M. Danrémont, et M. Muray sera avisé. Tout lui sera signifié là-bas de façon discrète, mais réparation publique lui sera donnée à la Banque et remise lui sera faite de la somme déposée.

— Ah ! dit Marie-Ange, nous serons là-bas quand l'heureuse nouvelle lui parviendra, car nous allons passer à Blanzac la semaine de Noël.

— Eh bien, ma chère enfant, dit le vieillard, vous pourrez alors jouir de votre œuvre... car le pauvre monsieur vous devra gros.

— Oh ! pas à moi, dit-elle, à vous d'abord, monsieur, qui avez été si prompt à me secourir !

— Allons, dit M. Danrémont, mettons, si vous voulez, les choses au point : c'est plutôt la brave servante de votre ami qui nous donna, en somme, la clef du mystère... tout était là.

Cette veille de Noël, arrivée du matin avec Mme Harcourt et Michèle, Marie-Ange, un peu fatiguée, fit demander à Annic de lui amener Huguette et, pendant que Michèle occupait l'enfant ainsi qu'il en avait été convenu, elle lui dit :

— Voyez, Annic, ce que vous mettrez demain dans les souliers d'Huguette.

— Oh ! mademoiselle, dit la vieille femme en levant les bras au ciel, mais c'est trop beau ! Mon Dieu, qu'elle va donc être heureuse, la chère petite !

C'est qu'il y avait de tout dans ce choix de jouets vraiment digne d'une petite princesse.

— Ecoutez, Annic, dit la jeune fille comme pour s'excuser, c'est peut-être bien la dernière fois que saint Nicolas descendra au pavillon... Huguette grandit.

— Peut-être bien, mais, là, vrai, mademoiselle l'a trop gâtée tout de même.

Marie-Ange s'approcha et dit à voix plus basse :

— Et je crois, ma bonne Annic, que tous demain matin vous aurez un bon Noël... c'est le facteur qui vous l'apportera.

— Mademoiselle aurait-elle du nouveau ?

— Du bon nouveau, Annic, et grâce à vous.

Et elle lui raconta toute l'histoire.

— Mon père, ajouta-t-elle, verra le docteur ce soir et se réjouit de lui apprendre son bonheur. Annic, vous le voyez, il y a de bons jours en Auvergne ?

— Et de si bonnes gens, Mademoiselle !

— Etes-vous raccommodée avec les Auvergnats, Annic ? Je vois encore vos yeux en fureur, le premier jour, et je vous entends dire : « C'est pas des chrétiennes, c'est sûr. »

Annic rougit jusqu'à la racine des cheveux :

— Est-ce que Mademoiselle en voudrait à une vieille bête comme moi !

— Oh ! ma pauvre Annic, riez-en avec moi... Votre courroux n'était que le trop-plein de votre excellent cœur et vous étiez pardonnée sur l'heure.

— C'est que, voyez-vous, Mademoiselle, ces deux enfants-là... Je les aime tant !

— Et ils vous le rendent... Eh bien, donc, vous pouvez vous réjouir, je vous le répète, car ils auront tous un bon Noël demain. M. Muray, une lettre libératrice, Huguette tous ses joujoux, le docteur... Qui sait, Annic ? lui aussi, peut-être, aura son Noël seulement un peu plus tard...

Michèle ayant de loin annoncé son retour avec Huguette, on cacha les jouets, et Annic ne sut point de quel Noël voulait parler la jeune fille...

De retour au pavillon, Annic attendit l'abien avec impatience, accourut sur le seuil de la porte dès qu'elle entendit le grincement de l'auto sur le sable et aussitôt, à l'expression de son visage transfiguré, elle vit qu'il savait et eut un cri de joie.

— Ah ! mon grand, mon grand !

— Tu sais donc, dit-il en la serrant dans ses bras à l'étouffer, tu sais donc ?

Sa joie avait besoin de s'exprimer, sa nature affectueuse repliée sur elle-même depuis tant d'années se reprenait à cette heure et sa volonté ne la contenait plus.

— Mon père sait-il ?

— Ah ! Dieu non ! c'est bien à toi, mon pauvre enfant, de lui dire tout...

— Viens avec moi... tu as bien droit aussi, toi, à cette minute sacrée.

Mais la délicatesse native de sa compréhension la fit refuser obstinément.

— Va, va tout seul, tu m'appelleras après.

En trois bonds, retrouvant ses jambes de gamin, Fabien fut en haut de l'escalier. M. Muray ouvrit sa porte.

— Mais qu'y a-t-il ? le feu à la maison ?

— Non, mon cher père, la joie dans mon cœur, préparez le vôtre...

— Que veux-tu dire ?

— Que la justice de Dieu a enfin parlé. Mon père, mon pauvre père qui avez tant souffert !

— Achève, j'ai peur de mal comprendre...

— Non... c'est bien vrai, vous êtes libre. Le coupable est arrêté, il a tout avoué, entendez-vous, et l'honneur vous est à jamais rendu.

— Son nom... dis son nom ?

— Duval.

— Ah ! Comment a-t-on su... comment ?

— Par vous.

— Par moi ! Mais je n'ai jamais voulu accuser, il avait lui aussi une femme, un enfant, et je ne savais rien... une antipathie irraisonnée seulement... c'était absurde, et pourtant !

— Dans un moment de colère, vous avez prononcé ce nom... Annic l'a retenu... l'a dit à Mlle de Blanzac... vous devinez le reste.

— Ah ! la chère enfant ! Fabien, est-il bien sûr que les anges ne vivent pas parmi les hommes !

— Je me le demande depuis que je la connais, mon père...

Puis tous deux cessèrent un instant de parler... la même pensée les absorbant, le même souvenir les tenaillant ; enfin, M. Muray dit très doucement :

— Fabien, tu crois comme moi, n'est-ce pas, que ta mère à cette heure sait aussi ?

— Je crois, moi, qu'Elle sait depuis le jour où Dieu l'appela près de lui... Le ciel ne serait pas le ciel si la douleur y entrait.

Le Noël, au pavillon, fut comme l'avait promis Marie-Ange à Annic, tout particulièrement joyeux; Huguette se croyait transportée au paradis des enfants; M. Muray avait reçu la lettre annoncée, la lisait, la relisait, sans se lasser; Fabien jouissait du bonheur des siens avec toute l'ardeur de sa jeunesse reconquise.

Et Annic? Annic n'avait-elle pas trouvé, dans ses sabots, une superbe tabatière d'argent! De ça, pour le coup, elle n'en revenait pas et se creusait la tête pour savoir par quel miracle sa cuisine avait pu recevoir la visite de saint Nicolas. Mais avec l'aide de Fabien, on reconstitua la scène: Firmin était venu la veille, très tard, apporter un mot de M. de Blanzac et, pendant qu'Annic attendait dans la chambre la réponse de Fabien, le brave Firmin, cherchant et découvrant les sabots, avait scrupuleusement accompli les instructions à lui données par sa jeune maîtresse... A la pensée de Firmin garnissant les sabots d'Annic, Fabien éclata de rire.

— Quel chemin parcouru en un an! Souviens-toi, lorsque tu le vis pour la première fois, tu voulus le battre, le pauvre!

— C'est pourtant vrai! Tiens, regarde la jolie tabatière? Mais toi, mon grand, dire que je ne t'ai rien mis dans tes souliers... que tu n'as pas eu ton Noël!

— Oh! moi, dit-il tout joyeux, si, je l'ai depuis hier soir, depuis qu'il m'est permis de rêver et de croire à mon rêve... Si, Annic, réjouis-toi, car Noël chante aussi dans mon cœur.

Annic le regarda avec un petit clignement d'yeux significatif.

— Il y a longtemps que je m'en doute, va...

Mais Huguette du seuil de la porte demanda:

— Dis, Fabien, dis-le, ce que tu as rêvé cette nuit?

Il l'enleva dans ses bras et dit en l'embrassant:

— J'ai rêvé que tu avais une belle robe bleue et que tu quêtas à un mariage dans l'église de Blanzac.

On était maintenant au premier jour de l'année. M. de Blanzac, selon l'usage, avait reçu le matin tous les employés de l'entreprise, l'après-midi étant

réservé aux bûcherons et aux ouvriers. C'était toujours pour lui une journée extrêmement fatigante et il ne se trouvait guère libre que vers six heures pour se consacrer aux siens et avoir un peu, lui aussi, son « jour de l'an ».

Le matin, le docteur était venu avec les ingénieurs présenter ses vœux à M. de Blanzac et devait revenir le soir avec son père et Huguette dîner au château. Ceci était une dérogation aux habitudes du châtelain qui, de tout temps, avait réservé cette soirée à sa famille, et Dorothée, la cuisinière, avait dû faire redemander si elle avait bien compris.

Dans la semaine, Marie-Ange avait été assez souffrante et le docteur était monté trois fois au château pour elle. En réalité, rien de grave; cependant, sur cet organisme frêle, les émotions précédentes et le voyage avaient laissé des traces visibles de fatigue.

Un de ces derniers jours, Marie-Ange avait dit très simplement à Michèle, tout en tremblant de la trouver de son avis :

— Sais-tu... J'ai peur, à présent que Fabien est libre... Si je m'étais trompée? S'il allait ne pas m'aimer!

Michèle avait ri :

— Petite folle!

— Vois-tu, je sens si bien que cela me tuerait...

Michèle eut pitié de ce pauvre petit visage tout éploré, de ces yeux pleins d'inquiétude; elle oublia qu'elle souffrait elle-même de la même douleur et sut chasser bien vite les craintes folles de sa cousine. Elle attira sur son épaule la petite tête câline, la consola, l'embrassa comme lorsqu'elles étaient enfants et que Marie-Ange ne se décidait à prendre telle ou telle chose que si Michèle le lui demandait :

— Non, chérie, tu ne t'es pas trompée... sois toute à ton bonheur... Comment ne t'aimerait-on pas? Comment ne pas être heureux de te consacrer sa vie? Moi, je ne sais ce que je donnerais pour toi...

— Toi, je le sais bien, tu serais capable de tous les héroïsmes et ce n'est pas pour rien qu'en ton sang court celui de cet aïeul qui, pour ne pas manquer à la parole donnée, retourna, nouveau Régulus, se livrer aux bourreaux du roi nègre, sa mission en France ayant échoué sur le propre conseil que sa conscience et son patriotisme en donnèrent au monarque... Et je sais bien aussi que tu m'aimes... Alors, écoute, dis-moi... ne me cache rien... de

cela, j'ai de la peine... Car toi aussi, tu aimes ? dis-moi son nom...

Michèle se redressa, sa bravoure à l'instant proclamée subissait un assaut et reculait devant l'horreur du mensonge. La voix se fit grave, mais trembla cependant malgré sa volonté.

— Ma chérie, dit-elle, si tu m'aimes, ne me demande jamais cela... J'avais fait, oui, c'est vrai, un rêve, mais si absurde vois-tu, que je voudrais le taire à mon ombre.

— Mais tu souffres ?

— Oh ! si peu, n'en parlons pas...

— Alors, dis-moi seulement, Michèle... c'est à Paris cet été... quand tu y restas seule avec ta mère ? à ton retour, tu étais triste...

— Oui, dit vivement Michèle, c'était cet été... ainsi, tu le vois, c'est déjà de l'histoire ancienne, et si tu veux que j'oublie tout à fait, petite sœur chérie, ne m'en parle plus, ne m'en parle jamais.

Elles s'embrassèrent et le pacte fut conclu.

— C'est ce soir même que je vais tout avouer à mon père, bien que j'aie la certitude qu'il sache tout déjà.

Et le soir, en effet, elle eut avec lui l'entretien désiré.

M. de Blanzac était la loyauté même et ne pouvait, de par nature et en aucune façon, se montrer inférieur à lui-même en reniant les principes moraux et sociaux qui l'avaient guidé toute sa vie. Pour lui, travailleur acharné, chrétien convaincu, philanthrope avoué, la seule valeur d'un homme était, non pas dans son nom, son rang, sa fortune, mais en lui-même et selon le bien que, de ses propres moyens, il avait fait dans ce monde racheté par le sang d'un Dieu où chacun de nous doit contribuer à acquitter la dette générale du genre humain.

Il avait toujours rêvé pour sa fille unique un homme que non seulement ses lèvres, mais son cœur aussi pût nommer son fils, un homme qui continuerait sa grande tâche, un homme qui ne vivrait pas comme la plupart des mondains d'aujourd'hui, en oisif, en snob, en sportif, mais bien de cette vie de l'esprit, non étranglée par l'abus des plaisirs. A cette condition seulement, il donnerait joyeusement sa fille, car il savait qu'elle ne saurait être heureuse qu'avec un époux partageant les mêmes aspirations, consentant aux mêmes sacrifices. Ce-

pendant son devoir de père lui commandait de faire à son enfant les objections nécessaires en pareil cas.

— Je ne puis te cacher, mon enfant, dit-il, que j'avais fait pour toi de plus hauts, de plus riches projets que ton nom et ta fortune justifiaient, mais je dois t'avouer aussi que je n'ai pas rencontré dans toute ma vie un homme que j'estime plus que le docteur Muray et dont je pourrais faire mon fils avec plus d'affection. Et puisque tu l'aimes...

— Oh! merci, père chéri, merci, comme je vais être heureuse! pensez donc, ne pas vous quitter, ne rien changer à votre vie ni à la mienne, rester toujours dans mon cher Blanzac!

Le père semblait réfléchir et converser intérieurement, la jeune fille respectait ce silence et attendait, quand enfin, d'une voix émue, mais ferme, il dit :

— Oui, en toute conscience, je crois être dans la voie du bien en consentant à cette union.

Timidement, Marie-Ange demanda :

— Mais alors, père, comment agir? Fabien ne fera jamais le premier pas, vous connaissez sa délicatesse.

— Eh bien! pour une fois, nous retournerons la mode à l'envers et c'est moi qui lui tracerai le chemin à suivre.

— Père, quelles belles étrennes vous me donnez!

Et ce fut avec une joie impatiente qu'elle attendit ce soir du premier janvier. Elle s'occupa, avec Michèle, du décor de la table, cueillit dans la serre toutes les plus belles fleurs et, en passant près de ses colombes, les appela... toutes voltigèrent autour d'elle...

— Mes jolies colombes blanches! nous ne nous quitterons pas... réjouissez-vous aussi... attendez que je vous donne du bon grain que vous aimez... allons... assez... allez, maintenant que vous m'avez souhaité, vous aussi, une bonne année.

Tout l'enchantait et elle avait besoin d'exhaler sa joie.

— Michèle, quelle robe mettre ce soir?

— Ta blanche... tu es si jolie avec! Est-ce que ton père doit ce soir même...?

— Oui, j'ai bien compris que papa ne voudrait pas me laisser espérer plus longtemps et, si je devais renoncer à mon rêve, il vaut mieux le savoir au plus tôt.

— C'est très sage... Mais sois sans crainte, chérie, ton bonheur... tu vas le vivre...

Puis, satisfaites de leur ouvrage, les vases de fleurs généreusement garnis, la grande table toute rougeoyante des flammes de la grosse bûche qui se consumait dans l'antique et monumentale cheminée, la pièce en un mot ayant pris un air de fête, elles coururent s'habiller.

De leurs chambres, elles entendirent l'auto du docteur s'arrêter dans la cour et elles purent constater combien le jeune homme avait changé depuis qu'il était enfin libéré de l'horrible passé. Tout en lui, l'expression heureuse du regard, le sourire qui montait maintenant sans contrainte, l'ensemble tout joyeux de sa personne faisaient de lui un autre homme. Son cœur aussi voulait sa revanche et le rêve d'amour étouffé depuis des mois prenait son libre essor pour l'emmener à des hauteurs prodigieuses et lui promettre des joies paradisiaques.

À peine descendue de voiture, Huguette, en habituée de la maison, s'élança dans l'escalier pour monter au petit salon de ces dames.

M. Muray et son fils furent aussitôt introduits près de M. de Blanzac. Après l'échange des souhaits, l'entretien continua très cordial et M. Muray, pour la seconde fois reçu au château, en appréciait le charme et la douceur.

Mais M. de Blanzac n'était pas homme à parler par sous-entendus et beaucoup de procédés mondains considérés faussement comme les principes de savoir-vivre avaient sa réprobation. Aussi allait-il toujours droit au but avec la simplicité qu'il désirait rencontrer chez les autres. C'est ainsi qu'il aborda la question particulièrement délicate qu'il avait résolu de poser le soir même.

— Docteur, dit-il, vous me connaissez assez maintenant pour savoir qu'on peut avec moi répondre en toute franchise et moi je vous connais assez aussi pour comprendre que si l'on ne va pas au-devant de vous, votre extrême délicatesse vous empêchera de parler.

Fabien le regarda étonné et dit :

— Je ne comprends pas...

Monsieur votre père a déjà compris... n'est-ce pas, cher monsieur ?

— C'est-à-dire, avoua M. Muray, que je n'ose pas croire...

Alors, M. de Blanzac s'approcha de Fabien et d'un geste amical lui frappa l'épaule :

— Eh bien, alors, grand enfant, puisqu'il faut à contre-usage faire le premier pas, je vous dirai que vous avez été distingué, plus, que vous êtes aimé et que vous pouvez dès maintenant faire votre demande.

Un flot de pourpre envahit le visage du docteur, ses yeux brillèrent d'un si heureux éclat que M. de Blanzac dit en riant :

— Allons, c'était bien partagé, et j'en remercie Dieu... car la chère enfant, en m'avouant ses sentiments, me disait en baissant sa petite tête comme si elle prévoyait le coup de la mort : « Père, je sens que j'en mourrais s'il ne m'aimait pas... »

Les yeux du docteur s'agrandirent démesurément et se portèrent successivement sur M. de Blanzac et sur son père... Tous deux le regardaient avec une expression de joie et M. Muray semblait transfiguré.

Fabien ne répondait pas, son visage était devenu pâle et rigide, pendant qu'en lui-même se livrait le plus terrible des combats, celui de l'amour contre la reconnaissance.

Une phrase de son père en un jour grave montait de son cœur à son cerveau. « N'oublie jamais et... paye largement. »

En un éclair de la pensée, il vit Marie-Ange heureuse ou sans vie du mot qu'il allait prononcer... Alors, par un effort de volonté surhumain, il put dire :

— Je ne m'attendais pas, je... je suis écrasé de l'honneur qui m'est fait.

— Vous le méritez, dit M. de Blanzac. Je donne ma fille, ma fille chérie, tout ce que j'ai de plus précieux, à l'homme que j'estime le plus au monde... Votre bonheur, vous l'avez bien gagné et je suis heureux de vous appeler mon fils...

— Merci, dit gravement Fabien.

— Ah! ajouta M. de Blanzac, voilà, monsieur Muray, des étrennes auxquelles nous n'avions pas songé!... à vous une fille, à moi un fils. Dieu dispose.

Pendant un moment encore, ils s'entretenirent du projet et M. de Blanzac exposait au docteur les nouvelles dispositions qu'ils prendraient alors tous deux dans la suite. M. Muray rayonnait intérieurement du bonheur inespéré pour ce fils qu'il regardait avec fierté.

Fabien écoutait et répondait comme s'il s'agissait d'un autre et non de lui-même, faisant pourtant tous

ses efforts pour se substituer à son rêve déçu. Cependant une pensée dominante et cuisante le lancinait tout en parlant : « Elle ne m'aimait pas... Michèle ne m'aimait pas. »

Et la voix de sa conscience reprenait : « Mais réjouis-t'en donc puisque tu te dois à une autre... à une autre qui t'aime, celle-là... qui a sauvé ton père de la folie, qui l'a rendu à Dieu et à l'honneur... allons, Fabien Muray, reprends-toi, la vie, vois-tu, n'est faite que de sacrifices, incline-toi encore. »

Comme sept heures sonnaient, M. de Blanzac se leva et les trois hommes passèrent au salon où les attendaient ces dames. Toutes trois furent frappées de la pâleur du docteur, de ses yeux caves, de l'expression grave de son visage, si souriant et si gai pourtant à son arrivée, mais son émotion fut expliquée après que M. de Blanzac eut dit :

— Ma bonne cousine, aidez-moi, et remplacez encore une fois celle qui manque tant aujourd'hui...

Mme Harcourt, comprenant aussitôt, poussa légèrement Marie-Ange vers le docteur qui s'avançait lui-même et M. de Blanzac, très ému, dit simplement :

— Donnez-vous, mes enfants, le baiser des fiançailles et que le Seigneur et vos deux mères vous bénissent !

Marie-Ange, toute gracieuse, inclina la tête et sur le front si pur Fabien mit le plus chaste des baisers.

Mme Harcourt serra chaleureusement les mains du docteur pendant que l'heureuse fiancée embrassait son père et M. Muray.

Huguette, près de Michèle, regardait sans trop comprendre quand Marie-Ange vint vers elles les bras tendus.

— Mes deux petites sœurs ! dit-elle.

Et après cette étreinte touchante, Fabien se retrouva devant Michèle qui elle aussi devait le féliciter... Elle s'en acquitta de façon très simple, très naturelle, il répondit de même, mais ce furent deux mains glacées qui se serrèrent.

Après le dîner, lorsque les domestiques eurent terminé le service, M. de Blanzac exprima le désir de n'annoncer officiellement les fiançailles que plus tard, c'est-à-dire après le retour définitif de ces dames Harcourt qui repartaient pour Paris à la fin de la semaine. Il serait plus aisé de recevoir à cette époque et jusque-là on garderait le secret.

— Et, ajouta M. de Blanzac, il faudra, mon enfant, faire connaître à ton fiancé les traditions de notre famille... il y en a d'assez bizarres; ainsi, docteur, on dit chez nous : anneau d'argent et robe de laine. C'est-à-dire que la bague de fiançailles n'est qu'un simple anneau d'argent ne devant sa valeur qu'à son symbole. Quant à la robe de laine de la mariée, toutes les dames de Blanzac y ont été fidèles jusqu'ici.

— Et je n'y dérogerai pas, père... d'ailleurs nous lirons le « livre de raison » avec le docteur...

Elle avait dit cela si gentiment que Fabien s'en voulait d'être à ce point au dehors de lui-même; il se pencha un peu vers elle et lui dit très doucement :

— Docteur?... n'est-ce pas Fabien qu'il faudrait dire maintenant ?

Ses yeux brillèrent de joie et elle reprit en souriant :

— Avec Fabien...

Plusieurs fois pendant la soirée, le regard de Fabien s'arrêta sur Michèle, mais elle était tout comme à son ordinaire et il songeait : « Fou que j'étais ! comment ai-je pu me tromper à ce point ? »

Mais le fer rouge continuait cependant à torturer son cœur.

De retour au pavillon, M. Muray dit à son fils :

— Mon enfant, mon cher enfant ! Comme nous devons remercier Dieu ! Ce mariage est la revanche sur ton triste passé... Puisse ta pauvre mère te voir en ce jour... Tu es bien heureux, n'est-ce pas ? Ah ! la chère enfant, qu'elle soit bénie !

Fabien allait-il mettre à nu devant cet heureux père la plaie atroce de son âme et révéler que le cœur du fiancé de Mlle de Blanzac était plein des ruines d'un rêve écroulé ? Non, sa peine immense, il la garderait au plus profond de lui-même et jamais âme qui vive ne soupçonnerait qu'en épousant cette idéale jeune fille il servait la reconnaissance et non l'amour. Et à son père qui renouvelait sa question, il répondit :

— Mais oui, je suis heureux. Comment ne le serais-je pas !

Il apprit à Annic ce qui venait de se passer.

— Ah ! je savais bien qu'elle t'aimait, la chère créature ! Mon pauvre grand, vas-tu être heureux !

A elle aussi, il confirma sa joie, mais une fois bien seul dans sa chambre, pouvant enfin ôter le

masque du bonheur, il laissa sa douleur éclater. Au mur était accrochée l'aquarelle de Michèle, Le Chêne Rond, et il se souvenait de ce qu'elle avait dit alors de façon assez mystérieuse : « C'est seulement en s'immolant qu'on peut atteindre les cimes. »

« Mon Dieu! pensa-t-il tout à coup, si elle aussi se sacrifiait à son amie? si... si je ne m'étais pas trompé? »

Mais il la revoyait si calme et si simple tout à l'heure, avec son désir nettement exprimé de repartir pour Paris que le doute ne subsista pas en lui...

« Non, non, conclut-il, c'est fou... c'est fou. Adieu, Michèle. »

Mais à bout de forces, ne contenant plus les battements de son cœur en détresse, il sanglota toutes les larmes qui l'étouffaient.

Depuis un mois, Marie-Ange était l'heureuse fiancée de Fabien et celui-ci avait rempli son rôle avec toute la délicatesse qui était en lui. Si parfois il paraissait un peu las, un peu absorbé, Marie-Ange n'en accusait que la fatigue d'une journée chargée. Cependant plusieurs fois elle s'était inquiétée de son regard triste, de son visage pâli, de ses traits tirés et de ce que bien qu'à côté d'elle et lui parlant, elle le sentit pour ainsi dire absent. Elle le lui dit un jour :

— Il faut me pardonner, avait-il répondu, et n'y voir que des retours involontaires sur un passé lourd de peines... Savez-vous que parfois j'ai de sérieux scrupules en pensant que vous n'aurez qu'un assez triste époux.

Elle eut pour toute réponse un de ces sourires d'ange qui auréolaient son visage d'une sorte de rayon céleste :

— Alors, je dirai comme la pigeonne de la fable : plus il aura souffert, plus je devrai l'aimer.

Oh! oui, Fabien souffrait et plus qu'elle n'eût jamais pu le penser, car au brisement de son cœur s'ajoutait l'honnête remords de ne pouvoir oublier pour se donner tout entier à cette délicieuse créature qu'il aimait tant, mais d'une façon si différente!

Il se souvenait du premier jour où il les avait vues toutes deux dans la simplicité de leurs costumes montagnards, et il sentait encore l'impression étrange qu'avait produite sur lui la beauté de Michèle. Puis un sentiment plus fort s'était peu à

peu incrusté en lui de façon tyrannique, l'avait saisi, empoigné, enaillé. Cette belle fille, pleine de jeunesse et de santé, avait séduit son cœur morose, sevré de joies, et ensoleillé sa vie sombre.

Pour Marie-Ange il avait tout de suite ressenti et professé la plus sainte des amitiés, doublée par la suite d'une infinie reconnaissance, mais il l'aimait à genoux comme on aime les saints et elle lui était pour cela même inaccessible.

Un matin, une nouvelle foudroyante arriva de Paris par un télégramme: « Mère décédée subitement. Michèle. »

Marie-Ange, grippée et à la chambre depuis quelques jours, voulut partir aussitôt, mais Fabien s'y opposa formellement et M. de Blanzac partit seul pour rendre les derniers et suprêmes devoirs à l'admirable femme qui l'avait si noblement aidé; si discrètement conseillé et qu'il regrettait sincèrement.

La douleur de Marie-Ange pleurant cette seconde mère faisait mal à Fabien, car le frêle organisme de la jeune fille ne voulait pas de larmes.

— Chère bonne amie, répétait-elle, bonne mère que je ne reverrai pas! Et ma pauvre Michèle, seule là-bas!

Fabien essayait de la consoler, mais il savait ce qu'il en coûte de perdre un être chéri, et en Mme Harcourt Marie-Ange perdait vraiment une mère.

M. de Blanzac revint quelques jours plus tard, rapportant que Michèle avait été superbe de courage et d'endurance. La malheureuse enfant était seule avec sa mère quand celle-ci eut un cri et porta la main à son cœur; la jeune fille se précipita vers elle, la soutint et lui passa entre les dents une cuillerée du cordial prescrit jadis par Fabien, mais tout fut inutile. La main de la mourante fit un suprême effort pour se porter de son cœur sur la tête de sa fille en un geste d'adieu et de bénédiction, et ce fut tout.

— Ces morts sont horribles, dit Fabien, et je plains sincèrement Mlle Harcourt.

— Vous n'êtes pas surpris de cette fin brusque, n'est-ce pas, docteur? dit M. de Blanzac, vous nous l'aviez fait entendre à peu près dès votre première visite.

— Nullement surpris... je l'étais seulement de voir son cœur se maintenir aussi longtemps.

— Quand Michèle revient-elle ? demanda Marie-Ange.

— Je voulais la ramener, mais elle a vraiment beaucoup à faire, et sa cousine Mary, étant en France pour quelque temps, s'installe avec elle jusqu'à ce que, les affaires terminées, elle puisse reprendre le chemin de Blanzac, ce qui ne saurait tarder beaucoup.

Marie-Ange attendait avec impatience le retour de Michèle ; elle lui écrivait chaque jour, voulant lui prodiguer le seul réconfort à sa portée, puisqu'on lui défendait de voyager par une température aussi rigoureuse, et elle la pressait de revenir. Mais dans chacune des réponses de Michèle, on y lisait des réticences et le recul volontaire du retour. Marie-Ange finit par s'en désoler et s'en ouvrit à son fiancé.

— Michèle nous cache quelque chose. Quoi ? je n'en sais rien, mais elle ne peut nous avoir oubliés ainsi... Je vais lui écrire encore et lui poser la question très nette...

Fabien détourna un peu la tête, il avait peur de se trahir.

— Voyons, Fabien, avouez que l'attitude de Michèle est au moins singulière ?

— Vous la connaissez mieux que moi, dit-il. En tout cas, il y a des douleurs qui cherchent la solitude.

— Non... ici, c'était son chez elle, elle ne se plaisait nulle part ailleurs et, sans sa mère surtout, sa place est ici.

Alors tous les doutes qui subsistaient en Fabien reprirent consistance et vingt, trente, quarante fois par jour il se répétait : « Si c'était vrai ? mais non, elle reste là-bas parce que *l'autre* y demeure... » Mais il en était plus soucieux malgré tous ses efforts pour vaincre cet état d'esprit et Marie-Ange constatait qu'il changeait indéniablement, que ses traits avaient repris l'expression triste des anciens jours. Elle n'avait plus Mme Harcourt et ses sages conseils, plus Michèle à qui se confier, et elle n'aurait pas voulu tourmenter son père pour des craintes peut-être chimériques. Alors elle aussi se posait des questions torturantes : « M'aimait-il vraiment ou plutôt, m'aimait-il assez ? » N'avait-elle pas agi avec lui comme fait un enfant gâté pour le jouet qu'il convoite ? Lui avait-on seulement laissé réflexion ?

s'était-on occupé de savoir si son cœur était libre ? Il n'était à Blanzac que depuis un an, n'avait-il donc pu avoir ébauché un autre rêve et n'avait-il accepté ses fiançailles avec elle que moralement forcé par cette reconnaissance dont il lui avait parlé un jour ? M. de Blanzac, dans l'aveuglement de son amour paternel, n'avait-il pas été trop vite ? Accorder sa fille était pour lui le summum de l'estime et de l'affection et il n'aurait pas songé qu'on pût hésiter ou ne pas en être parfaitement heureux. Mais pourtant si, pour s'acquitter, Fabien devait souffrir et faire souffrir, oh ! cela, jamais, jamais, Marie-Ange n'y consentirait et elle résolut d'aller bravement de l'avant pour avoir avec Fabien une loyale explication.

Ce fut dans les premiers jours de mars, par un bel après-midi, alors que le soleil de printemps vous invitait à oublier les misères de l'hiver, que Marie-Ange posa à son fiancé la question fatale :

— Fabien, j'ai à vous parler...

Il la regarda, surpris de ce ton grave qui ne lui était pas habituel.

— Que se passe-t-il donc ?

— Oh ! rien peut-être... du moins je veux le croire... cependant, quoi qu'il doive en résulter, il vaut mieux savoir...

Il se leva, anxieux :

— Marie-Ange, parlez... vous m'effrayez.

Alors, doucement, mais avec fermeté, elle dit :

— Fabien, ce que je vais vous demander, je ne puis l'oser qu'avec vous parce que je sais que vous êtes incapable d'un mensonge, même charitable, même salulaire, et c'est à votre honneur que je m'adresse. Ce que vous me direz je le croirai... Fabien, m'aimiez-vous lorsque mon père nous fiança ? n'est-il pas une autre jeune fille qu'en votre cœur vous aviez faite vôtre... Fabien, n'aviez-vous pas fait un autre rêve ?

Elle attendait la réponse... leva les yeux et vit Fabien très pâle, le visage angoissé :

— Marie-Ange, je ne vous ferai pas l'injure d'un mensonge... mais pourquoi avez-vous parlé ainsi... Ne vous semble-t-il pas que je puisse faire votre bonheur ?

— Mon bonheur, oui, dit-elle, mais peut-être aux dépens du vôtre, cela jamais ! Fabien, vous n'étiez plus libre... ?

— Libre ? J'étais libre, ie vous le jure, aucun

engagement ne me liait à personne, seulement...

— Seulement ? Parlez, ne craignez pas de parler, rien ne m'est plus cruel que le doute.

— Seulement, j'avais, il est bien vrai, ébauché un rêve...

— Et pour moi, vous l'avez brisé, vous avez rompu...

— Je n'ai pas eu besoin de rompre... Chère Marie-Ange, ne vous torturez pas inutilement, je me suis donné loyalement à vous... négligez donc un passé sans importance!

— Oh! sans importance? mais elle...?

— Elle? oh! elle! Mon sentiment n'était pas partagé... ainsi vous le voyez...

— Mais, vous souffrez, l'abien, je le vois, je le sens.

— Eh bien, ne pouvez-vous me faire un peu de crédit et pardonner si parfois mon esprit vagabonde encore dans ce dédale douloureux que fut jusqu'alors mon existence? Faites-moi l'honneur de bien croire qu'en recevant le don précieux de votre main je me suis donné sans réserve...

— Fabien, c'est un trop grand sacrifice et je ne puis vous voir souffrir...

Et il vit le pauvre visage si défait, le regard si profondément triste qu'il ne se sentit que pitié et tendresse pour cet être si faible qui pleurait pour lui.

— Marie-Ange, chère Marie-Ange, pardonnez-moi de vous avoir causé ce chagrin et n'y pensez plus... Croyez bien que si j'avais été engagé ailleurs, rien, pas même la reconnaissance infinie que je vous dois, n'eût pu me faire manquer à la parole donnée, mais, je vous le répète, aucune promesse ne me liait, non, rien... rien qu'un rêve fou et absurde dont je rirai demain... laissez-moi un peu de temps encore pour l'oublier tout à fait et faites confiance à ma loyauté. Promettez-moi que le jour où je vous dirai: c'est fini, vous me croirez.

Sans le regarder, elle murmura :

— Ce serait si bon de vous croire!

— Et il faudra me croire... Et puisque vous voulez toute la vérité, eh bien! je dois vous dire, vous assurer, que je vous aimais du plus profond du cœur. J'avais pour vous la plus vive tendresse, mais je n'aurais jamais osé espérer rien de vous. Je vous aimais comme une sœur chérie, j'aurais donné pour vous ma vie même, cela je vous le jure...

— Je vous crois, dit Marie-Ange, mais je demandais moins et cependant... beaucoup plus!

— Vous aurez tout de moi... Ne laisse-t-on pas à un malade le temps de se guérir? C'est tout ce que mon pauvre cœur demande: un peu de temps.

Marie-Ange se taisait, semblant réfléchir. Allait-elle l'abandonner à son chagrin? N'avait-il pas assez souffert déjà? Et elle dit enfin:

— Oui, j'ai confiance en vous, vous êtes sincère, mais il me semble que je dois vous rendre votre parole.

Il s'emporta.

— Et moi, je ne veux pas la reprendre. Vous avez fait appel tout à l'heure à mon honneur, ne me faites pas regretter la droiture avec laquelle je vous ai répondu. Vous êtes ma fiancée, vous serez ma femme.

Elle ferma les yeux, renversa un peu la tête en arrière, un sourire heureux entr'ouvrant ses lèvres.

— Me croyez-vous, Marie-Ange? Me pardonnez-vous?

Et il baisait la petite main froide qu'il avait saisie.

— Oui, je vous crois, oui, je vous pardonne, mais je me découvre à moi un devoir et je veux m'y tenir... Fabien, convenons ensemble, voulez-vous? Puisque nos fiançailles ne doivent pas être annoncées avant trois mois de deuil, jusque-là je veux vous considérer comme libre vis-à-vis de moi; mais ce qui vient d'être dit entre nous doit rester ignoré de tous, de mon père surtout. Nous restons fiancés, mais rappelez-vous bien que vous êtes libre.

Elle lui tendit la main en un geste de pacte loyal et conscient, et ils se quittèrent attristés mais s'estimant plus encore l'un l'autre.

Pas plus M. de Blanzac que M. Muray ne soupçonnaient le drame qui se jouait dans le cœur de ces « fiancés du Bon Dieu », comme les appelait Annic.

Fabien semblait soulagé d'un grand poids après cette franche explication, il paraissait plus gai et Marie-Ange reprenait confiance. Selon sa promesse, elle n'avait pas reparlé à Fabien de ce douloureux malentendu.

Une autre qu'elle aurait pu par Huguette ou Annic savoir quelque chose, surprendre le secret du jeune homme et connaître le nom de celle dont

le souvenir demeurait encore dans le cœur de son fiancé, mais Marie-Ange était au-dessus de cette faiblesse qu'elle jugeait indigne d'une de Blanzac. Elle entendait respecter ce pénible secret et accordait confiance à Fabien en laissant faire le temps. Mais combien elle désirait le retour de Michèle, de cette sœur chérie qu'il aurait fait si bon embrasser en ce moment de troublante incertitude!

Presque chaque jour, l'abien montait au château et, par un effort sur lui-même, laissait à la porte la mélancolique lassitude qui serait désormais son lot, il le sentait. Marie-Ange lui chantait tout ce qu'il demandait, il se grisait de musique et les soirées passaient douces et calmes sous le regard heureux de M. de Blanzac.

— Il oubliera, pensait-elle, il oublie déjà et je le sens plus près de moi... Non, je ne lui en veux pas, mais je le plains, car il a souffert tout ce que je souffre... Comment a-t-elle pu le méconnaître... l'autre? l'autre qu'il aimait, lui! Où vit-elle? Sous quels cieux respire-t-elle? Est-ce une amie d'enfance ou une rencontre de hasard?

Mais chose étrange, pas un instant, la pensée que ce pût être Michèle n'effleura son esprit et elle se persuadait tous les jours qu'en arrivant à Blanzac l'abien aimait déjà.

Lui, de son côté, redoutait à chacune de ses visites, soit de se troubler lui-même, soit d'apprendre que Marie-Ange avait tout compris. Il s'en voulait tant de ne pouvoir chasser de son cœur le souvenir enchanteur et décevant! Alors qu'il s'appliquait à ne penser qu'à sa pâle et douce petite fiancée, devant lui se dressait la vision de Michèle dans tout l'épanouissement de sa radieuse beauté. Elle le suivait partout, il la voyait partout et revivait à tous moments la minute où pour la première fois il l'avait vue dans son rustique costume. Dès ce jour, il l'avait aimée sans s'en rendre compte d'abord, puis se l'avouant et luttant contre le charme, ne se reconnaissant pas le droit d'offrir un nom taré. Et c'était au moment même où, libéré de la torture du passé, il pouvait enfin ouvrir son cœur que la destinée implacable lui avait crié : halte-là! Pourtant, il le savait, son sort était envié, et effectivement enviable aux yeux du monde: être choisi par cette jeune fille, bonne, noble, riche et jolie, devenir le fils de cet homme d'élite, était pour lui,

pauvre et obscur médecin de campagne, une montée qui de prime abord paraissait tenir du monde des rêves et il se reprochait de ne pas en remercier la Providence.

— Mon Dieu ! disait-il, avec toute sa conscience, effacez de mon cœur cette image enchanteresse, ne permettez pas qu'aimé de cet ange je ne puisse aussi l'aimer et l'aimer comme vous voulez que l'époux aime l'épouse. Donnez-moi par pitié la victoire sur moi-même, envoyez-moi l'oubli.

Et il s'absorbait dans le travail et l'étude, s'y fatiguant même pour forcer le sommeil à venir plus vite.

Un jour Marie-Ange lui parla des mystérieuses paroles de Michèle : « J'avais fait un rêve fou... plus tard, je te dirai. »

— Ne croyez-vous pas, dit-il de l'air le plus indifférent qu'il put prendre, que Mlle Harcourt ait porté son choix sur M. de Talnat ?

— Jacques de Talnat ! oh ! Fabien, laissez-moi rire. Comme vous connaissez mal Michèle ! Jacques est un charmant garçon bien fait pour le plaisir, mais Michèle sait trop que la vie n'est pas faite que de cela et comme nous le répétait sa bonne mère : il faut aimer non pas celui avec qui l'on aimerait rire, mais bien celui près duquel on pourrait pleurer. Non, non, Michèle est bien au-dessus de Jacques de Talnat.

Comme Huguette entra en coup de vent pour justement annoncer Mme de Talnat, l'entretien prit fin au grand soulagement de Fabien. « Décidément, pensait-il, Michèle est une énigme... » Et le même doute obsédant revenait plus que jamais : « Mon Dieu ! si elle souffrait et... par moi ! »

Enfin, un matin arriva une lettre de Michèle, une longue lettre que Marie-Ange lut et relut en pleurant :

« Petite sœur aimée,

« Tes deux dernières lettres me sont bien parvenues et comme toujours m'ont profondément touchée. Si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est que j'hésitais à te faire connaître un projet devenu maintenant une décision ; je sais que je vais te faire de la peine et que tu vas me gronder.

« Tu connais pour l'avoir vue deux fois ma cousine Mary — l'Américaine, comme nous l'appelions

— et tu sais qu'elle affectionnait tout particulièrement ma chère maman. Son séjour en France touche à sa fin et elle a songé à m'emmener avec elle, sa solitude lui pesant cruellement depuis la mort de son père, malgré sa vie mondaine pourtant bien chargée ! Elle m'a fait des récits enthousiastes qui m'ont donné le goût des voyages. J'ai beaucoup réfléchi et je crois agir sagement en la suivant, sinon pour toujours, du moins pour quelques années, d'autant plus que cela me crée une situation, en somme assez indépendante, que mon état de fortune doit considérer.

« Chérie, ne me gronde pas, mais comprends que cela est bon pour moi, et ne m'enlève pas le courage dont j'ai besoin pour me séparer de toi ! Oh ! crois-le bien, chère petite sœur, si tu n'avais pas été fiancée, jamais je n'aurais songé à te quitter, mais tu sais ce que disait ma chère maman : pas de tiers dans un jeune ménage. Or, je serais ce tiers dans ton nouveau nid et je ne pourrais qu'y nuire peut-être. Non pas que je ne m'y serais pas effacée comme je l'aurais dû, mais bien parce que ton cœur que je connais trop ne m'aurait pas permis de le faire. Pardonne-moi cette fugue, ne la traite pas de désertion puisque je te laisse heureuse, oh ! ma chérie, ma chérie ! ce qui me navre c'est de ne pas t'embrasser sous ton voile de mariée ! Comme je prierai pour toi ce jour-là, comme mon cœur sera près du tien ! Car, petite sœur aimée, tu ne sais pas combien je t'aime, non, cela tu ne le sauras jamais. Et je vous dois tant à toi et à ton bon père ! Que mon départ ne vous fasse surtout pas prononcer le mot horrible d'ingratitude, car la reconnaissance que j'ai pour vous est écrite en mon âme en lettres de feu. Par pitié, ne jugez pas et n'essayez pas de comprendre la pauvre Michèle... plus tard je reviendrai avant d'avoir des cheveux blancs, quoiqu'ils arrivent vite parfois...

« Chérie, je ne veux pas retourner à Blanzac, j'aurais trop de peine à le quitter et puisque tu dois venir à Paris la semaine prochaine avec ton père, je vous ferai là mes adieux et je m'embarquerai pour le grand New-York... Tu diras à Huguette que je lui enverrai de là-bas de jolies images pour son album. D'ailleurs, puisque je vais avoir le grand bonheur de passer quelques jours avec toi, j'aurai le temps de te charger de mes commissions pour tous ceux que j'aimais à Blanzac.

« Ecris-moi bien vite que tu me pardonnes, que tu m'aimes comme avant. Pour toi, ni le temps ni l'espace n'effaceront ma tendresse et, de loin comme de près, je suis et resterai ta chose.

« Les mots sont bien pauvres parfois pour exprimer nos sentiments, c'est ce qui m'arrive aujourd'hui pour te dire à quel point mon cœur est plein de toi, petite sœur chérie ! Puisse Dieu te faire heureuse — toi et les tiens — comme le lui demandera tous les jours de sa vie, ta fidèle

« MICHÈLE. »

Marie-Ange restait atterrée, M. de Blanzac la consola :

— Cette enfant a certainement un gros chagrin, la mort de sa mère l'a bouleversée, désemparée. Sa cousine, au moral si indépendant bien américain, a fait, j'en suis certain, pression sur elle, lui a fait entendre qu'ici elle ne serait jamais qu'en tutelle, n'ayant pas les moyens nécessaires pour vivre de notre vie sans être en retour et la pauvre enfant, devant cette évidence, a cabré sa fierté... Je crois être dans le vrai et tout cela ne peut être qu'un enfantillage, seulement elle a compté sans moi, et je lui rappellerai que sa mère et moi nous étions, en cas de malheur, confié nos enfants. Je sais qu'elle est majeure et libre évidemment, mais tu vas lui écrire qu'elle ne l'est pas de partir sans au moins revenir à Blanzac, ne serait-ce qu'un jour, que cela, ni toi, ni moi ne le lui pardonnerions. Une fois ici nous la mettrons facilement à la raison.

Dès que Fabien arriva et vit sa fiancée, il s'aperçut qu'elle avait pleuré.

— Marie-Ange ! lui dit-il seulement sur un ton d'affectueux reproche.

— Si vous saviez, dit-elle oppressée, si vous saviez ! Michèle nous quitte pour toujours... pour toujours. Lisez.

Il reçut le coup en pleine face. Il prit la lettre qu'elle lui tendait et la lut à peu près, car les lignes dansaient sous ses yeux troublés. Lorsqu'il la lui rendit, il était horriblement pâle et l'expression douloureuse de son visage la frappa. Il n'osait parler de peur d'être trahi par sa voix, mais le silence devenait aussi dangereux.

Marie-Ange dit enfin :

— Mais quel mystère est donc en elle ! Père dit

que sa cousine est la seule responsable de cette folle erreur. En tout cas, il veut que Michèle revienne ici, ne serait-ce qu'une journée... elle le doit à notre affection. Ne trouvez-vous pas cela bien étrange ? ne pensez-vous pas que ce départ est une folie ?

Déjà ressaisi, il dit froidement :

— N'est-elle pas à l'âge où l'on en fait ?

— Pas elle, elle était la raison même... je vous le dis, c'est insensé.

— Puisqu'elle demande à votre amitié de ne pas chercher à comprendre, ne pouvez-vous lui faire ce crédit ?

— Alors, vous l'approuvez ? vous comprenez ?

— Je n'approuve ni ne comprends... je ne sais rien. Je crois seulement que pour écrire semblable lettre, sa décision doit être irrévocable et, sans doute, nécessaire.

— Alors, selon vous, on ne doit pas chercher à la retenir ? il faut la laisser partir... la perdre à jamais ?

Il sentit son cœur se broyer pendant qu'il prononçait les paroles qui consumaient en lui le sacrifice.

— Oui, il faut la laisser partir... n'a-t-elle pas droit à sa liberté ?

Marie-Ange fut un instant sans répondre, les yeux perdus dans l'au-delà de ses pensées, puis dit enfin :

— Peut-être avez-vous raison... Mais, quand bien même, non, non, non, je ne puis croire qu'elle nous quitterait ainsi, oh ! ce serait trop affreux, c'est une trahison...

Fabien respectait cette douleur cuisante où se mêlait tant d'amertume et restait muet devant ces larmes qu'il se reprochait à lui-même, car depuis un instant le voile du doute était tombé pour lui.

Il comprit qu'il était de trop, près d'elle, en ce moment, qu'elle avait besoin d'être seule pour vider tout à son aise son pauvre cœur blessé, et, lui ayant baisé la main, il s'éloignait discrètement, quand elle le rappela :

— Fabien, envoyez-moi Huguette de bonne heure demain... elle seule, je crois, est bien à moi...

Il ne releva pas l'allusion et fit seulement un signe de la tête avant de passer la porte.

En fin de journée, Marie-Ange, ainsi qu'elle en avait coutume, se rendit à l'église pour y faire sa

demi-heure d'adoration dont elle profitait pour soigner l'autel, y rafraichir les fleurs que fournissaient les serres de Blanzac, s'assurer que l'huile de la lampe du sanctuaire suffirait pour la nuit. Il y avait déjà quelques instants qu'elle priait derrière la grille du chœur éclairé seulement par la veilleuse, quand elle perçut une sorte de soupir, quelque chose comme un sanglot aussitôt réprimé. Cela venait de la chapelle de la Vierge, à l'abri de toute lumière, de tous regards. Elle pensa à quelque mère inquiète, elle les connaissait à peu près toutes, et voulut aller prier avec elle. Mais en avançant elle distingua dans la pénombre, non la silhouette d'une femme, mais bien celle de Fabien Muray ! Il était agenouillé, la tête dans ses mains, si totalement absorbé dans son oraison qu'il n'entendit rien et ne releva même pas la tête. Et sa pauvre petite fiancée restait là, debout, glacée sur place, torturée à la vue de cette douleur qu'elle ne comprenait pas. Elle n'alla pas plus loin ; revint s'agenouiller, ne bougeant pas, osant à peine respirer dans la crainte que Fabien ne la surprit là, témoin involontaire de ses larmes et de son mystérieux chagrin. Peu après, elle entendit qu'il se relevait, des pas résonnèrent sur les dalles, et la grande porte se referma sur lui.

Elle ne pleurait pas, ne priait pas non plus, elle se tenait là, immobile, n'essayant plus de s'interroger ni de comprendre, mais se disant seulement que tout était fini... fini. Fabien souffrait trop pour qu'il pût jamais guérir de sa peine comme il le lui avait assuré, se trompant lui-même, et sa dignité à elle lui faisait l'impérieux devoir de rompre malgré lui. Longtemps ses pensées errèrent, se reprenant tour à tour à l'espoir, puis s'enlisant de nouveau dans les profondeurs du mystère et du renoncement, et de ses lèvres tremblantes montait ce mot si humain en face de la douleur, ce grand mot du : pourquoi ? D'un geste machinal pour essayer d'arrêter la course folle de son esprit, elle ouvrit un livre d'heures oublié là sur le prie-Dieu qu'elle occupait et, au hasard d'une page, ses yeux tombèrent sur ce passage : « Souvent, Dieu ne nous fait goûter à certaines joies de la terre que pour nous donner plus de mérites à les lui sacrifier et pour que nous lui en fassions un don plus conscient. » Elle comprit que c'était Dieu même qui lui parlait...

Sept heures sonnaient à l'horloge du clocher, on

allait l'attendre au château, elle quitta l'église en hâte et accéléra le pas. Mais c'était une autre Marie-Ange, lui semblait-il, qui remontait chez elle; l'autre, la Marie-Ange de la veille, était restée aux pieds de Jésus crucifié et, en la nouvelle, une seule pensée dominait : assurer le bonheur de Fabien, ce bonheur qu'il avait abdiqué pour essayer de faire le sien et au prix de quel déchirement, elle le savait maintenant ! Et elle saurait bien aussi le nom de celle qu'il aimait, elle irait la trouver, lui montrer quelle folie était la sienne de méconnaître une aussi fidèle affection. Mais, soudain, ce fut dans son cerveau comme un voile qui se déchirait, laissant à la lumière toute la place pour y pénétrer et un nom s'échappa de ses lèvres : Michèle ! Elle venait, en une seconde, de comprendre le drame affreux qui s'était joué pour l'amour d'elle dans l'âme de ces deux êtres délite. Elle s'expliquait tout, et le mutisme de Fabien et son attitude de tantôt quand il avait appris le départ de Michèle et ses paroles indifférentes et cruelles : laissez-la partir. Ainsi, à ce moment même où elle l'avait jugé si sévère, il lui faisait le plus douloureux des sacrifices. Et elle, la chère petite sœur qui s'immolait aussi et écrivait seulement : ne jugez pas, n'essayez pas de comprendre la pauvre Michèle. Ah ! elle voyait tout maintenant, s'étonnait, s'en voulait de n'avoir pas compris plus tôt et elle répétait : « Non, non, ma Michèle, tu ne partiras pas, ce n'est pas à toi de t'en aller... »

Le soir même, lorsque Fabien rentra, Annic, de ses yeux vifs et brillants qui faisaient contraste avec son pauvre vieux visage ridé, le regarda longuement sans rien dire, vaguement inquiète, et quand elle fut seule avec lui, elle lui posa les mains sur les deux épaules, le forçant à la regarder ainsi bien en face.

— Mon grand, tu peux tromper les autres... pas Annic... tu n'es pas heureux.

Il voulait se dérober à ces yeux clairvoyants, se dégager de l'étreinte :

— Quelle idée ! dit-il.

Mais elle ne le lâchait pas :

— Dis... dis ? c'est... l'autre que tu aimais ?

— Oh ! tais-toi ! tais-toi !

Son cœur était trop plein pour ne pas déborder

au moindre choc et, comme un enfant, il s'abattit dans les bras de la vieille servante.

Le lendemain étant un mercredi, journée toujours très chargée pour le docteur, il ne monta pas au château où d'ailleurs il n'était jamais attendu ce jour-là, ce qui donna à Marie-Ange le temps de se dicter une ligne de conduite et à Fabien celui de se remettre au moins extérieurement du coup terrible que lui avait donné la lettre de Michèle. Car il n'entendait rien changer à ce qui était, s'étant, ces dernières vingt-quatre heures, mis nettement encore en face de la situation et assuré à nouveau que le devoir était là et pas ailleurs. A la dernière auscultation, alors que son oreille attentive était collée contre la poitrine et le cœur d'or qui battait pour lui, il avait encore acquis la certitude de son premier diagnostic : elle peut vivre, mais ne supportera ni choc moral ou physique. Sa conscience et la grande affection, doublée de reconnaissance, qu'il avait pour Marie-Ange s'accordaient donc pour lui prescrire clairement le chemin à suivre, quelque douloureux qu'il fût et quoique trouvant affreusement cruel le sort qui faisait de Michèle une exilée, il s'avouait qu'elle avait pris le plus sage parti, le plus courageux aussi. Encore quelques jours de supplice si elle acquiesçait au désir de Marie-Ange et venait faire ses adieux à Blanzac, et puis ce serait fini à tout jamais, car, époux d'une autre, il entendait ne faire de Michèle, en son cœur, qu'une morte... une morte qu'un souvenir embaume.

Le jeudi il arriva au château un peu avant le dîner, comme il en avait l'habitude depuis ses fiançailles, et trouva Marie-Ange dans son petit salon, travaillant à sa broderie, à sa place accoutumée. Elle était souriante, un peu moins rosée seulement et les yeux plus creux ; elle l'accueillit avec sa grâce habituelle, lui tendit la main, fermant seulement un peu les yeux lorsqu'il la lui baisa.

- Asseyez-vous, Fabien, vous paraissez fatigué !
- Nullement... mais vous, Marie-Ange ?
- Oh ! moi, je vais très bien, je suis, je le crois bien, plus *rustique* que vous ne le pensez tous.
- Vous ne savez d'abord pas du tout ce que nous pensons ?

Elle eut un petit plissement du front avec un léger mouvement d'épaules.

— Je m'en doute, allez... Mais, vous le verrez, je vous tromperai tous.

Elle rit d'un petit rire qui fit mal à Fabien, puis, le regardant bien en face et rassemblant tout son courage, elle dit :

— L'heure folle des illusions est passée pour moi.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il inquiet.

— Que je crois, que... je sais tout maintenant, Fabien?... c'est Michèle ?

Il n'essaya pas de nier, baissa seulement la tête, découragé :

— Oui, dit-il loyalement.

Puis s'exaltant et lui saisissant les mains :

— Ah ! pardon, Marie-Ange, pardon !

— Pardon ? répéta-t-elle, pardon ? Pardon d'avoir voulu me faire heureuse aux dépens de votre cœur en me sacrifiant votre jeunesse, vos rêves, votre amour ! Mais c'est à moi de demander pardon pour n'avoir rien vu, rien compris et tout exigé. Fabien, ne pleurez pas pour moi, je ne souffre presque pas... Une de Blanzac peut gémir de s'être égarée, mais jamais de se retrouver. Pauvre Fabien, qui aviez déjà tant souffert ! mais c'est à vous de pardonner et à moi de réparer.

Julie entra à ce moment :

— Une dépêche pour Mademoiselle, dit-elle.

— Donnez, donnez vite.

Après avoir fébrilement ouvert le papier bleu tout humide encore de sa colle, elle lut : « Arriverai demain midi. Michèle. »

— Ah ! dit Marie-Ange, Dieu est bon... il n'est pas trop tard.

Fabien restait muet, les yeux perdus dans le vague, les mains croisées sur les genoux et Marie-Ange en eut pitié. D'un geste noble, lent et conscient, elle lui tendit la main :

— Fabien, tout est fini pour moi de cet amour qui n'était qu'une erreur, mais ce qui ne peut finir, ce qui ne doit pas finir, c'est l'amitié qu'entre nous la douleur a scellée... gardez-la-moi. Non, ne parlez pas, laissez-moi terminer, j'ai une prière à vous adresser : accordez-moi de ne rien dire encore à mon père. Laissez-moi le temps de le préparer et, quand l'heure en sera venue, lui apprendre moi-même que la voie de Marie-Ange n'était pas dans le monde...

Il eut un mouvement de recul :

— Que dites-vous ?

Elle fit de la main un signe de silence :

— Rien... rien encore, ne demandez rien !

Lorsqu'à la gare de Clermont, elles furent en présence l'une de l'autre, les deux cousines s'étreignirent d'abord sans que leur mutuelle émotion leur laissât la faculté de parler et ce fut Marie-Ange qui se ressaisit la première :

— Vilaine... vilaine qui t'en allais sans m'embrasser !

— Tu devais venir à Paris...

— Et c'est toi qui viens ici... et pour ne plus nous quitter.

— Je m'embarque samedi, au Havre...

— Nous verrons bien...

— Marie-Ange, tu me ferais croire à un piège ?...

— Oui, chérie, un piège, tu as bien trouvé le mot, un piège que t'aurait tendu mon affection pour te rendre au bonheur.

— Je ne comprends pas...

— Ce soir, je te dirai... voici père, il ne doit rien savoir, mais, chérie, tu ne partiras pas, non, ce n'est pas à toi de partir... c'est moi qui m'en vais de ton chemin, Michèle ! ma Michèle ! qu'allais-tu faire, qu'allais-tu oser !

M. de Blanzac les rejoignit et l'auto prit en vitesse la route du château. A quelques kilomètres du pavillon on croisa le docteur et M. de Blanzac, ayant un mot à lui dire, fit arrêter la voiture. Marie-Ange, blottie contre Michèle, sentit le mouvement involontaire et les battements de cœur précipités à cette rencontre imprévue et, étant certaine que son père parlant à ce moment n'entendrait pas, elle s'approcha plus près encore pour lui dire.

— Ma Michèle, vois ton fiancé qui te salue.

Michèle recula, leva sur sa cousine des yeux pleins de stupeur, mais elle la vit souriante et calme, qui répétait :

— Ton fiancé que je te rends, Michèle, je sais tout, tout ce que vous avez fait par amour pour moi, tout ce que vous alliez faire d'irréparable.

— Mais, dit Michèle atterrée, savait-il donc ?

— Il sait maintenant... C'est le cœur le plus noble, le plus loyal qui soit au monde, et bien fait pour le tien.

Elles se turent... le docteur ayant terminé avec M. de Blanzac s'avançait pour les saluer. Marie-Ange sentit quelle émotion pouvait êtreindre ces deux cœurs qui se rejoignaient et très simplement dit :

— Docteur, Michèle vous tend la main...

Fabien comprit, avec le sens de ces mots, l'héroïsme de celle qui les prononçait et leva sur elle des yeux attristés. Mais elle souriait encore et Dieu fut seul à juger la valeur du sacrifice.

Et Michèle ne partit pas.

Ainsi que l'avait demandé Marie-Ange, rien n'avait été dit, pas plus à son père qu'à M. Muray, elle se réservait le soin de leur apprendre sa décision sans que le moindre soupçon de la vérité pût les effleurer et rien ne parut donc changé. Seul, Fabien, par un sentiment de délicatesse, se faisait plus rare au château.

Un matin M. de Blanzac proposa :

— Qui veut venir faire avec nous une vraie randonnée ?

— Où cela, père ?

— Longer toutes les gorges de la Sioule et aboutir aux Ancises, où le docteur et moi nous rendons pour voir un malheureux ouvrier qui, lui, n'en reviendra pas...

— Nous emmenons Huguette ?

— Si vous voulez, mais ne vous mettez pas en retard, nous partirons aussitôt après déjeuner.

A l'heure dite chacun fut prêt, on partit joyeux, le temps était superbe, l'air infiniment doux, le site merveilleux. Les jeunes filles s'amusaient de la joie d'Huguette assise entre elles deux et qui battait des mains, toujours plus étonnée des ravins ou des rocs fantastiques qui ne cessaient de défiler devant ses yeux ravis.

Soudain l'éclatement d'un pneu arrière imprima un choc à la voiture et contraignit le chauffeur à ralentir pour enfin s'arrêter. Le changement de roue nécessitant un bon quart d'heure, Marie-Ange demanda :

— Avons-nous le temps, père, de descendre jusqu'au torrent ? Huguette va s'amuser, s'il n'est pas grossi, à chercher des écrevisses.

Toutes trois prirent leur course et disparurent

derrière les roches, mais quelques instants plus tard Huguette revenait seule, éperdue :

— Fabien ! Fabien ! Michèle et Marie-Ange se noient, le petit pont s'est brisé !

M. de Blanzac et le chauffeur essayaient la voiture et étaient à plus d'un kilomètre, Fabien courut donc seul, comme un fou, vers le torrent. Celui-ci, traitre comme toujours, avait subitement grossi et coulait avec fracas, entraînant tout sur son passage. Les deux jeunes filles qui le passaient à gué et qui avaient vu le danger s'étaient aussitôt réfugiées sur une sorte de passerelle utile seulement en temps de calme et dont la fureur du torrent eut vite raison... En moins d'une seconde toutes deux furent enlevées sous les yeux de l'enfant terrifiée. Elles avaient eu le temps cependant de saisir les branches d'un arbre couché là par un orage et qui finissait de pourrir. « Vite, criaient-elles à Huguette, courez chercher père et Fabien... nous pourrons attendre peut-être... »

Et Fabien seul arriva ! Déjà elles étaient à bout de forces, les mains engourdies, et sentaient que l'arbre allait aussi se disloquer sous la poussée du torrent. Alors c'était la mort...

— Ah ! Fabien ! Fabien !

Le même cri d'espoir, le même appel de secours sortait de leurs poitrines angoissées.

Mais déjà le courant les éloignait l'une de l'autre et Fabien eut aussitôt l'horrible certitude qu'il ne pouvait sauver les deux... Elles le comprirent et toutes deux encore lancèrent le même mot sublime : « Elle d'abord ! »

Fabien eut pour Michèle un regard de détresse, de suprême adieu, et s'enfonça dans l'eau boueuse, luttant désespérément pour arriver jusqu'à Marie-Ange épuisée qu'il réussit à saisir au moment même où la branche allait céder. Il la déposa sans connaissance sur une roche plate et quand en toute hâte il voulut retourner pour sauver Michèle, il ne la vit plus... Il se prit le front à deux mains en jetant un cri d'horreur et de désespoir. Mais Huguette disait :

— Elle est sauvée ! regarde l'homme qui la tient

Un miséreux, un de ces chercheurs de bois mort, attiré par les cris, était arrivé juste à temps à l'autre bord pour faire de son lourd fagot une sorte de barrage sur lequel Michèle s'était accrochée.

— Sauvée ? lui cria Fabien.

Déjà Michèle, plus robuste et plus résistante que sa cousine, se redressait et criait elle-même :

— Sauvée !

Sous de vigoureuses frictions, Marie-Ange revint à elle, mais un tel tremblement agitait ses membres glacés que Fabien dut la porter jusqu'à la voiture où M. de Blanzac attendait sans rien comprendre à ce retard. On se rendit en hâte au hameau le plus proche où l'on trouva du linge et des vêtements de rechange et à toute vitesse l'auto fila sur Blanzac.

Deux heures après, la belle santé de Michèle avait oublié ce bain glacé, mais l'état de Marie-Ange donnait les plus vives inquiétudes.

Toute la nuit Fabien resta auprès d'elle, usant de toute sa science pour enrayer la congestion qui montait, montait, inexorable, mais vers le matin il dut avouer à M. de Blanzac que le cas était alarmant et qu'il désirait une consultation. On télégraphia aussitôt à Clermont aux deux princes de la science de cette ville et on les attendit anxieux.

On ne savait si Marie-Ange se rendait compte de son état, elle était souriante et affectueuse comme toujours. Dès qu'elle avait pu parler seule à seul avec Fabien, elle lui avait dit entre deux étouffements :

— Fabien, vous m'avez sauvée d'une mort affreuse et à quel prix ! Encore une fois vous m'avez fait le plus héroïque des sacrifices en venant d'abord à moi... en donnant Michèle. Ah ! Fabien, vous parliez de reconnaissance, je crois que nous voilà bien quittes !...

— Assez, chère Marie-Ange, ne vous fatiguez pas, ne parlez pas...

Mais elle n'entendait rien.

— Non, laissez-moi tout dire... maintenant. Fabien, quoi qu'il arrive, je suis heureuse... Quand on possède une amitié telle que la vôtre, quoi donc demander à l'amour ? Fabien... j'ai eu, moi aussi, mon heure... et c'est vous qui me l'avez donnée.

Les deux docteurs demandés arrivèrent et après l'examen se retirèrent avec Fabien dans le petit salon contigu à la chambre, M. de Blanzac, M. Muray et Michèle, anxieux, attendaient... Et quand les trois hommes revinrent et que M. de Blanzac demanda la vérité, ce fut une pression de main significative qui la lui apprit.

Avec Fabien, il retourna près de Marie-Ange qu'ils ne quittèrent plus. Elle avait d'ailleurs compris et déjà fait à Dieu le sacrifice de sa vie, seulement le déchirement de la séparation était en elle. Vers le soir, profitant d'un moment d'accalmie procurée par une piqûre que venait de lui faire Fabien, elle demanda à son père d'approcher d'elle... encore... encore et à voix basse eut avec lui un suprême entretien.

Fabien et Michèle, discrètement retirés dans l'embrasement de la fenêtre, comprirent cependant qu'elle parlait d'eux, car à plusieurs reprises le regard de M. de Blanzac les enveloppa comme s'il lui faisait une promesse et quand elle eut fini de parler, ils la virent sourire avec du bonheur plein les yeux, puis un instant après ils l'entendirent encore ajouter, câline :

— C'est promis ?

Et son père de répondre :

— C'est juré.

Tranquille alors sur le bonheur et l'avenir de ceux qu'elle aimait, elle s'abandonna à la douceur d'un sommeil factice, mais cependant reposant pour sa pauvre poitrine oppressée.

La nuit fut relativement calme, mais vers l'aube, ainsi que l'avait prévu Fabien, l'état empira et elle demanda à recevoir l'extrême-onction.

Fabien, cédant un moment au chagrin et au désespoir de son impuissance à sauver cette sœur qu'il aimait du plus profond de son cœur, ne put retenir ses larmes et Marie-Ange l'appela :

— Fabien, ne pleurez pas... tout est mieux ainsi.

— Ah ! dit-il avec de la colère dans la voix, taisez-vous, ne dites pas cela !...

Et, plongeant son regard dans ses yeux mourants, il lui dit :

— Au moins le savez-vous... le croyez-vous qu'à cette heure vous m'êtes plus chère que tout au monde et que cent fois encore je donnerais ma vie pour la vôtre ?...

Elle ferma les yeux, radieuse, recueillie, puis répondit :

— Oui, Fabien, je le crois.

— Ah ! chère, chère enfant ! que ne vous dois-je pas ! Vous avez sauvé mon père de la folie, vous l'avez rendu à Dieu et à l'honneur.

— Fabien, souvenez-vous... un soir sur la terrasse

nous parlions de la mission de chacun de nous ici-bas ? Eh bien, c'était cela la mienne... j'ai fini... Dieu me rappelle. Oui... oui, c'était là la mission de Marie-Ange. Michèle, viens aussi... la vôtre à tous deux va commencer, car je vous laisse mon père à consoler... à aimer... remplacez-moi. Et surtout ne me pleurez pas... que mon souvenir entre vous ne soit que paix et douceur et que le malentendu passé ne trouble pas vos joies, soyez heureux, mes bien-aimés... Et vous, père... père chéri, soyez fort... je vous devance seulement...

Un peu après, doucement et en souriant, elle dit encore :

— Je vois... je vois une toute petite Marie-Ange qui joue dans les allées de Blanzac...

M. de Blanzac regardait éperdument le visage de cette enfant chérie, ce visage émacié où les yeux agrandis semblaient déjà appartenir à l'au-delà et Fabien ne lâchait plus le poignet moite. Michèle, la joue contre celle de son amie, ne se lassait pas de l'embrasser.

Et Fabien maintenant comptait les minutes...

Doucement, Marie-Ange ferma les yeux, et un sourire extatique entr'ouvrit ses lèvres... Fabien se pencha un peu et se relevant dit : « C'est fini. »

M. de Blanzac joignit les mains, puis fit le signe de la croix avant d'êtreindre une dernière fois l'enfant qui n'était plus...

Et, après Michèle, Fabien lui aussi mit sur le front d'ivoire le plus religieux des baisers.

Tout droit et debout devant les deux jeunes gens, M. de Blanzac se souvenait du serment fait quelques heures plus tôt... Alors, il ouvrit ses bras en disant seulement :

— Mes enfants !

Pendant que la porte s'ouvrait toute grande et que Julie effarée clamait :

— Les colombes de Mademoiselle qui se sont « ensauvées !! »

*Le prochain roman (n° 133) à paraître
dans la Collection "STELLA" :*

L'OMBRE DU PASSÉ

par

MARIE THIÉRY

I

Une sœur tourière parut à la porte de la salle d'étude. A petits pas feutrés, étouffant dans sa main le cliquetis de son grand chapelet de cuivre, elle s'approcha de la chaire où siégeait la surveillante et murmura quelques mots que la religieuse répéta à voix haute :

— Marguerite de Trévoux... notre Mère supérieure vous demande.

Toutes les têtes se levèrent et un fou rire contenu courut à l'exclamation peureuse d'une grande jeune fille :

— Mon Dieu... Qu'est-ce que j'ai fait?

La religieuse sourit, indulgente.

— Voilà le cri d'une bonne conscience ! mais il n'est pas dit que notre Mère veuille vous réprimander.

L'OMBRE DU PASSÉ

Marguerite quitta sa place et discrètement s'étira, elle n'était point fâchée de cette occasion de remuer un peu. Elle sortit à la suite de la tourière et demanda gaiement :

— Vous ne croyez pas, dites, sœur Hortense, que notre Mère va me gronder ?

— Si vous le méritez, mademoiselle ?

— On mérite toujours d'être grondée pour quelque chose, sœur Hortense, même à dix-neuf ans...

— Oui, vous voilà grande jeune fille... vous avez déjà doublé la classe supérieure... vous nous quitterez bientôt...

— Vous quitter, ma sœur ? Et pour m'en aller où ? Je suis seule au monde, c'est le couvent qui est toute ma famille. Songez donc, j'avais quatre ans lorsqu'on m'a amenée ici, à la mort de maman, survenue très vite après celle de mon père. J'étais si petite alors... je n'ai pas compris... Je dois avoir un tuteur, mais il ne pense à moi que pour payer le prix de ma pension... Ai-je encore des parents ? il est probable que non. Quand vous avez été chassées de France et que vous êtes venues en Belgique, les Mères m'ont emmenée avec elles. Même à Paris, je n'aurais jamais franchi les grilles du jardin si, pendant les vacances, Edith Barine ne m'avait emmenée chez elle... Quand je serai majeure, sœur Hortense, je réclamerai mon argent et me ferai religieuse.

— Religieuse ! vous la plus dissipée de toutes les élèves !

— Il faut des saintes gaies au Paradis, ma sœur, pour varier !

— Vous dites des folies... mais nous voici arrivées.

(A suivre.)